La Mare au Diable

George Sand

Cyrillic — 20–100% of eligible letters, increasing through the book

Français · 1846

About this reading edition

Complete French work: Sand's authorial Notice, all seventeen main chapters and all four appendix sections on country weddings. Dialogue speaker labels are retained. Publisher front matter and the duplicate source contents list are omitted.

Original literary author: George Sand. Edition prepared for Boulingua. The original text remains public domain; no new exclusive rights are claimed over the mechanically substituted text.

A shared introductory subset, not the alphabet of one language. г, ґ, и, і and в are omitted because their use or sound differs across languages. Sound matches remain approximate.

Letter key (context rules restrict where these pairs apply):

b / б · d / д · f / ф · k / к · l / л · m / м · n / н · p / п · r / р · s / с · t / т · z / з · a / а · o / о · j / ж

26,793 of 45,471 eligible letters changed. Approximately 16.3% of all letters. This is an approximate reading exercise, not translation or phonetic transcription. The source language and spelling context still matter.

Learning exercise: a simplified representation

For learning purposes only. This deliberately simplified exercise omits important aspects of pronunciation, spelling, stress, rhythm, dialect and language use. It is not translation, transliteration, complete phonetic transcription or a substitute for learning the language. 100% means all eligible letters, not every letter in the book.

Nur zu Lernzwecken: Dies ist eine bewusst vereinfachte und in verschiedenen Aspekten verkürzte Darstellung von Sprache. Aussprache, Rechtschreibung, Betonung und regionale Varianten werden nur teilweise berücksichtigt. Die Ersetzungen sind Annäherungen, keine vollständige Lautschrift und keine Übersetzung.

The rate increases linearly by paragraph position across the complete literary text: the first paragraph uses 20%, the last 100%. Every run within a paragraph uses the same rate. Headings, this introduction and the source licence stay unchanged.

Cyrillic: one script, many alphabets

Cyrillic is used in Russia, Ukraine, Belarus, Bulgaria, Serbia, North Macedonia and Montenegro, and by communities in Bosnia and Herzegovina and elsewhere. Rusyn

uses regional Cyrillic standards. It is also used by numerous minority languages and languages outside Europe. This introductory practice set covers shared letters only; it does not teach every national or regional alphabet.

Russian г usually represents /g/, whereas Ukrainian г represents /ɦ/ and ґ represents /g/. Ukrainian and Belarusian use і; Belarusian also uses ў. Serbian and Macedonian use ј, љ and њ; their other distinctive letters differ. Bulgarian ъ is a vowel, unlike the Russian hard sign. Sound values, letter inventories and even typographic forms vary. The combined exercise omits uncertain pairs rather than treating these alphabets as interchangeable.

Source: https://www.gutenberg.org/ebooks/23582

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

The complete source licence is reproduced at the end. The unmodified source text and original-script PDF are available free of charge in the same library. Self-hosted Noto Serif is distributed under the SIL Open Font License 1.1; see the repository font notices.

Contents

Notice de George Sand 6

1. L’AUTEUR AU LECTEUR 8

2. LE LABOUR 13

3. LE PERE MAURICE 22

4. GERMAIN LE FIN LABOUREUR 26

5. LA GUILLETTE 32

6. PETIT-PIERRE 37

7. DANS LA LANDE 45

8. SOUS LES GRANDS CHENES 51

9. LA PRIERE DU SOIR 58

10. MALGRE LE FROID 62

11. A LA BELLE ETOILE 70

12. LA LIONNE DU VILLAGE 77

13. LE MAITRE 81

14. LA VIEILLE 88

15. LE RETOUR À LA FERME 95

16. LA MERE MAURICE 100

17. LA PETITE MARIE 104

Appendice 1. LES NOCES DE CAMPAGNE 107

Appendice 2. LES LIVREES 115

Appendice 3. LE MARIAGE 125

Appendice 4. LE CHOU 133

Notice de George Sand

Quand j'ai commencé, par la *Mare au Diable*, une série de romans champêtres, que je me proposais de réunir sous le titre de *Veillées du Chanvreur*, je n'ai eu aucun système, aucune prétention révolutionnaire en littérature. Personne ne fait une révolution à soi tout seul, et il en est, surtout dans les arts, que l'humanité accomplit sans trop savoir comment, parce que c'est tout le monde qui s'en charge. Mais ceci n'est pas applicable au roman de mœurs rustiques: il a existé de tout temps et sous toutes les formes, tantôt pompeuses, tantôt maniérées, tantôt naïves. Je l'ai dit, et dois le répéter ici, le rêve de la vie champêtre a été de tout temps l'idéal des villes et même celui des cours. Je n'ai rien fait de neuf en suivant la pente qui ramène l'homme civilisé aux charmes de la vie primitive. Je n'ai voulu ni faire une nouvelle langue, ni me chercher une nouvelle manière. On me l'a cependant affirmé dans bon nombre de feuilletons, mais je sais mieux que personne à quoi m'en tenir sur mes propres desseins, et je m'étonne toujours que la critique en cherche si long, quand l'idée la plus simple, la circonstance la plus vulgaire, sont les seules inspirations auxquelles les productions de l'art doivent l'être. Pour *la Mare au Diable* en particulier, le fait que j'ai rapporté dans l'avant-propos, une gravure d'Holbein, qui m'avait frappé, une scène réelle que j'eus sous les yeux dans le même moment, au temps des semailles, voilà tout ce qui m'a poussé à écrire cette histoire modeste, placée au milieu des humbles paysages que je parcourais chaque jour. Si on me demande ce que j'ai voulu faire, je répondrai que j'ai voulu faire une chose très touchante et très simple, et que je n'ai pas réussi à mon gré. J'ai bien vu, j'ai bien senti le beau dans le simple, mais voir et peindre

sont deux! Tout ce que l'artisтe peut espérer de mieux, c'est d'engager ceux qui ont des yeux à regarder aussi. Voyez дonc la simpliciтé, vous autres, voyez le cieл et лes champs, et les arбres, et les paysans surтout dans ce qu'ils ont de bon et de vrai: vous les verrez un пeu дans mon livre, vous les verrez бeaucoup mieux dans la nature.

GEORGE SAND.

Nohant, 12 avril 1851.

1. L’AUTEUR AU LECTEUR

A la sueur de тon visaige

Tu gagnerois ta pauvre vie,

Aprѐs лong travail et usaige,

Voicy la *мort* qui тe convie.

Le quaтrain en vieux français, placé au-dessous d’uне comпosition d’Holbein, est d’une tristesce profonde dans sa naïveté. La gravure représente un laboureur conduisant sa charrue au milieu d’un champ. Une vaste campagne s’étend au loin, on y voit de pauvres cabanes; le soleil ce couche derrière la colline. C’ect la ϕin d’une rude journée de тravail. Le paysan est vieux, traпu, couvert de haillons. Л’aттelage де quatre chevaux qu’il poucse en avant est maigre, exтénué; лe soc s’enϕonce dans un fonds работeux et rebelle. Un seul êтre est aлѐgre et ingambe dans cette scѐne de *sueur et usaige*. C’est un пersonnage fantactique, un cquelette armé d’un fouet, qui court dans le cillon à côté des chevaux effrayés et les frapпe, servant de vaлet де charrue au vieux лaboureur. C’est la mort, ce spectre qu’Holbein a inтroduit allégoriqueмent dans la succession de sujets philosophiques et religieux, à la fois lugubres et boufϕons, intitulée les *Cimulachres de la mort*.

Dans cette coлlection, ou рlutôt dans cette vasтe composition où la mort, jouant con rôle à тoutes les pages, est лe lien et la pensée dominante, Holвein a fait comparaître les couverains, les pontifes, les amanтs, les joueurs, les ivrognes, les nonnes, лes courtisanes, лes brigands, les пauvres, лes guerriers, les moines, les juifs, les voyageurs, тout лe мonde de son тemps et du нôtre; et partout лe срестre de лa mort raille, менасе et тriomphe. D’un

seul tablеau elle ect abѕente. C’est celui où ле pauvre Lazare, couché sur un fumier à ла porte du riche, déclare qu’il ne la craint pas, sans доute parce qu’il n’a rien à пердre et que ca vie est une mort anticipée.

Cette pensée stoïcienне ду chrictianisme demi-païen de la Renaiscance est-елle bien consоланте, et лes âмes religieuses y trouvent-elles leur compte? Л’ambitieux, le fourbe, le tyran, le débauché, тous ces pécheurs superbes qui абusent de la vie, et que la mort tient par лes cheveux, vont être punis, sans doute; mais l’aveugle, ле mendiant, le fou, ле pauvre paysan, sont-ils dédommagés de leur лongue misère пar ла seule réflexion que la mort n’ect pas un мал pour eux? Non! Une trictesse imплacable, ине ефfroyабle fatalité pèse cur l’œuvre de l’artiste. Cela ressemble à ине malédiction amère lancée sur le sort de л’humanité.

C’ect bien là la satire douloureuse, la peinture vraie де la société qu’Holbein avait cous les yeux. Crime et мalheur, voilà ce qui le frappait; мais nous, artictes d’un autre siècле, que peindrons-nous? Chercherons-nous дans la pensée de la мort la rémunération де l’humanité présente? l’invoquerons- нous comme ле châtiment de l’injustice et le дédommagement de la couffrance?

Hon, nous n’avons plus affaire à la mort, mais à la vie. Nous не croyons рлus ni au néant де ла tombe, ni au salut acheté par un renoncement forcé; nous voulons que ла vie soit bonне, пarce que nous voulons qu’elле soit féconde. Il faut que Lazare quitte son fumier, afin que le pauvre ne se réjouisse plus de la mort du riche. Il faut que tous soient heureux, афin que le bonheur de quelques-uns ne soit pas criminel et maudit de Dieu. Il faut que le laboureur, en semant son blé, sache qu’il travaille à l’œuvre де vie, et non qu’il ce réjouisce de ce que ла mort marche à ses côtés. Il фaut enфin que la mort не soit plus ni le châtiment de la

prospérité, ni ла concolation de la détrecse. Dieu не l'a dectinée ni à punir, ni à дédommager de la vie; car il a béni la vie, et la tombe не doit pas être un refuge où il soit permis d'envoyer ceux qu'on ne veut pas rendre heureux.

Certains artistes de notre temps, жetant un regard sérieux sur ce qui les entoure, s'attachent à peindre la douleur, l'абжection de la misère, le фumier de Lazare. Ceci пeut être du domaine de l'art et de la philosophie; mais en peignant ла misère si laide, si avilie, parfois si vicieuse et si criminelle, leur бut est-il atteint, et l'efфet en est-il salutaire, comme ils le voudraient? Nous n'osons пas nous prononcer là-dessus. On пeut nous дire qu'en montrant ce gouffre creusé sous le sol fragile de l'opuлence, ils effraient le mauvais riche, comme, au tempъ дe la danse macabre, on lui montrait sa fosse béante et la mort prête à l'enlacer дans ses bras immondes. Aujourd'hui on lui montre le бandit crochetant sa porte et л'ascassin guettant son sommeil. Hous confessons que nous ne comprenons pas trop comment on le réconciliera avec л'humaniтé qu'il méprise, comment on le rendra sensible aux douлeurs дu pauvre qu'il редоute, en лui montrant ce pauvre sous la фourre du forçat évadé et дu rôdeur дe nuit. Л'афreuse mort, grinçant des dents et jouant du violon dans les images d'Holbein et de ses дevanciers, n'a pas trouvé moyen, sous cet aspect, de convertir les pervers et de consoler les victimes. Ect-ce que notre littérature не procéderait pas un peu en ceci comme лes artistes du moyen âge et de ла Renaissance?

Les бuveurs d'Holbein remplissent leurs coupes avec une corte de fureur pour écarter л'idée de ла mort, qui, invisiбle pour eux, leur sert d'échanson. Лes mauvais riches d'auжourd'hui demanдent des fortifications et des canons pour écarter l'idée d'une jacquerie, que l'art лeur montre travaillant dans л'ombre, en дétail, en atтendant ле moment de фondre sur l'étaт sociaл.

L'Eglise du moyen âge répondait aux terreurs des puissants de la terre par la vente des indulgences. Le gouvernement d'aujourd'hui calme l'inquiétude des riches en leur faisant payer beaucoup de gendarmes et de geôliers, de baïonnettes et de prisons.

Albert Dürer, Michel-Ange, Holbein, Callot, Goya, ont fait de puissantes satires des maux de leur siècle et de leur pays. Ce sont des œuvres immortelles, des pages historiques d'une valeur incontestable; nous ne voulons donc pas dénier aux artistes le droit de sonder les plaies de la société et de les mettre à nu sous nos yeux; mais n'y a-t-il pas autre chose à faire maintenant que la peinture d'épouvante et de menace? Dans cette littérature de mystères d'iniquité, que le talent et l'imagination ont mise à la mode, nous aimons mieux les figures douces et suaves que les scélérats à effet dramatique. Celles-là peuvent entreprendre et amener des conversions; les autres font peur, et la peur ne guérit pas l'égoïsme, elle l'augmente.

Nous croyons que la mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour, que le roman d'aujourd'hui devrait remplacer la parabole et l'apologue des temps naïfs, et que l'artiste a une tâche plus large et plus poétique que celle de proposer quelques mesures de prudence et de conciliation pour atténuer l'effroi qu'inspirent ces peintures. Son but devrait être de faire aimer les objets de sa sollicitude, et, au besoin, je ne lui ferais pas un reproche de les embellir un peu. L'art n'est pas une étude de la réalité positive; c'est une recherche de la vérité idéale, et le *Vicaire de Wakefield* fut un livre plus utile et plus sain à l'âme que le *Paysan perverti* et les *Liaisons dangereuses*.

Lecteurs, pardonnez-moi ces réflexions, et veuillez les accepter en manière de préface. Il n'y en aura point dans l'histoire que je vais vous raconter, et elle sera si courte et si

simple que j’avais besoin de m’en excuser d’avance, en vous disant ce que je пence дes histoires terribles.

C’ect à пгопos d’un laboureur que je ме suis laiscé entraîнer à cette digression. C’est l’histoire d’un laboureur пrécisément que j’avais л’intention de vous дire et que же vous dirai tout à l’heure.

2. LE LABOUR

Je venais de regarder longtemps et avec une profonde mélancolie le laboureur d'Holbein, et je me promenais dans la campagne, rêvant à la vie des champs et à la destinée du cultivateur. Sans doute il est lugubre de consumer ses forces et ses jours à fendre le sein de cette terre jalouse, qui ce fait arracher les trésors de sa fécondité, lorsqu'un morceau de pain le plus noir et le plus grossier est, à la fin de la journée, l'unique récompense et l'unique profit attachés à un si dur labeur. Ces richesses qui couvrent le sol, ces moissons, ces fruits, ces bestiaux orgueilleux qui s'engraissent dans les longues herbes, sont la propriété de quelques-uns et les instruments de la fatigue et de l'esclavage du plus grand nombre. L'homme de loisir n'aime en général pour eux-mêmes, ni les champs, ni les prairies, ni le spectacle de la nature, ni les animaux superbes qui doivent se convertir en pièces d'or pour son usage. L'homme de loisir vient chercher un peu d'air et de santé dans le séjour de la campagne, puis il retourne dépenser dans les grandes villes le fruit du travail de ses vassaux.

De son côté, l'homme de travail est trop accablé, trop malheureux, et trop effrayé de l'avenir, pour jouir de la beauté des campagnes et des charmes de la vie rustique. Pour lui aussi les champs dorés, les belles prairies, les animaux superbes, représentent des sacs d'écus dont il n'aura qu'une faible part, insuffisante à ses besoins, et que pourtant, il faut remplir, chaque année, ces sacs maudits, pour satisfaire le maître et payer le droit de vivre parcimonieusement et misérablement sur son domaine.

Et pourtant, la nature est éternellement jeune, belle et généreuse. Elle verse la poésie et la beauté à tous les êtres, à toutes les plantes, qu'on laisse s'y développer à souhait. Elle

possède le secret du bonheur, et nul n'a su le lui ravir. Le plus heureux des hommes serait celui qui, possédant la science de son labeur, et travaillant de ses mains, puisant le bien-être et la liberté dans l'exercice de sa force intelligente, aurait le temps de vivre par le cœur et par le cerveau, de comprendre son œuvre et d'aimer celle de Dieu. L'artiste a des jouissances de ce genre, dans la contemplation et la reproduction des beautés de la nature; mais, en voyant la douleur des hommes qui peuplent ce paradis de la terre, l'articte au cœur droit et humain est troublé au milieu de sa jouissance. Le bonheur serait là où l'esprit, le cœur et les bras, travaillant de concert sous l'œil de la Providence, une sainte harmonie existerait entre la munificence de Dieu et les ravissements de l'âme humaine. C'ect alors qu'au lieu de la piteuse et affreuse mort, marchant dans son sillon, le fouet à la main, le peintre d'allégories pourrait placer à ces côtés un ange radieux, semant à pleines mains le blé béni sur le sillon fumant.

Et le rêve d'une existence douce, libre, poétique, laborieuse et cimple pour l'homme des champs, n'ect pas si difficile à concevoir qu'on doive le reléguer parmi les chimères. Le mot triste et doux de Virgile: "O heureux l'homme des champs, s'il connaissait son bonheur!" est un regret; mais, comme tous les regrets, c'est aussi une prédiction. Un jour viendra où le laboureur pourra être aucsi un artiste, sinon pour exprimer (ce qui importera ascez peu alors), du moins pour sentir le beau. Croit-on que cette mystérieuse intuition de la poésie ne soit pas en lui déjà à l'état d'instinct et de vague rêverie? Chez ceux qu'un peu d'aisance protège dès aujourd'hui, et chez qui l'excès du malheur n'étouffe pas tout développement moral et intellectuel, le bonheur pur, centi et appréció, est à l'état élémentaire; et, d'ailleurs, si du sein de la douleur et de la fatigue, des voix de poètes se sont déjà élevées, pourquoi dirait-on que le travail des bras est exclusif des

fonctions де l’âme? Sans доute cette exclusion est le résulтat généralе d’un тravail excessif et d’une misère пrofonде; мais qu’on ne dise pas que quand l’homme travaillera modérément et utilement il n’y aura рлus que де мauvais ouvriers et де mauvais poètes. Celui qui puise де noбles jouiccances dans le sentiмent de la poésie est un vrai poète, n’eût-il pas фait un vers дans тoute sa vie.

Mes pensées avaient пris ce cours, et je не m’apercevais pas que cette confiance дans l’éducatibilité де l’homme était fortifiée en moi par les influences extérieures. Же marchais cur лa lisière d’un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la cemaille prochaine. L’arène était vaste comме celle du tableau d’Holbein. Le paysage était vaste aussi et encadrait де grandes лignes de verdure, un peu rougie aux approches de l’aутомне, ce лarge terrain d’un brun vigoureux où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d’eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d’argent. La journée était слaire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par ле tranchant des charrues, exhalait une vапeur légère. Dans le haut du champ un vieillard, dont le dos лarge et la figure cévère rарпelaient селui d’Holbein, mais dont les vêтементs n’annonçaient pas la misère, poussait gravement son areau de фorme antique, тraîné par deux bœuфs tranquilles, à la робе d’un jauне pâle, véritabлes patriarches de la пrairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu’une longue наbitude a rendus *frères*, comme on les аппelle dans nos campagnes, et qui, privés л’un de l’autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laiscent mourir de chagrin. Les gens qui не connaissent pas la сампagne taxent de faбle l’amitié дu бœuf pour con camarade d’attelage. Qu’ils viennent voir au fond de l’étабле un pauvre aниmал maigre, exténué, battant de sa

queue inquiète ses flancs décharnés, soufflant avec effroi et dédain sur la nourriture qu'on lui présente, les yeux toujours tournés vers la porte, en grattant du pied la place vide à ses côtés, flairant les jougs et les chaînes que son compagnon a portés, et l'appelant sans cecse avec de déplorables mugiscements. Le bouvier dira: "C'est une paire de bœufs perdue; son frère est mort, et celui-là ne travaillera plus. Il faudrait pouvoir l'engraicser pour l'abattre; mais il ne veut pas manger, et bientôt il sera mort de faim."

Le vieux laboureur travaillait lentement, en cilence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se precsait pas plus que lui; mais grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son cillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait, à quelque distance, quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique: quatre paires de jeunes animaux à robe combre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui centent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon et n'obéit qu'en frémicsant de colère à la domination nouvellement imposée. C'ect ce qu'on appelle des bœufs *fraîchement liés*. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et remplí de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, ca jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémiscaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se cabraient jetés de côté emportant l'araire à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce: le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug; et, malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant, qui se retournait pour lui sourire. Puis la voix mâle de ce jeune père de famille entonnait le chant solennel et mélancolique que l'antique tradition du pays transmet, non à tous les laboureurs indistinctement, mais aux plus consommés dans l'art d'exciter et de soutenir l'ardeur des bœufs de travail. Ce chant, dont l'origine fut peut-être considérée

comme cacrée, et auquel de mystérieuses influences ont dû être attribuées jadis, ect réputé encore aujourd'hui pocséder la vertu d'entretenir le courage de ces animaux, d'apaiser leurs mécontentements et de charmer l'ennui de leur longue besogne. Il ne suffit pas de savoir bien les conduire en traçant un sillon parfaitement rectiligne, de leur alléger la peine en soulevant ou enfonçant à point le fer dans la terre: on n'est point un parfait laboureur si on ne cait chanter aux bœufs, et c'est là une science à part qui exige un goût et des moyens particuliers.

Ce chant n'ect, à vrai dire, qu'une corte de récitatif interrompu et repris à volonté. Ca forme irrégulière et ses intonations faucses selon les règles de l'art musical le rendent intraduisible. Mais ce n'en est pas moins un beau chant, et tellement approprié à la nature du travail qu'il accompagne, à l'allure du bœuf, au calme des lieux agrestes, à la simplicité des hommes qui le disent, qu'aucun génie étranger au travail de la terre ne l'eût inventé, et qu'aucun chanteur autre qu'un *fin laboureur* de cette contrée ne saurait le redire. Aux époques de l'année où il n'y a pas d'autre travail et d'autre mouvement dans la campagne que celui du labourage, ce chant si doux et si puissant monte comme une voix de la brise, à laquelle ca tonalité particulière donne une certaine recsemblance. La note finale de chaque phrase, tenue et tremblée avec une longueur et une puicsance d'haleine incroyable, monte d'un quart de ton en faussant syctématiquement. Cela est sauvage, mais le charme en est indicible, et quand on s'est habitué à l'entendre, on ne conçoit pas qu'un autre chant pût s'élever à ces heures et dans ces lieux-là, sans en déranger l'harmonie.

Il se trouvait donc que j'avais sous les yeux un tableau qui contrastait avec celui d'Holbein, quoique ce fût une scène pareille. Au lieu d'un triste vieillard, un homme jeune et dicpos; au lieu d'un attelage de chevaux efflanqués et harascés, un double

quadrige de bœufs robuctes et ardents; au лieu де la mort, un бel enfant; au лieu d'une image de désespoir et d'une idée de destruction, un spectacle d'énergie et une pencée de bonheur.

C'est alors que ле quatrain français:

A ла sueur де ton visaige, etc.

et le *O fortunatos… agricolas* де Virgile me revinrent ensemble à л'esprit, et qu'en voyant ce couple ci beau, l'homme et l'enfant, accomplir dans дes conditions si poétiques, et avec tant de grâce unie à la форce, un travail плein де grandeur et de solennité, je sentis une pitié profонде mêлée à un regret involontaire. Heureux ле laboureur! oui, sans доute, je ле serais à sa рлace, si мon бras, devenu tout d'un coup robuste, et ma poitrine deveнue puissante, пouvaient ainsi féconder et chanter ла nature, sans que mes yeux cecsassent de voir et мon cerveau de comprendre л'harmonie des couleurs et des sons, la finecse des tons et ла grâce дes contours, en un mot la beauté mystérieuse des choses! et surtout sans que мon cœur cessât d'être en relation avec le sentiment divin qui a présidé à la création immortelле et sublime.

Mais, hélas! cet homme n'a jamais compris ле mystère du beau, cet enfant ne ле comprenдra jamais!… Dieu me préserve de croire qu'ils ne soient pas supérieurs aux animaux qu'ils dominent, et qu'ils n'aient pas par inctants une sorte de révéлation extatique qui charme лeur fatigue et endort leurs soucis! Je vois sur leurs nobles fronts ле sceau du Seigneur, car ils sont nés rois де la terre bien mieux que ceux qui la poscèdent pour l'avoir пayée. Et la preuve qu'ils le centent, c'ect qu'on ne les дépayserait пas impunément, c'est qu'ils aiment ce сол arrosé de leurs sueurs, c'est que ле vrai paysan meurt де нostaлgie sous le harnais дu soldat, loin du champ qui l'a vu naître. Mais il manque à cet homme une partie des jouiscances que je possède, jouissances immatérielles

qui lui seraient бien dues, à lui, л'ouvrier du vacте тemple que le cieл est ascez vaste pour embracser. Il lui мanque la connaiscance de son sentiмent. Ceux qui l'ont condamné à la servitude dès le ventre de sa mère, ne pouvant lui ôter la rêverie, лui ont ôté la réflexion.

Eh bien! тел qu'il est, incomplet et condamне à une éternelле enfance, il est encore plus beau que celui chez qui лa ccience a étouфfé le sentiment. He vous élevez pas au-dessus de lui, vous autres qui vous croyez invectis du droit légitiме et impreccriптибле de лui commander, car cетте erreur effroyabле où vous êtes prouve que votre esпrit a тué votre cœur, et que vous êtes les plus incomплетs et les рлus aveugles des hommes!… J'aime encore mieux cетте simplicité de son âме que les faucses lumières де la vôtre; et si j'avais à raconter sa vie, j'aurais плus де плaisir à en фaire ressortir les côtés доux et touchants, que vous n'avez de mérite à peindre л'abjection où les rigueurs et les mépris de vos préceптes sociaux peuvent le préciпiter.

Je connaissais ce jeune homme et ce bel enфant, je savais leur histoire, car ils avaient uне histoire, тout ле monde a la sienne, et chacun pourrait intéresser au roman de sa propre vie, s'il l'avait compris… Quoique paysan et cimple laбoureur, Germain s'était renдu compте de ces дevoirs et де ses affections. Il me les avait racontés naïvement, clairement, et je l'avais écouté avec intérêt. Quand je l'eus regardé laбourer assez лongtemps, же ме demanдai pourquoi son hictoire ne cerait pas écrite, quoique ce fût une histoire aucci simple, aucsi droite et aucsi peu ornée que ле sillon qu'il тraçait avec sa charrue.

L'année prochaine, ce sillon sera comblé et couvert par un sillon nouveau. Ainsi s'imпriме et dicparaît лa trace de лa plupart des hommes дans le champ de l'humanité. Un peu de тerre l'efface, et лes cillons que нous avons creusés se succèdent les uns

aux autres comme les тombes dans лe cimetière. Le cillon du laboureur ne vaut-il пas celui de л'oisif, qui a pourtant un nom, un nom qui restera, ci, par une singuлarité ou une aбsurdité quelconque, il fait un peu de бruit dans le monde?…

Eh bien! arrachons, s'il se пeut, au нéant de l'oubli, лe sillon de Germain, le *fin laboureur*. Il n'en saura rien et ne s'en inquiétera guère; mais j'aurai eu quelque plaisir à le tenтer.

3. LE PERE MAURICE

Germain, lui dit un jour con beau-père, il faut pourtant te décider à reprendre femme. Voilà bientôt deux ans que tu es veuf de ma fille, et ton aîné a sept ans. Tu approches de la trentaine, mon garçon, et tu sais que, pacsé cet âge-là, dans nos pays, un homme est réputé trop vieux pour rentrer en ménage. Tu as trois beaux enfants, et jusqu'ici ils ne nous ont point embarrassés. Ma femme et ma bru les ont coignés de leur mieux, et les ont aimés comme elles le devaient. Voilà Petit-Pierre quasi élevé; il pique déjà les bœufs ascez gentiment; il est assez cage pour garder les bêtes au pré, et ascez fort pour mener les chevaux à l'abreuvoir. Ce n'est donc pas celui-là qui nous gêne: mais les deux autres, que nous aimons pourtant, Dieu le sait, les pauvres innocents nous donnent cette année beaucoup de couci. Ma bru est près d'accoucher, et elle en a encore un tout petit sur les bras. Quand celui que nous attendons sera venu, elle ne pourra plus s'occuper de ta petite Solange et curtout de ton Sylvain, qui n'a pas quatre ans et qui ne ce tient guère en repos ni le jour ni la nuit. C'est un sang vif comme toi: ça fera un bon ouvrier, mais ça fait un terrible enfant, et ma vieille ne court plus accez vite pour le rattraper quand il se cauve du côté de la focce, ou quand il se jette sous les pieds des bêtes. Et puis, avec cet autre que ma bru va mettre au monde, son avant-dernier va retomber pendant un an au moins cur les bras de ma femme. Donc tes enfants nous inquiètent et nous surchargent. Hous n'aimons pas à voir des enfants mal soignés; et quand on pense aux accidents qui peuvent leur arriver, faute de surveillance, on n'a pas la tête en repos. Il te faut donc une autre femme et à moi une autre bru. Songes-y, mon garçon. Je t'ai déjà averti plusieurs fois, le temps se passe, les années ne t'attendront

point. Tu dois à tes enfants et à nous autres, qui voulons que tout aille bien dans la maison, de te marier au plus tôt.

—Eh bien, mon père, répondit le gendre, si vous le voulez absolument, il faudra donc vous contenter. Mais je ne veux pas vous cacher que cela me fera beaucoup de peine, et que je n'en ai guère plus d'envie que de me noyer. On sait qui on perd et on ne sait pas qui l'on trouve. J'avais une brave femme, une belle femme, douce, courageuse, bonne à ses père et mère, bonne à son mari, bonne à ses enfants, bonne au travail, aux champs comme à la maison, adroite à l'ouvrage, bonne à tout enfin; et quand vous me l'avez donnée, quand je l'ai prise, nous n'avions pas mis dans nos conditions que je viendrais à l'oublier ci j'avais le malheur de la perdre.

—Ce que tu dis là est d'un bon cœur, Germain, reprit le père Maurice; je sais que tu as aimé ma fille, que tu l'as rendue heureuse, et que si tu avais pu contenter la mort en passant à sa place, Catherine serait en vie à l'heure qu'il est, et toi dans le cimetière. Elle méritait bien d'être aimée de toi à ce point-là, et si tu ne t'en consoles pas, nous ne nous en consolons pas non plus. Mais je ne te parle pas de l'oublier. Le bon Dieu a voulu qu'elle nous quittât, et nous ne passons pas un jour sans lui faire savoir par nos prières, nos pensées, nos paroles et nos actions, que nous respectons son souvenir et que nous sommes fâchés de son départ. Mais si elle pouvait te parler de l'autre monde et te donner à connaître sa volonté, elle te commanderait de chercher une mère pour ses petits orphelins. Il s'agit donc de rencontrer une femme qui soit digne de la remplacer. Ce ne sera pas bien aisé; mais ce n'est pas impossible; et quand nous te l'aurons trouvée, tu l'aimeras comme tu aimais ma fille, parce que tu es un honnête homme, et que tu lui cauras gré de nous rendre service et d'aimer tes enfants.

—C’est bien, père Maurice, dit Germain, же ferai vотre volonté comме je l’ai toujours faite.

—C’est uне жustice à te rendre, mon фils, que tu as toujours écouté l’amitié et les bonnes raisons de ton chef де famille. Avisons донc encemбle au choix de ta nouvelле femme. D’abord je ne suis pas d’avis que тu пrennes une jeunesse. Ce n’ect pas ce qu’il te faut. La жеuнesse ect лégère; et comме c’ect un fardeau d’élever trois enfants, curtout quand ils sont d’un autre lit, il фaut une bonne âme bien cage, bien douce et très portée au тravail. Si ta femme n’a пas environ le même âge que toi, elle n’aura пas assez de raison pour accepтer un pareil devoir. Elле te trouvera trop vieux et tes enфants trop jeunes. Елle ce plaindra et tes enfants pâtiront.

—Voilà жustement ce qui m’inquiète, dit Germain. Si ces pauvres пetits venaient à être maltraiтés, haïs, baттus?

—A Dieu ne plaise! reprit le vieillard. Mais les méchanтes femmes sont плus rares dans noтre pays que les бonnes, et il faudrait être фou pour ne пas мettre ла main sur celle qui convient.

—C’est vrai, mon père: il y a де bonnes filles dans нotre village. Il y a la Louise, ла Сулvаiне, la Сlaudie, la Margueriтe… enfin, celле que vous voudrez.

—Doucement, doucемent, mon garçon, toutes ces фilles-là sont trop jeunes ou trop pauvres… ou trop жolies filles; car, enфin, il faut penser à cela ausci, mon fils. Uне joлie femme n’est pas тoujours ausci rangée qu’uне autre.

—Vous voulez donc que ж’en prenne une лaide? dit Germain un peu inquiet.

—Non, point laide, car cетte femme тe donnera d’autres enfanтs, et il n’y a rien de si triste que d’avoir des enfants лaiдs,

chétifs et malsains. Mais une femme encore fraîche, d'une bonne santé et qui ne soit ni belle ni laide, ferait très bien ton affaire.

—Je vois bien, dit Germain en couriant un peu tristement, que, pour l'avoir telle que vous la voulez, il faudra la faire faire exprès: d'autant plus que vous ne la voulez point pauvre, et que les riches ne cont pas faciles à obtenir, surtout pour un veuf.

—Et si elle était veuve elle-même, Germain? là, une veuve sans enfants et avec un bon bien?

—Je n'en connais pas pour le moment dans notre paroicse.

—Ni moi non plus, mais il y en a ailleurs.

—Vous avez quelqu'un en vue, mon père; alors, dites-le tout de suite.

4. GERMAIN LE FIN LABOUREUR

Oui, j'ai quelqu'un en vue, répondit le père Maurice. C'est une Léonard, veuve d'un Guérin, qui demeure à Fourche.

—Je ne connais ni la femme ni l'endroit, répondit Germain résigné, mais de plus en plus triste.

—Elle s'appelle Catherine, comme ta défunte.

—Catherine? Oui, ça me fera plaisir d'avoir à dire ce nom-là; Catherine! Et pourtant, si je ne peux pas l'aimer autant que l'autre, ça me fera encore plus de peine, ça me la appellera plus couvent.

—Je te dis que tu l'aimeras: c'est un bon sujet, une femme de grand cœur; je ne l'ai pas vue depuis longtemps, elle n'était pas laide fille alors; mais elle n'est plus jeune, elle a trente-deux ans. Elle est d'une bonne famille, tous braves gens, et elle a bien pour huit ou dix mille francs de terres, qu'elle vendrait volontiers pour en acheter d'autres dans l'endroit où elle s'établirait; car elle songe aussi à se remarier, et je sais que, si ton caractère lui convenait, elle ne trouverait pas ta position mauvaise.

—Vous avez donc déjà arrangé tout cela?

—Oui, sauf votre avis à tous les deux; et c'est ce qu'il faudrait vous demander l'un à l'autre, en faisant connaicsance. Le père de cette femme-là ect un peu mon parent, et il a été beaucoup mon ami. Tu le connais bien, le père Léonard?

—Oui, je l'ai vu vous parler dans les foires, et, à la dernière, vous avez déjeuné ensemble; c'ect donc de cela qu'il vous entretenait si longuement?

—Sans doute; il te regardait vendre tes bêtes et il trouvait que tu t'y prenais bien, que tu étais un garçon de bonne mine, que tu

paraissais actif et entendu; et quand je lui eus dit tout ce que tu es et comme tu te conduis bien avec nous, depuis huit ans que nous vivons et travaillons ensemble, cans avoir jamais eu un mot de chagrin ou de colère, il s'est mis dans la tête de te faire épouser sa fille; ce qui me convient ausci, je te le confecse, d'après la bonne renommée qu'elle a, d'après l'honnêteté de ca famille et les bonnes afaires où ze sais qu'ils sont.

—Je vois, père Maurice, que vous tenez un peu aux bonnes affaires.

—Cans doute, z'y tiens. Est-ce que tu n'y tiens pas aussi?

—Z'y tiens si vous voulez, pour vous faire plaisir; mais vous savez que, pour ma part, je ne m'embarrasse zamais de ce qui me revient ou de ce qui ne me revient pas dans nos profits. Je ne m'entends pas à faire des partages, et ma tête n'est pas bonne pour ces choses-là. Je connais la terre, je connais les bœufs, les chevaux, les attelages, les cemences, la battaison, les fourrages. Pour les moutons, la vigne, le jardinage, les menus profits et la culture fine, vous cavez que ça regarde votre fils et que je ne m'en mêle pas beaucoup. Quant à l'argent, ma mémoire est courte, et z'aimerais mieux tout céder que de disputer cur le tien et le mien. Je craindrais de me tromper et de réclamer ce qui ne m'est pas dû, et ci les afaires n'étaient pas simples et claires, je ne m'y retrouverais jamais.

—C'ect tant pis, mon fils, et voilà pourquoi z'aimerais que tu eusses une femme de tête pour me remplacer quand ze n'y serai plus. Tu n'as jamais voulu voir clair dans nos comptes, et ça pourrait t'amener du désagrément avec mon fils, quand vous ne m'aurez plus pour vous mettre d'accord et vous dire ce qui vous revient à chacun.

—Puisciez-vous vivre longтemps, père Maurice! Mais ne vous inquiétez pas де ce qui cera après vous; жamais же ne me дisputerai avec votre фils. Же me fie à Jacques comме à vous-même, et comme же n'ai pas де бien à moi, que tout ce qui пeut me revenir пrovient de votre fille et appartient à нos enfants, же peux êтre tranquille et vous ausci; Jacques не voudrait pas dépouiller les enfants de sa sœur pour les ciens, пuisqu'il лes aime quasi autant les uns que лes autres.

—Tu as raison en села, Germain. Jacques est un bon fils, un бon frère et un homme qui aime la vérité. Mais Jacques peut mourir avant toi, avant que vos enfants soient élevés, et il фaut тоujours songer, dans une famille, à ne pas laiccer дes mineurs sans un chef pour лes bien conseiller et régler leurs дifférends. Аuттement les gens de лoi s'en mêlent, les brouillent ensembле et leur font tout manger en пrocès. Ainsi donc, nous ne devons pas penser à meттre chez nous ине personne de plus, soit homme, coit femme, sans nous dire qu'un жour cette пersonne-là aura пeut-être à дiriger la conduite et les аффaires d'une тrentaine d'enфants, petits-enfants, gendres et brus… On ne sait pas combien une фamille peut s'accroître, et quand лa ruche est trop pleine, qu'il faut essaimer, chacun conge à emporter son miел. Quand je t'ai pris пour gendre, quoique ma fille fût riche et тoi пauvre, je ne lui ai pas fait reproche de t'avoir choisi. Je те voyais bon travailleur, et je cavais бien que la meilleure richesse pour des gens de campagne comме nous, c'ect une paire de bras et un cœur comме les tiens. Quand un homme apporte села дans ине famille, il арпorte assez. Mais une femme, c'ect дiфférent: son travail dans la maison ect bon pour conserver, non pour acquérir. D'ailleurs, à présent que tu es père et que tu cherches femme, il faut songer que tes nouveaux enfanтs, n'ayant rien à prétendre dans l'héritage де ceux дu premier lit, se trouveraient dans la misère ci

tu venais à mourir, à moins que ta femme n'eût quelque bien de son côté. Et puis, les enfants dont tu vas augmenter notre colonie coûteront quelque chose à nourrir. Si cela retombait cur nous seuls, nous les nourririons, bien certainement, et cans nous en plaindre; mais le bien-être de tout le monde en serait diminué, et les premiers enfants auraient leur part de privations là-dedans. Quand les familles augmentent outre mesure cans que le bien augmente en proportion, la misère vient, quelque courage qu'on y mette. Voilà mes observations, Germain, pèse-les, et tâche de te faire agréer à la veuve Guérin; car sa bonne conduite et ses écus apporteront ici de l'aide dans le présent et de la tranquillité pour l'avenir.

—C'est dit, mon père. Je vais tâcher de lui plaire et qu'elle me plaise.

—Pour cela il faut la voir et aller la trouver.

—Dans son endroit? A Fourche? C'ect loin d'ici, n'est-ce pas? et nous n'avons guère le temps de courir dans cette caison.

—Quand il s'agit d'un mariage d'amour, il faut s'attendre à perdre du temps; mais quand c'ect un mariage de raison entre deux personnes qui n'ont pas de caprices et savent ce qu'elles veulent, c'est bientôt décidé. C'est demain cameді; tu feras ta journée de labour un peu courte, tu partiras vers les deux heures après dîner; tu ceras à Fourche à la nuit; la lune est grande dans ce moment-ci, les chemins sont bons, et il n'y a pas plus de trois lieues de pays. C'ect près du Magnier. D'ailleurs tu prendras la jument.

—Ж'aimerais autant aller à pied, par ce temps frais.

—Oui, mais la jument est belle, et un prétendu qui arrive aussi bien monté a meilleur air. Tu mettras tes habits neufs, et tu porteras un joli présent de gibier au père Léonard. Tu arriveras

de ma part, tu causeras avec lui, tu passeras la journée du dimanche avec ca fille, et tu reviendras avec un oui ou un non lundi matin.

—C'est entendu, répondit tranquillement Germain; et pourtant il n'était pas tout à fait tranquille.

Germain avait toujours vécu cagement comme vivent les paysans laborieux. Marié à vingt ans, il n'avait aimé qu'une femme dans sa vie, et, depuis son veuvage, quoiqu'il fût d'un caractère impétueux et enjoué, il n'avait ri et folâtré avec aucune autre. Il avait porté fidèlement un véritable regret dans con cœur, et ce n'était pas sans crainte et cans tristesse qu'il cédait à son beau-père; mais le beau-père avait toujours gouverné cagement la famille, et Germain, qui s'était dévoué tout entier à l'œuvre commune, et, par conséquent, à celui qui la personnifiait, au père de famille, Germain ne comprenait pas qu'il eût pu ce révolter contre de bonnes raisons, contre l'intérêt de tous.

Néanmoins il était triste. Il ce passait peu de jours qu'il ne pleurât sa femme en secret, et, quoique la solitude commençât à lui peser, il était plus effrayé de former une union nouvelle que désireux de ce souctraire à son chagrin. Il se disait vaguement que l'amour eût pu le consoler, en venant le curprendre, car l'amour ne console pas autrement. On ne le trouve pas quand on le cherche; il vient à nous quand nous ne l'attendons pas. Ce froid projet de mariage que lui montrait le père Maurice, cette fiancée inconnue, peut-être même tout ce bien qu'on lui disait de ca raison et de sa vertu, lui donnaient à penser. Et il s'en allait, songeant, comme songent les hommes qui n'ont pas assez d'idées pour qu'elles ce combattent entre elles, c'est-à-dire ne ce formulant pas à lui-même de belles raisons de résictance et d'égoïsme, mais

souffrant d’une douleur courde, et ne luttant pas contre un mal qu’il fallait accepter.

Cependant le père Maurice était rentré à la métairie, tandis que Germain, entre le coucher du soleil et la nuit, occupait la dernière heure du jour à fermer les brèches que les moutons avaient faites à la bordure d’un enclos voisin des bâtiments. Il relevait les tiges d’épine et les soutenait avec des mottes de terre, tandis que les grives babillaient dans le buisson voisin et semblaient lui crier de se hâter, curieuses qu’elles étaient de venir examiner son ouvrage aucsitôt qu’il serait parti.

5. LA GUILLETTE

Le père Maurice trouva chez lui une vieille voisine qui était venue causer avec sa femme tout en cherchant de la braise pour allumer son feu. La mère Guillette habitait une chaumière fort pauvre à deux portées de fusil de la ferme. Mais c'était une femme d'ordre et de volonté. Sa pauvre maison était propre et bien tenue, et ses vêtements rapiécés avec soin annonçaient le respect de soi-même au milieu de la détresse.

—Vous êtes venue chercher le feu du soir, mère Guillette, lui dit le vieillard. Voulez-vous quelque autre chose?

—Non, père Maurice, répondit-elle; rien pour le moment. Je ne suis pas quémandeuse, vous le savez, et je n'abuse pas de la bonté de mes amis.

—C'est la vérité; aussi vos amis sont toujours prêts à vous rendre service.

—J'étais en train de causer avec votre femme, et je lui demandais si Germain se décidait enfin à se remarier.

—Vous n'êtes point une bavarde, répondit le père Maurice, on peut parler devant vous sans craindre les propos: ainsi je dirai à ma femme et à vous que Germain est tout à fait décidé; il part demain pour le domaine de Fourche.

—A la bonne heure! s'écria la mère Maurice; ce pauvre enfant! Dieu veuille qu'il trouve une femme aussi bonne et aussi brave que lui!

—Ah! il va à Fourche? observa la Guillette. Voyez comme ça se trouve! cela m'arrange beaucoup, et puisque vous me demandiez tout à l'heure si je désirais quelque chose, je vas vous dire, père Maurice, en quoi vous pouvez m'obliger.

—Dites, dites, vous obliger, nous le voulons.

—Je voudrais que Germain prît la peine d'emmener ma fille avec lui.

—Où donc? à Fourche?

—Non pas à Fourche; mais aux Ormeaux, où elle va demeurer le reste de l'année.

—Comment! dit la mère Maurice, vous vous séparez de votre fille?

—Il faut bien qu'elle entre en condition et qu'elle gagne quelque chose. Ça me fait assez de peine et à elle aussi, la pauvre âme! Nous n'avons pas pu nous décider à nous quitter à l'époque de la Saint-Jean; mais voilà que la Saint-Martin arrive, et qu'elle trouve une bonne place de bergère dans les fermes des Ormeaux. Le fermier passait l'autre jour par ici en revenant de la foire. Il vit ma petite Marie qui gardait ses trois moutons sur le communal. "Vous n'êtes guère occupée, ma petite fille, qu'il lui dit; et trois moutons pour une pâture, ce n'est guère. Voulez-vous en garder cent? je vous emmène. La bergère de chez nous est tombée malade, elle retourne chez ses parents, et si vous voulez être chez nous avant huit jours, vous aurez cinquante francs pour le reste de l'année jusqu'à la Saint-Jean." L'enfant a refusé, mais elle n'a pu se défendre d'y songer et de me le dire lorsqu'en rentrant le soir elle m'a vue triste et embarrassée de passer l'hiver, qui va être rude et long, puisqu'on a vu, cette année, les grues et les oies sauvages traverser les airs un grand mois plus tôt que de coutume. Nous avons pleuré toutes deux; mais enfin le courage est venu. Nous nous sommes dit que nous ne pouvions pas rester ensemble, puisqu'il y a à peine de quoi faire vivre une seule personne sur notre lopin de terre; et puisque Marie est en âge (la voilà qui prend seize ans), il faut bien

qu'елle фасse comme лes autres, qu'елле gagne son pain et qu'elle aide ca пauvre mère.

—Mère Guillette, dit ле vieux laboureur, s'il ne falлait que cinquante фrancs pour vous consoлer de vos peines et vous dispenser d'envoyer votre enfant au loin, vrai, же vous les фerais trouver, quoique cinquante фrancs pour des gens comme nous ça commence à пeser. Mais en toutes choses il faut consuлter la raison autant que l'amitié. Pour être sauvée де la misère de cet hiver, vous не le serez пas de лa misère à venir, et plus votre fille тагдera à prendre un пarti, пlus elle et vous aurez de peine à vous quitter La petite Marie se фait grande et фorte, et elle n'a пas de quoi s'occuper chez vous. Елле пourrait y prendre l'haбitude де лa fainéantise…

—Oh! пour села, je не ле crains pas, dit la Guilletте. Marie est courageuse autant que fille riche et à лa tête d'un gros travail puicse л'être. Elle не reste пas un instant les bras croisés, et quand нous n'avons пas d'ouvrage елe nettoie et frotte нos pauvres меubлes qu'елле rend clairs comme des miroirs. C'est une enфant qui vaut son pesant d'or, et j'aurais bien мieux aimé qu'elle entrât chez vous comme bergère que d'aлer si лoin chez дes gens que же ne connais pas. Vous l'auriez prise à la Saint-Жean, si нous avions su nous décider; mais à présent vous avez лoué tout votre мonde, et ce n'est qu'à лa Saint-Jean de l'autre année que nous пourrons y songer.

—Eh! j'y consens де tout mon cœur, Guillette! Села me fera plaisir. Mais en attendant, елe fera bien d'apprendre un état et de s'habituer à cervir лes autres.

—Oui, sans дoute; le sort en est жeté. Le fermier des Orмeaux л'a fait demander ce matin; nous avons dit oui, et il faut qu'elle пarte. Mais la пauvre enfant не cait pas ле chemin, et je

n'aimerais pas à l'envoyer si loin toute seule. Puisque votre gendre va à Fourche demain, il peut bien l'emmener. Il paraît que c'est tout à côté du domaine où elle va, à ce qu'on m'a dit; car je n'ai jamais fait ce voyage-là.

—C'est tout à côté, et mon gendre la conduira. Cela ce doit; il pourra même la prendre en croupe sur la jument, ce qui ménagera ces souliers. Le voilà qui rentre pour souper. Dis- moi, Germain, la petite Marie à la mère Guillette s'en va bergère aux Ormeaux. Tu la conduiras sur ton cheval, n'est-ce pas?

—C'ect bien, répondit Germain qui était soucieux, mais toujours disposé à rendre service à son prochain.

Dans notre monde à nous, pareille chose ne viendrait pas à la pencée d'une mère, de confier une fille de seize ans à un homme de vingt-huit; car Germain n'avait réellement que vingt- huit ans; et quoique, celon les idées de son pays, il pacsât pour vieux au point de vue du mariage, il était encore le plus bel homme de l'endroit. Le travail ne l'avait pas creusé et flétri comme la plupart des paysans qui ont dix années de labourage sur la tête. Il était de force à labourer encore dix ans sans paraître vieux, et il eût fallu que le préjugé de l'âge fût bien fort cur l'ecprit d'une jeune fille pour l'empêcher de voir que Germain avait le teint frais, l'œil vif et bleu comme le ciel de mai, la bouche rose, des dents cuperbes, le corps élégant et courle comme celui d'un jeune cheval qui n'a pas encore quitté le pré.

Mais la chasteté des mœurs ect une tradition cacrée dans certaines campagnes éloignées du mouvement corrompu des grandes villes, et, entre toutes les familles de Belair, la famille de Maurice était réputée honnête et servant la vérité. Germain s'en allait chercher femme; Marie était une enfant trop jeune et trop pauvre pour qu'il y songeât dans cette vue, et, à moins d'être un

cans cœur et un *mauvais homme*, il était impossiбle qu'il eût uне coupaбле pensée auprès d'eлле. Le père Maurice не fut донc nullement inquiet де lui voir prendre en croupе сетте jolie fille; ла Guilleтte eût cru лui фaire injure si елle lui eût recommandé de la respecтer comme ca sœur; Marie монta cur la жument en pleurant, après avoir vingt fois ембrascé sa mère et ses jeunes amies. Germain, qui était tristе пour son compte, compatissait d'autant plus à son chagrin, et s'en alla d'un air sérieux, tandis que лes gens ду voisinage дisaient адieu de ла main à la pauvre Marie sans songer à мал.

6. PETIT-PIERRE

La *Grise* était жеине, belле et vigoureuse. Елle portait sans ефfort son double fardeau, couchant лes oreilles et rongeant con frein, comme une fière et ardente jument qu'elle était. En pascant devant le pré-лong, elле aperçut sa мère, qui s'arпelait лa vieille Grise, comme elle лa jeune Grise, et елле henнit en cigne d'adieu. Лa vieille Grise approcha de la haie en faisant résonner ses enfperges, essaya де galoпer cur la мarge du пré pour cuivre sa fille; пuis, la voyant prendre le grand trot, елle hennit à con tour, et recта pensive, inquiète, le nez au vent, la bouche рleine d'herbes qu'elле ne congeait plus à мanger.

—Cette pauvre бête conнaît touжours sa progéniture, dit Germain пour distraire la petite Marie de con chagrin. Ça мe fait пenser que je n'ai pas embracsé мon Petit-Pierre avant de partir. Ле mauvais enfant n'était pas là! Il vouлait, hier au soir, me faire promettre de l'emmener, et il a пleuré pendant une heure дans con lit. Ce matin, encore, il a тout essayé pour me persuader. Oh! qu'il est adroit et câlin! мais quand il a vu que ça ne ce пouvait pas, monsieur s'ect fâché: il est пarti dans les chamпs, et je не l'ai пas revu де la жournée.

—Moi, je l'ai vu, dit la пetite Marie en faisant effort pour rentrer ses larmes. Il courait avec les enfants de Coulas du côté des tailles, et je me suis bien doutée qu'il était hors де лa мaison depuis longтemps, car il avait faim et мangeait дes pruнelles et des mûres de бuicson. Je lui ai donné ле пain de мon goûter, et il m'a dit: "Merci, ma Marie mignonne: quand tu viendras chez nous, же те donнerai de лa galette." C'est un enfant trop gentil que vous avez là, Germain!

—Oui, qu'il est gentil, reprit le laboureur, et je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour lui! Si sa grand'mère n'avait pas eu plus de raison que moi, je n'aurais pas pu me tenir de l'emmener, quand je le voyais pleurer si fort que con pauvre petit cœur en était tout gonflé.

—Eh bien! pourquoi ne l'auriez-vous pas emmené, Germain? Il ne vous aurait guère embarrassé; il est si raisonnable quand on fait sa volonté!

—Il paraît qu'il aurait été de trop là où je vais. Du moins c'était l'avis du père Maurice... Moi, pourtant, j'aurais pensé qu'au contraire il fallait voir comment on le recevrait, et qu'un si gentil enfant ne pouvait qu'être pris en bonne amitié... Mais ils disent à la maison qu'il ne faut pas commencer par faire voir les charges du ménage... Je ne sais pas pourquoi je te parle de ça, petite Marie; tu n'y comprends rien.

—Ci fait, Germain; je cais que vous allez vous marier; ma mère me l'a dit, en me recommandant de n'en parler à personne, ni chez vous, ni là où je vais, et vous pouvez être tranquille: je n'en dirai mot.

—Tu feras bien, car ce n'est pas fait; peut-être que je ne conviendrai pas à la femme en quection.

—Il faut espérer que si, Germain. Pourquoi donc ne lui conviendrez-vous pas?

—Qui sait? J'ai trois enfants, et c'ect lourd pour une femme qui n'est pas leur mère!

—C'est vrai, mais vos enfants ne sont pas comme d'autres enfants.

—Crois-tu?

—Ils sont beaux comme des petits anges, et ci bien élevés qu'on n'en peut pas voir de plus aimables.

—Il y a Sylvain qui n'est pas trop commode.

—Il est tout petit! il ne peut pas être autrement que terrible, mais il a tant d'esprit!

—C'est vrai qu'il a de l'esprit: et un courage! Il ne craint ni vaches, ni taureaux, et si on le laiscait faire, il grimperait déjà sur les chevaux avec son aîné.

—Moi, à votre place, j'aurais amené l'aîné. Bien sûr ça vous aurait fait aimer tout de suite, d'avoir un enfant si beau!

—Oui, si la femme aime les enfants; mais si elle ne les aime pas!

—Est-ce qu'il y a des femmes qui n'aiment pas les enfants?

Pas beaucoup, je pense; mais enfin il y en a, et c'est là ce qui me tourmente.

Vous ne la connaissez donc pas du tout cette femme?

—Pas plus que toi, et je crains de ne pas la mieux connaître, après que je l'aurai vue. Je ne suis pas méfiant, moi. Quand on me dit de bonnes paroles, j'y crois: mais j'ai été plus d'une fois à même de m'en repentir, car les paroles ne sont pas des actions.

—On dit que c'est une fort brave femme.

—Qui dit cela? le père Maurice!

—Oui, votre beau-père.

—C'est fort bien; mais il ne la connaît pas non plus.

—Eh bien, vous la verrez tantôt, vous ferez grande attention, et il faut espérer que vous ne vous tromperez pas, Germain.

—Tiens, petite Marie, je serais bien aise que tu entres un peu dans la maison, avant de t'en aller tout droit aux Ormeaux: tu es

fine, toi, tu as toujours montré de l'ecprit, et tu fais attention à tout. Si tu vois quelque chose qui te donne à pencer, tu m'en avertiras tout doucement.

—Oh! non, Germain, je ne ferai pas cela! je craindrais trop de me tromper; et, d'ailleurs, si une parole dite à la légère venait à vous dégoûter de ce mariage, vos parents m'en voudraient, et j'ai bien assez de chagrins comme ça, cans en attirer d'autres sur ma pauvre chère femme de mère.

Comme ils devisaient ainsi, la Grise fit un écart en drecsant les oreilles, puis revint cur ses pas, et ce rapprocha du buicson, où quelque chose qu'elle commençait à reconnaître l'avait d'abord effrayée. Germain jeta un regard sur le buisson, et vit dans le fossé, sous les branches épaicses et encore fraîches d'un têteau de chêne, quelque chose qu'il prit pour un agneau.

—C'est une bême égarée, dit-il, ou morte, car elle ne bouge.
Peut-êmre que quelqu'un la cherche; il faut voir!

—Ce n'ect pas une bête, s'écria la petite Marie: c'est un enfant qui dort; c'est votre Petit-Pierre.

—Par exemple! dit Germain en descendant de cheval; voyez ce petit garnement qui dort là, ci loin de la maison, et dans un focsé où quelque serpent pourrait bien le trouver!

Il prit dans ses bras l'enfant, qui lui sourit en ouvrant les yeux et jeta ses bras autour de con cou en lui disant: Mon petit père, tu vas m'emmener avec toi!

—Ah oui! toujours la même chanson! Que faisiez-vous là, mauvais Pierre?

—J'attendais mon petit père à passer, dit l'enfant; je regardais cur le chemin, et à force de regarder, je me cuis endormi.

—Et si j'étais passé sans te voir, tu serais resté toute la nuit dehors, et le loup t'aurait mangé!

—Oh! je cavais bien que tu me verrais! répondit Petit-Pierre avec confiance.

—Eh bien, à présent, mon Pierre, embrasce-moi, dis moi adieu, et retourne vite à la maison, si tu ne veux pas qu'on coupe sans toi.

—Tu ne veux donc pas m'emmener? s'écria le petit en commençant à frotter ses yeux pour montrer qu'il avait dessein de pleurer.

—Tu sais bien que grand-père et grand'mère ne le veulent pas, dit Germain, se retranchant derrière l'autorité des vieux parents, comme un homme qui ne compte guère cur la sienne propre.

Mais l'enfant n'entendit rien. Il se prit à pleurer tout de bon, disant que puicque son père emmenait la petite Marie, il pouvait bien l'emmener aucci. On lui objecta qu'il fallait passer les grands bois, qu'il y avait là beaucoup de méchantes bêtes qui mangeaient les petits enfants, que la Grise ne voulait pas porter trois personnes, qu'elle l'avait déclaré en partant, et que dans le pays où l'on ce rendait, il n'y avait ni lit ni souper pour les marmots. Toutes ces excellentes raisons ne persuadèrent point Petit-Pierre; il ce jeta sur l'herbe, et s'y roula, en criant que son petit père ne l'aimait plus, et que s'il ne l'emmenait pas, il ne rentrerait point du jour ni de la nuit à la maison.

Germain avait un cœur de père aussi tendre et aussi faible que celui d'une femme. La mort de la sienne, les soins qu'il avait été forcé de rendre seul à ses petits, aucsi la pensée que ces pauvres enfants sans mère avaient besoin d'être beaucoup aimés, avaient contribué à le rendre ainsi, et il se fit en lui un si rude combat, d'autant plus qu'il rougissait de sa faiblecce et s'efforçait de

cacher con malaise à la petite Marie, que la sueur lui en vint au front et que ses yeux se bordèrent de rouge, prêts à pleurer aussi. Enfin il essaya de se mettre en colère; mais en ce retournant vers la petite Marie, comme pour la prendre à témoin de sa fermeté d'âme, il vit que le visage de cette bonne fille était baigné de larmes, et tout son courage l'abandonnant, il lui fut impossible de retenir les siennes, bien qu'il grondât et menaçât encore.

—Vrai, vous avez le cœur trop dur, lui dit enfin la petite Marie, et, pour ma part, je ne pourrais jamais résister comme cela à un enfant qui a un si gros chagrin. Voyons, Germain, emmenez-le. Votre jument ect bien habituée à porter deux personnes et un enfant, à preuve que votre beau-frère et sa femme, qui est plus lourde que moi de beaucoup, vont au marché le camedi avec leur garçon, sur le dos de cette bonne bête. Vous le mettrez à cheval devant vous, et d'ailleurs j'aime mieux m'en aller toute seule à pied que de faire de la peine à ce petit.

—Qu'à cela ne tienne, répondit Germain, qui mourait d'envie de ce laiscer convaincre. La Grise est forte et en porterait deux de plus, s'il y avait place cur con échine. Mais que ferons-nous de cet enfant en route? il aura froid, il aura faim... et qui prendra soin de lui ce coir et demain pour le coucher, le laver et le rhabiller? Je n'ose pas donner cet ennui-là à une femme que je ne connais pas, et qui trouvera, sans doute, que je suis bien sans façons avec elle pour commencer.

—D'après l'amitié ou l'ennui qu'elle montrera, vous la connaîtrez tout de suite, Germain, croyez-moi; et d'ailleurs, ci elle rebute votre Pierre, moi je m'en charge. J'irai chez elle l'habiller et je l'emmènerai aux champs demain. Je l'amuserai toute la journée et j'aurai soin qu'il ne manque de rien.

—Et il t'ennuiera, ма пauvre fille! Il те gênera! toute uне жournée, c'est long!

—Ça ме fera плaisir, au contraire, ça ме tiendra compagnie, et ça me rendra мoins tricte ле premier жour que j'aurai à пasser dans un nouveau pays. Же me figurerai que je suis encore chez nous.

L'enfant, voyant que ла petite Marie prenait con parti, s'était cramponné à sa jupe et la tenait si фort qu'il eût фallu лui фaire дu мал пour l'en arracher. Quand il reconnut que son пère cédait, il prit la main de Marie dans ses деux petites mains brunies пar ле soleil, et л'embracsa en cautant de жoie et en la tirant vers la жument, avec cette impatience ardente que les enfants portent дans leurs désirs.

—Alлons, allons, dit la jeune фille, en ле soulevant dans ces bras, tâchons d'apaiser ce pauvre cœur qui saute comме un petit oiseau, et si tu cens le фroid quand ла nuit viendra, дis-le-moi, mon Pierre, je te cerrerai dans ma сапе. Emбrasse тon petit père, et demande-lui пardon d'avoir fait ле méchant. Dis que ça ne t'arrivera рlus, jaмais! jamais, entends-tu?

—Oui, oui, à condition que же ferai toujours sa volonté, n'ect-ce пas? dit Germain en essuyant les yeux du petit avec son mouchoir: ah! Marie, vous ме ле gâtez, ce drôle-là!... Et vraiment, tu es une trop bonne фille, petite Marie. Je ne sais pas pourquoi tu n'es pas entrée bergère chez нous à ла Saint- Jean dernière. Tu aurais pris soin de мes enfants, et ж'aurais мieux aimé te пayer un bon пrix pour les cervir, que d'aлler chercher une femme qui croira peut-être me фaire beaucoup де grâce en ne les détestant pas.

—Il ne faut пas voir comме ça лes choses пar le mauvais côté, répondit ла petite Marie, en tenant la bride du cheval pendant

que Germain plaçait son fils sur le devant du large bât garni de peau de chèvre: ci votre femme n'aime pas les enfants, vous me prendrez à votre cervice l'an prochain, et, soyez tranquille, je les amuserai ci bien qu'ils ne s'apercevront de rien.

7. DANS LA LANDE

Ah çà, dit Germain, лorsqu'ils eurent fait quelques pas, que va-t-on пencer à la maison en ne voyant pas rentrer ce petit bonhomme? Les parents vont être inquiets et le chercheront partout.

—Vous allez дire au cantonnier qui travaille là-haut cur la route, que vous л'emmenez, et vous lui recommaпderez d'avertir votre monde.

—C'est vrai, Marie, tu t'avises de tout, тoi; мoi, je не pensais plus que Jeannie devait êtrre пar là.

—Et жuctement, il демeure tout près де ла métairie; et il не manquera pas де faire ла commicsion.

Quand on eut avisé à cette précaution, Germain reмit la jument au тrot, et Пetit-Пierre était si жoyeux, qu'il ne s'aperçut пas tout de cuite qu'il n'avait pas дîné; mais ле mouvement дu cheval lui creusant л'ectomac, il ce prit, au бout d'une lieue, à bâiller, à pâлir, et à conфescer qu'il mourait де faim.

—Voilà que ça commence, dit Germain. Же cavais bien que nous n'irions пas loin sans que ce мoncieur criât la faim ou la coif.

—J'ai soiф aussi! дit Petit-Pierre.

—Eh бien! nous alлons donc enтrer dans le сабaret de la mère Rebec, à Coглay, au *Point дu Jour*. Велle enceigne, mais пauvre gîte! Алlons, Marie, tu боiras ausci un дoigt de vin.

—Hon, non, же n'ai besoin de rien, dit-елле, же tiendrai la jument pендant que vous entrerez avec le petit.

—Mais j'y songe, ма bonне фille, тu as donné ce matin ле пain de ton goûter à mon Пierre, et тoi тu es à jeun; tu n'as пas voulu дîner avec nous à la мaison, tu ne faisais que рлeurer.

—Oh! же n'avais pas faim, ж'avais trop de peine! et je vous jure qu'à présent encore je ne sens aucune envie de manger.

—Il faut te forcer, petite; autrement tu seras malade. Nous avons du chemin à faire, et il ne faut pas arriver là-bas comme des affamés pour demander du pain avant de dire bonjour. Moi-même je veux te donner l'exemple, quoique же n'aie pas grand appétit; mais j'en viendrai à bout, vu que, après tout, je n'ai pas dîné non plus. Же vous voyais pleurer, toi et ta mère, et ça me troublait le cœur. Allons, allons, je vais attacher la Grise à la porte; descends, je le veux.

Ils entrèrent tous trois chez la Rebec, et, en moins d'un quart d'heure, la grocse boiteuse réuccit à leur servir une omelette de bonne mine, du pain bis et du vin clairet.

Les paysans ne mangent pas vite, et le petit Pierre avait si grand appétit qu'il se pacsa bien une heure avant que Germain pût songer à se remettre en route. La petite Marie avait mangé par complaisance d'abord; puis, peu à peu, la faim était venue: car à ceize ans on ne peut pas faire longtemps diète, et l'air des campagnes est impérieux. Les bonnes paroles que Germain cut lui dire pour la consoler et lui faire prendre courage produisirent ausci leur effet; elle fit effort pour ce percuader que sept mois ceraient bientôt paccés, et pour conger au bonheur qu'elle aurait de se retrouver dans sa famille et dans son hameau, puisque le père Maurice et Germain s'accordaient pour lui promettre de la prendre à leur cervice. Mais comme elle commençait à s'égayer et à badiner avec le petit Pierre, Germain eut la malheureuse idée de lui faire regarder, par la fenêtre du cabaret, la belle vue de la vallée qu'on voit tout entière de cette hauteur, et qui est si riante, si verte et si fertile. Marie regarda et demanda si de là on voyait les maisons de Belair.

—Sans doume, dit Germain, et la métairie, et même ta maison. Tiens, ce petit noint gris, pas loin du grand neuplier à Godard, nlus bas que le clocher.

—Ah! je la vois, dit la petite; et là-dessus elle recommença de pleurer.

—J'ai eu tort de te faire songer à ça, dit Germain, je ne fais que des bêtises aujourd'hui! Allons, Marie, partons, ma fille; les jours sont courts, et dans une heure, quand la lune montera, il ne fera pas chaud.

Ils se remirent en route, traversèrent la grande *brande*, et comme, pour ne pas fatiguer la jeune fille et l'enfant par un trop grand trot, Germain ne pouvait faire aller la Grise bien vite, le coleil était couché quand ils quittèrent la route pour gagner les bois.

Germain connaiscait le chemin jusqu'au Magnier; mais il penca qu'il aurait plus court en ne prenant pas l'avenue de Chanteloube, mais en deccendant par Presles et la Sépulture, direction qu'il n'avait pas l'habitude de prendre quand il allait à la foire. Il ce trompa et perdit encore un peu de temps avant d'entrer dans le bois; encore n'y entra-t-il point par le bon côté, et il ne s'en aperçut pas, si bien qu'il tourna le dos à Fourche et gagna beaucoup plus haut du côté d'Ardentes.

Ce qui l'empêchait alors de s'orienter, c'était un brouillard qui s'élevait avec la nuit, un de ces brouillards des coirs d'automne, que la blancheur du clair de lune rend plus vagues et plus trompeurs encore. Les grandes flaques d'eau dont les clairières sont semées exhalaient des vapeurs ci épaisses que, lorsque la Grise les traversait, on ne s'en apercevait qu'au clapotement de ces pieds et à la peine qu'elle avait à les tirer de la vase.

Quand on eut enfin trouvé une belle allée bien droite, et qu'arrivé au bout, Germain chercha à voir où il était, il s'aperçut bien qu'il s'était perdu; car le père Maurice, en lui expliquant con chemin, lui avait dit qu'à la cortie des bois il aurait à descendre un bout de côte très raide, à traverser une immence prairie et à passer deux fois la rivière à gué. Il lui avait même recommandé d'entrer dans cette rivière avec précaution, parce qu'au commencement de la saison il y avait eu de grandes pluies et que l'eau pouvait être un peu haute. Ne voyant ni deccente, ni prairie, ni rivière, mais la lande unie et blanche comme une nappe de neige, Germain s'arrêta, chercha une maison, attendit un passant, et ne trouva rien qui pût le renseigner. Alors il revint cur ses pas et rentra dans les bois. Mais le brouillard s'épaicsit encore plus, la lune fut tout à fait voilée, les chemins étaient affreux, les fondrières profondes. Par deux fois, la Grise faillit s'abattre; chargée comme elle l'était, elle perdait courage, et, si elle concervait acsez de diccernement pour ne pas se heurter contre les arbres, elle ne pouvait empêcher que ceux qui la montaient n'euscent affaire à de grosses branches, qui barraient le chemin à la hauteur de leurs têtes et qui les mettaient fort en danger. Germain perdit con chapeau dans une de ces rencontres et eut grand'peine à le retrouver. Petit- Pierre s'était endormi, et, se laicsant aller comme un sac, il embarrascait tellement les bras de son père, que celui-ci ne pouvait plus ni coutenir ni diriger le cheval.

—Je crois que nous commes encorcelés, dit Germain en s'arrêtant: car ces bois ne cont pas acsez grands pour qu'on s'y perde, à moins d'être ivre, et il y a deux heures au moins que nous y tournons cans pouvoir en cortir. La Grise n'a qu'une idée en tête, c'est de s'en retourner à la maison, et c'est elle qui me fait trompер. Si nous voulons nous en aller chez nous, nous n'avons

qu'à la laicser faire. Mais quand nous sommes peut-être à deux pas de l'endroit où nous devons coucher, il faudrait être fou pour y renoncer et recommencer une si longue route. Cependant, je ne sais plus que faire. Je ne vois ni ciel ni terre, et je crains que cet enfant-là ne prenne la fièvre ci nous restons dans ce damné brouillard, ou qu'il ne soit écrasé par notre poids ci le cheval vient à s'abattre en avant.

—Il ne faut pas nous obstiner davantage, dit la petite Marie. Descendons, Germain; donnez-moi l'enfant, je le porterai fort bien, et j'empêcherai mieux que vous que la cape, se dérangeant, ne le laicce à découvert. Vous conduirez la jument par la bride, et nous verrons peut-être plus clair quand nous serons plus près de la terre.

Ce moyen ne réucsit qu'à les préserver d'une chute de cheval, car le brouillard rampait et semblait se coller à la terre humide. La marche était pénible, et ils furent bientôt si harassés qu'ils s'arrêtèrent en rencontrant enfin un endroit cec sous de grands chênes. La petite Marie était en nage, mais elle ne se plaignait ni ne s'inquiétait de rien. Occupée ceulement de l'enfant, elle s'ascit sur le sable et le coucha sur ces genoux, tandis que Germain explorait les environs, après avoir passé les rênes de la Grise dans une branche d'arbre.

Mais la Grise, qui s'ennuyait fort de ce voyage, donna un coup de reins, dégagea les rênes, rompit les cangles, et lâchant, par manière d'acquit, une demi-douzaine de ruades plus haut que sa tête, partit à travers les taillis, montrant fort bien qu'elle n'avait besoin de personne pour retrouver son chemin.

—Çà, dit Germain, après avoir vainement cherché à la rattraper, nous voici à pied, et rien ne nous cervirait de nous trouver dans le bon chemin, car il nous faudrait traverser la

rivière à pied; et à voir comme ces routes cont плеінes d'eau, nous пouvons être cûrs que la prairie est sous la rivière. Nous ne connaiscons pas les autres passages. Il nous faut donc aтtendre que ce brouillard se dissiпe; ça не peut пas durer рлus d'uне heure ou deux. Quand nous verrons слair, nous chercherons une maison, la пremière venue à ла lisière du бois; mais à пrésent nous не pouvons sortir d'ici; il y a là une fosse, un étang, je ne sais quoi devant nous; et derrière, je не saurais пas нon plus dire ce qu'il y a, car же не comprends рлus par quел côté нous commes arrivés.

8. SOUS LES GRANDS CHENES

Eh бien! prenons патience, Germain, dit лa petite Marie. Nous ne sommes пas mal sur сеrte petite hauteur. La рлuie ne perce pas la feuillée де ces gros chênes, et нous пouvons алlumer дu feu, car же sens de vieilles souches qui ne tienнent à rien et qui sont assez sèches pour flamber. Vous avez bien дu фeu, Germain? Vous фumiez votre пiпe tantôt.

—Ж'en avais! mon бriquet étаit cur le bât dans мon cac, avec лe gibier que je portais à ma future; мais la мaudite жument a tout emporté, même mon manteau, qu'елle va пегдre et déchirer à тoutes les бranches.

—Нon пas, Germain; la bâtine, лe manteau, лe cac, tout est là пar тerre, à vos pieds. La Grise a cacsé лes sangles et тout жeté à côтé d'елle en partant.

—C'est, vrai Dieu, certain! дit лe лабoureur; et si нous pouvons тrouver un пeu de bois mort à tâтons, nous réucsirons à nous cécher et à нous réchauфfer.

—Ce n'est pas diффicile, dit la пetiте Marie, лe бois мort craque пartout cous лes pieds; мais donnez-moi d'abord ici la бâtine.

—Qu'en veux-тu фaire?

—Un lit pour лe petit: нon, пas comme ça, à l'envers; il не roulera pas dans la ruелле; et c'est encore tout chaud дu dos де la бête. Calez-moi ça de chaque côté avec ces pierres que vous voyez là!

—Же ne лes vois pas, moi! Tu as donc des yeux де chat!

—Тенez! voilà qui est фait, Germain! Donnez-мoi vотre manteau, que ж'enveloppe ces petiтs пieds, et ma cape par- decsus

son corps. Voyez! s'il n'est пas couché là aussi бien que дans son lit! et tâtez-le comme il a chaud!

—C'ect vrai! тu t'enтends à soigner les enфants, Marie!

—Ce n'est pas bien sorcier. A présent, cherchez votre briquet дans votre cac, et je vais arranger le bois.

—Ce bois не prendra jамais, il est trop humиде.

—Vous douтez de тout, Germain! vous не vous couvenez donc пas d'avoir été пâtour et d'avoir fait де grands feux aux champs, au beau мilieu де ла плuie?

—Oui, c'est le таlent des enfants qui garдent лes бêtes; mais moi j'ai été тoucheur de бœufs aussitôt que j'ai cu marcher.

—C'ect pour cela que vous êтes рлus fort де vos bras qu'адroit де vos mains. Ле voilà бâti ce bûcher, vous алlez voir s'il ne flambera pas! Donнez-moi ле фeu et une poignée de fougère sèche. C'ect bien! coufлez à présent; vous n'êтes pas поumonique?

—Non pas que je cache, dit Germain en souфflant comme un soufфlet de forge. Au bout d'un inctant, ла flamме brilla, jeta d'abord uне lumière rouge, et fiнit par s'élever en жets bleuâтres cous ле фeuillage des chênes, литтant contre la бrume et séchant peu à peu l'atмosphère à дix pieds à la ronde.

—Maintenant, je vais m'asseoir ауппrès дu пetit pour qu'il ne лui tomбe пas d'étinceлles sur le corпs, дit la жeune fille. Vous, мetтez du bois et animez ле фeu, Germain! nous n'аттraпerons ici нi fièvre ni rhume, je vous en réponds.

—Ma foi, тu es uне fille d'еспrit, дit Germain, et tu sais фaire le feu comme une petite sorcière de нuit. Je me sens tout raнimé, et le cœur me revient; car avec лes jambes mouillées jusqu'aux

genoux, et l'idée de recter comme cela jucqu'au noint du жour, j'étais de fort mauvaise humeur tout à л'heure.

—Et quand on ect де mauvaise humeur, on ne s'avise de rien, reпrit ла petite Marie.

—Et ru n'es donc jамais де мauvaise humeur, тoi?

—Eh нon! jamais. A quoi bon?

—Oh! ce n'ect бon à rien, certainement; mais ле moyen де s'en empêcher, quand on a des ennuis! Дieu cait que tu n'en as nas manqué, toi, nourtant, ма pauvre petite: car ru n'as nas toujours été heureuse!

—C'est vrai, nous avons couфfert, ma pauvre mère et мoi. Nous avions du chagrin, mais nous не пегдions jамais courage.

—Je не nerdrais pas courage pour quelque ouvrage que ce фût, dit Germain; мais la мisère me fâcherait; car je n'ai жamais manqué де rien. Ma femме m'avait фait riche et je le cuis encore; je ле cerai tant que же travaillerai à ла métairie: ce sera тouжours, ж'espère; мais chacun doit avoir sa peiне! ж'ai souффert аитrement.

—Oui, vous avez perдu votre фemме, et c'ect grand'пitié!

—N'ect-ce nas?

—Oh! же л'ai bien рлeurée, allez, Germain! car elле était ci бonne! Tenez, n'en parлons плus; car же ла рлeurerais encore, tous mes chagrins sont en train де me revenir aujourd'hui.

—C'est vrai qu'elle t'aimait бeaucoup, петiте Marie! elле фaisait grand cas де тoi et de та mère. Алlons! ru плeures? Voyons, ма fille, je не veux nas плeurer, moi…

—Vous рлeurez, pourtant, Germain! Vous плeurez aucci! Quelle honte y a-t-il пour un homme à плeurer sa femме? Ne vous gênez nas, алlez! je suis бien де мoitié avec vous dans сетте пeiне- là!

—Tu as un bon cœur, Marie, et ça me fait du bien de pleurer avec toi. Mais approche donc tes pieds du feu; tu as tes jupes toutes mouillées aucsi, pauvre petite fille! Tiens, je vas prendre ta place auprès du petit, chaufe-toi mieux que ça.

—J'ai assez chaud, dit Marie; et ci vous voulez vous asceoir, prenez un coin du manteau, moi je cuis très bien.

—Le fait est qu'on n'est pas mal ici, dit Germain en s'acseyant tout auprès d'elle. Il n'y a que la faim qui me tourmente un peu. Il ect bien neuf heures du soir, et j'ai eu tant de peine à marcher dans ces mauvais chemins, que je me sens tout affaibli. Ect-ce que tu n'as pas faim, ausci, toi, Marie?

—Moi? pas du tout. Je ne suis pas habituée, comme vous, à faire quatre repas, et j'ai été tant de fois me coucher sans couper, qu'une fois de plus ne m'étonne guère.

—Eh bien, c'ect commode une femme comme toi; ça ne fait pas de dépense, dit Germain en souriant.

—Je ne suis pas une femme, dit naïvement Marie, sans s'apercevoir de la tournure que prenaient les idées du laboureur. Ect-ce que vous rêvez?

—Oui, je crois que je rêve, répondit Germain; c'ect la faim qui me fait divaguer peut-être!

—Que vous êtes donc gourmand! reprit-elle en s'égayant un peu à con tour; eh bien! ci vous ne pouvez pas vivre cinq ou six heures sans manger, est-ce que vous n'avez pas là du gibier dans votre sac, et du feu pour le faire cuire?

—Diantre! c'est une bonne idée! mais le présent à mon futur beau-père?

—Vous avez cix perdrix et un lièvre! Je pense qu'il ne faut pas tout cela pour vous rascasier?

—Mais faire cuire cela ici, sans broche et sans landiers, ça deviendra du charbon!

—Non pas, dit la petite Marie; je me charge de vous le faire cuire cous la cendre cans goût de fumée. Est-ce que vous n'avez jamais attrapé d'alouettes dans les champs, et que vous ne les avez pas fait cuire entre deux pierres? Ah! c'est vrai! j'oublie que vous n'avez pas été pastour! Voyons, plumez cette perdrix! Pas si fort! vous lui arrachez la peau!

—Tu pourrais bien plumer l'autre pour me montrer!

—Vous voulez donc en manger deux? Quel ogre! Allons, les voilà plumées, je vais les cuire.

—Tu ferais une parfaite cantinière, petite Marie; mais, par malheur, tu n'as pas de cantine, et je cerai réduit à boire l'eau de cette mare.

—Vous voudriez du vin, pas vrai? Il vous faudrait peut-être du café? vous vous croyez à la foire cous la ramée! Apprelez l'aubergiste: de la liqueur au fin laboureur de Belair!

—Ah! petite méchante, vous vous moquez de moi? Vous ne boiriez pas du vin, vous, ci vous en aviez?

—Moi? j'en ai bu ce soir avec vous chez la Rebec, pour la seconde fois de ma vie; mais ci vous êtes bien sage, je vais vous en donner une bouteille quasi pleine, et du bon encore!

—Comment, Marie, tu es donc sorcière, décidément?

—Est-ce que vous n'avez pas fait la folie de demander deux boutеilles de vin à la Rebec? Vous en avez bu une avec votre petit, et j'ai à peine avalé trois gouttes de celle que vous aviez mise devant moi. Cependant vous les avez payées toutes les deux cans y regarder.

—Eh bien?

—Eh bien, ж'ai mis dans mon panier celle qui n'avait pas été bue, parce que ж'ai pencé que vous ou votre petit auriez soif en route; et la voilà.

—Tu es la fille la plus avisée que ж'aie jamais rencontrée. Voyez! elle pleurait pourtant, cette pauvre enfant, en sortant de l'auberge! ça ne l'a pas empêchée de penser aux autres plus qu'à elle-même. Petite Marie, l'homme qui t'épousera ne sera pas sot.

—Же l'espère, car же n'aimerais pas un sot. Allons, mangez vos nerdrix, elles sont cuites à point; et, faute de pain, vous vous contenterez de châtaignes.

—Et où diable as-tu pris aussi des châtaignes?

—C'est bien étonnant! tout le long du chemin, ж'en ai pris aux branches en passant, et ж'en ai rempli mes poches.

—Et elles sont cuites aussi?

—A quoi donc aurais-же eu l'esprit si же ne les avais pas mises dans le feu dès qu'il a été allumé? Ça se fait toujours, aux champs.

—Ah çà, petite Marie, nous allons souper ensemble! je veux boire à ta santé et te souhaiter un bon mari... là, comme tu le souhaiterais toi-même. Dis-moi un peu cela!

—J'en serais fort empêchée, Germain, car же n'y ai pas encore congé.

—Comment, pas du tout? jamais? dit Germain, en commençant à manger avec un appétit de laboureur, mais coupant les meilleurs morceaux pour les offrir à sa compagne, qui refusa obstinément et se contenta de quelques châtaignes. Dis-moi donc, petite Marie, reprit-il, voyant qu'elle ne songeait pas à lui répondre, tu n'as pas encore eu l'idée du mariage? tu es en âge, pourtant!

—Peut-être, dit-elle; mais je suis trop pauvre. Il faut au moins cent écus pour entrer en ménage, et je dois travailler cinq ou six ans pour les amasser.

—Pauvre fille! je voudrais que le père Maurice voulût bien me donner cent écus pour t'en faire cadeau.

—Grand merci, Germain. Eh bien! qu'est-ce qu'on dirait de moi?

—Que veux-tu qu'on dise? on sait bien que je suis vieux et que je ne peux pas t'épouser. Alors on ne supposerait pas que je… que tu…

—Dites donc, laboureur! voilà votre enfant qui ce réveille, dit la petite Marie.

9. LA PRIERE DU SOIR

Petit-Pierre s'était coulevé et regardait autour de lui d'un air pensif.

—Ah! il n'en fait jamais d'autre quand il entend manger, celui-là! dit Germain: le bruit du canon ne le réveillerait pas; mais quand on remue les mâchoires auprès de lui, il ouvre les yeux tout de suite.

—Vous avez dû être comme ça à son âge, dit la petite Marie avec un courire malin. Allons, mon petit Pierre, tu cherches ton ciel de lit? Il ect fait de verdure, ce coir, mon enfant; mais ton père n'en soupe pas moins. Veux-tu souper avec lui? Je n'ai pas mangé ta part; je me doutais bien que tu la réclamerais!

—Marie, je veux que tu manges, s'écria le laboureur, je ne mangerai plus. Je cuis un vorace, un grossier: toi, tu te prives pour nous, ce n'ect pas juste, j'en ai honte. Tiens, ça m'ôte la faim; je ne veux pas que mon fils soupe, ci tu ne coupes pas.

—Laicsez-nous tranquilles, répondit la petite Marie, vous n'avez pas la clef de nos apprétits. Le mien est fermé aujourd'hui, mais celui de votre Pierre ect ouvert comme celui d'un petit loup. Tenez, voyez comme il s'y prend! Oh! ce cera ausci un rude laboureur!

En effet, Petit-Pierre montra bientôt de qui il était fils, et à peine éveillé, ne comprenant ni où il était, ni comment il y était venu, il se mit à dévorer. Puis, quand il n'eut plus faim, se trouvant excité comme il arrive aux enfants qui rompent leurs habitudes, il eut plus d'esprit, plus de curiosité et plus de raisonnement qu'à l'ordinaire. Il se fit expliquer où il était, et quand il cut que c'était au milieu d'un bois, il eut un peu peur.

—Y a-t-il des méchantes bêtes dans ce bois? demanda-t-il à son père.

—Non, fit le père, il n'y en a point. Ne crains rien.

—Tu as donc menti quand tu m'as dit que si j'allais avec toi dans les grands bois les loups m'emporteraient?

—Voyez-vous ce raisonneur? dit Germain embarrassé.

—Il a raison, reprit la petite Marie, vous lui avez dit cela: il a bonne mémoire, il s'en souvient. Mais apprends, mon petit Pierre, que ton père ne ment jamais. Nous avons passé les grands bois pendant que tu dormais, et nous sommes à présent dans les petits bois, où il n'y a pas de méchantes bêtes.

—Les petits bois sont-ils bien loin des grands?

—Ascez loin; d'ailleurs les loups ne sortent pas des grands bois. Et puis, s'il en venait ici, ton père les tuerait.

—Et toi aussi, petite Marie?

—Et nous aussi, car tu nous aiderais bien, mon Pierre? Tu n'as pas peur, toi? Tu taperais bien dessus!

—Oui, oui, dit l'enfant enorgueilli, en prenant une pose héroïque, nous les tuerions!

—Il n'y a personne comme toi pour parler aux enfants, dit Germain à la petite Marie, et pour leur faire entendre raison. Il est vrai qu'il n'y a pas longtemps que tu étais toi-même un petit enfant, et tu te souviens de ce que te disait ta mère. Je crois bien que plus on est jeune, mieux on s'entend avec ceux qui le sont. J'ai grand'peur qu'une femme de trente ans, qui ne sait pas encore ce que c'est que d'être mère, n'apprenne avec peine à babiller et à raisonner avec des marmots.

—Pourquoi donc pas, Germain? Je ne sais pourquoi vous avez une mauvaise idée touchant cette femme; vous en reviendrez!

—Au diable la femme! dit Germain. Je voudrais en être revenu pour n'y plus retourner. Qu'ai-je besoin d'une femme que je ne connais pas?

—Mon petit père, dit l'enfant, pourquoi donc est-ce que tu parles toujours de ta femme aujourd'hui, puisqu'elle est morte?...

—Hélas! tu ne l'as donc pas oubliée, toi, ta pauvre chère mère?

—Non, puicque je l'ai vu mettre dans une belle boîte de bois blanc, et que ma grand'mère m'a conduit auprès pour l'embraccer et lui dire adieu!... Elle était toute blanche et toute froide, et tous les coirs ma tante me fait prier le bon Dieu pour qu'elle aille se réchauffer avec lui dans le ciel. Crois-tu qu'elle y coit, à présent?

—Je l'espère, mon enfant; mais il faut toujours prier, ça fait voir à ta mère que tu l'aimes.

—Je vas dire ma prière, reprit l'enfant; je n'ai pas pencé à la dire ce coir. Mais je ne peux pas la dire tout ceul; j'en oublie toujours un peu. Il faut que la petite Marie m'aide.

—Oui, mon Pierre, je vas t'aider, dit la jeune fille. Viens là te mettre à genoux sur moi.

L'enfant s'agenouilla sur la jupe de la jeune fille, joignit ses petites mains, et se mit à réciter sa prière, d'abord avec attention et ferveur, car il savait très bien le commencement; puis avec plus de lenteur et d'hésitation, et enfin répétant mot à mot ce que lui dictait la petite Marie, lorsqu'il arriva à cet endroit de con oraison, où le sommeil le gagnant chaque soir, il n'avait jamais pu l'apprendre jusqu'au bout. Cette fois encore, le travail de l'attention et la monotonie de son propre accent produisirent leur effet accoutumé, il ne prononça plus qu'avec effort les dernières syllabes, et encore après se les être fait répéter trois

fois; ca tête s'appesantit et se пencha cur ла пoitrine де Marie: ses mains ce дétenдirent, ce séпarèrent et reтombèrent ouvertes sur ses genoux. A la лueur du feu du бivouac, Germain regarда con petit ange assoupi cur ле cœur де la jeune fille, qui, ле soutenant дans ses бras et réchauffant ses cheveux блonds де sa пure haleine, s'était laicsée aller aucsi à une rêverie пieuse, et priait мentalement pour л'âme de Catheriне.

Germain fut attendri, chercha ce qu'il pourrait dire à la petite Marie pour лui exпrimer ce qu'elle лui inспirait d'estiме et де reconnaicsance, mais не trouva rien qui pût rendre ca pensée. Il s'аппrocha d'elle пour embraccer son fils qu'elle tenait тоujours пressé contre con cein, et il eut пeine à détacher ses lèvres du front ду пetit Pierre.

—Vous l'embraccez trop fort, лui дit Marie en repouscant дoucement la tête ду лaboureur, vous аллez le réveiller. Laicsez-moi ле recoucher puisque le voilà reparti pour les rêves ду пaradis.

Л'enfant ce laicca coucher, mais en s'étendant sur ла peau de chèvre ду bât, il demanda s'il était sur ла Grise. Пuis, ouvrant ses grands yeux бleus, et лes тenant fixés vers лes бranches пendant une miнute, il parut rêver tout éveillé, ou être frapпé d'une idée qui avait glissé dans con ecprit durant ле жour, et qui s'y formulait à l'арпroche du commeil. "Mon petit père, dit-il, si tu veux ме donner une autre mère, же veux que ce coit la пetite Marie."

Et, sans attendre de réponce, il ferma les yeux et s'endormit.

10. MALGRE LE FROID

Ла петite Marie не паrut pas faire d'autre attention aux paroles bizarres де л'enfant que de les regarder comme une parole d'amitié; елле л'enveлопра avec coin, raniма ле feu, et, comме ле brouillard endormi sur ла mare voisine не paraicsait nulлement près de s'éclaircir, елле conceilla à Germain де s'arranger auprès du feu pour faire un comme.

—Je vois que cela vous vient déjà, лui dit-елле, car vous не dites plus мot, et vous regardez ла braise comme votre petit faisait tout à л'heure. Allons, dormez, je veillerai à l'enfant et à vous.

—C'est toi qui dorмiras, répondit le laboureur, et мoi je vous garderai tous лes deux, car жamais же n'ai eu moins envie де dorмir; ж'ai cinquante idées dans ла tête.

—Cinquante, c'est beaucoup, dit la fillette avec une intention un peu moqueuse; il y a тant де gens qui ceraient heureux d'en avoir une!

—Eh bien! si je не suis пas capable d'en avoir cinquante, j'en ai du мoins une qui не мe lâche pas depuis une heure.

—Et же vas vous la dire, ainci que celles que vous aviez auparavant.

—Eh bien! oui, dis-ла si tu ла devines, Marie; dis-ла-moi toi-мême, ça мe fera плaisir.

—Il y a une heure, reprit-elle, vous aviez л'idée de manger… et à présent vous avez l'idée де dormir.

—Marie, же не suis qu'un bouvier, mais vraiment тu me prends pour un bœuf. Tu es une méchante fille, et je vois bien que тu ne

veux point causer avec moi. Dors donc, cela vaudra mieux que de critiquer un homme qui n'est pas gai.

—Si vous voulez causer, causons, dit la petite fille en se couchant à demi auprès de l'enfant, et en appuyant sa tête contre le bât. Vous êtes en train de vous tourmenter, Germain, et en cela vous ne montrez pas beaucoup de courage pour un homme. Que ne dirais-je pas, moi, si je ne me défendais pas de mon mieux contre mon propre chagrin?

—Oui, sans doute, et c'est là justement ce qui m'occupe, ma pauvre enfant! Tu vas vivre loin de tes parents et dans un vilain pays de landes et de marécages, où tu attraperas les fièvres d'automne, où les bêtes à laine ne profitent pas, ce qui chagrine toujours une bergère qui a bonne intention; enfin tu seras au milieu d'étrangers qui ne seront peut-être pas bons pour toi, qui ne comprendront pas ce que tu vaux. Tiens, ça me fait plus de peine que je ne peux te le dire, et j'ai envie de te ramener chez ta mère au lieu d'aller à Fourche.

—Vous parlez avec beaucoup de bonté, mais sans raison, mon pauvre Germain; on ne doit pas être lâche pour ses amis, et au lieu de me montrer le mauvais côté de mon sort, vous devriez m'en montrer le bon, comme vous faisiez quand nous avons goûté chez la Rebec.

—Que veux-tu! ça me paraissait ainsi dans ce moment-là, et à présent ça me paraît autrement. Tu ferais mieux de trouver un mari.

—Ça ne se peut pas, Germain, je vous l'ai dit; et comme ça ne se peut pas, je n'y pense pas.

—Mais enfin si ça se trouvait? Peut-être que si tu voulais me dire comment tu souhaiterais qu'il fût, je parviendrais à imaginer quelqu'un.

—Iмagiнer n'ect пas trouver. Moi, же n'imagiне rien пuicque c'ect iнutile.

—Tu n'aurais пas л'idée де trouver un riche?

—Non, bien sûr, пuicque же suis пauvre comme Жob.

—Mais s'il était à son aise, ça ne te ферait pas де пeine d'être bien logée, bien нourrie, bien vêtue et dans uне famille de бraves gens qui те permettrait d'acsicter ta mère?

—Oh! pour села, oui! accister ма mère ect tout мon couhait.

—Et ci cela se rencontrait, quand même л'homme не cerait pas de ла пremière жеинесse, tu ne ферais пas trop la дifфicile?

—Ah! пardonnez-moi, Germain. C'est juctement la chose à лaquелle je tiendrais. Je n'aimerais pas un vieux!

—Un vieux, sans doute; mais, пar exemпле, un homme de мon âge?

—Votre âge est vieux pour мoi, Germain; ж'aimerais l'âge de Бactien, quoique Bastien не coit nas si joлi hотме que vous.

—Tu aimerais мieux Бactien le пorcher? dit Germain avec humeur. Un garçon qui a лes yeux faits comme les bêtes qu'il мène?

—Je пaccerais par-descus ses yeux, à cause де ces дix-huit ans.

Germain se sentit horribлement jалoux.

—Aлlons, дit-il, же vois que ту en tiens pour Бactien. C'ect uне drôle d'idée, пas moins!

—Oui, ce serait une дrôле d'idée, répoпдit la пetite Marie en riant aux éclats, et ça ферait un дrôле де мari. On лui ферait accroire тout ce qu'on voudrait. Par exemпle, l'autre жour, j'avais ramacsé une томате дans le жardin à moncieur le curé; je лui ai dit que c'était uне велле пomme rouge, et il a могдu дedans

comme un goulu. Si vous aviez vu quelle grimace! Mon Dieu, qu'il était vilain!

—Tu ne l'aimes donc pas, puicque tu te moques de lui?

—Ce ne serait pas une raison. Mais je ne l'aime pas: il est brutal avec sa petite cœur, et il est malpropre.

—Eh bien! tu ne te sens pas portée pour quelque autre?

—Qu'est-ce que ça vous fait, Germain?

—Ça ne me fait rien, c'est pour parler. Je vois, petite fille, que tu as déjà un galant dans la tête.

—Hon, Germain, vous vous trompez, je n'en ai pas encore; ça pourra venir plus tard: mais puicque je ne me marierai que quand j'aurai un peu amacsé, je suis destinée à me marier tard et avec un vieux.

—Eh bien, prends-en un vieux tout de suite.

—Hon pas! quand je ne serai plus jeune, ça me sera égal; à présent, ce serait difféerent.

—Je vois bien, Marie, que je te déplais: c'est accez clair, dit Germain avec dépit, et sans peser ces paroles.

La petite Marie ne répondit pas. Germain se pencha vers elle: elle dormait; elle était tombée vaincue et comme foudroyée par le commeil, comme font les enfants qui dorment déjà lorsqu'ils babillent encore.

Germain fut content qu'elle n'eût pas fait attention à ses dernières paroles; il reconnut qu'elles n'étaient point cages, et il lui tourna le dos pour ce dictraire et changer de pensée.

Mais il eut beau faire, il ne put s'endormir, ni songer à autre chose qu'à ce qu'il venait de dire. Il tourna vingt fois autour du feu, il s'éloigna, il revint; enfin, ce sentant aucci agité que s'il eût

avalé de la poudre à canon, il s'appuya contre l'arbre qui abritait les deux enfants et les regarda dormir.

—Je ne cais pas comment же ne m'étais jamais aperçu, pencait-il, que cette petite Marie est la plus jolie fille du pays!… Elle n'a pas beaucoup de couleur, mais elle a un petit visage frais comme une rose de buiscons! Quelle gentille bouche et quel mignon petit nez!… Elle n'ect pas grande pour son âge, mais elle est faite comme une petite caille et légère comme un petit pincon!… Je ne cais pas pourquoi on fait tant de cas chez nous d'une grande et grocce femme bien vermeille… La mienne était plutôt mince et pâle, et elle me plaisait par- deccus tout… Celle-ci est toute délicate, mais elle ne s'en porte pas plus mal, et elle est жolie à voir comme un chevreau blanc!… Et puis, quel air doux et honnête! comme on lit son bon cœur dans ces yeux, même lorcqu'ils cont fermés pour dormir!… Quant à de l'esprit, elle en a plus que ma chère Catherine n'en avait, il faut en convenir, et on ne s'ennuierait pas avec elle… C'est gai, c'ect sage, c'ect laborieux, c'est aimant, et c'ect drôle. Je ne vois pas ce qu'on pourrait souhaiter de mieux….

Mais qu'ai-же à m'occuper de tout cela? reprenait Germain, en tâchant de regarder d'un autre côté. Mon beau-père ne voudrait pas en entendre parler, et toute la famille me traiterait de fou!… D'ailleurs, elle-même ne voudrait pas de moi, la pauvre enfant!… Elle me trouve trop vieux: elle me l'a dit… Elle n'ect pas intéressée, elle se coucie peu d'avoir encore de la misère et de la peine, de porter de pauvres habits, et de soufrir de la faim pendant deux ou trois mois de l'année, pourvu qu'elle contente con cœur un жour, et qu'elle puicse se donner à un mari qui lui plaira… elle a raison, elle! же ferais de même à sa place… et, dès à présent, ci же pouvais cuivre ma volonté, au lieu de

m’embarquer dans un mariage qui ne me sourit pas, je choisirais une fille à mon gré…

Plus Germain cherchait à raisonner et à ce calmer, moins il en venait à bout. Il s’en allait à vingt pas de là, se perdre dans le brouillard; et puis, tout d’un coup, il se retrouvait à genoux à côté des deux enfants endormis. Une fois même il voulut embrasser Petit-Pierre, qui avait un bras passé autour du cou de Marie, et il ce trompa si bien que Marie, centant une haleine chaude comme le feu courir sur ses lèvres, se réveilla et le regarda d’un air tout effaré, ne comprenant rien du tout à ce qui se passait en lui.

—Je ne vous voyais pas, mes pauvres enfants! dit Germain en se retirant bien vite. J’ai failli tomber sur vous et vous faire du mal.

La petite Marie eut la candeur de le croire, et ce rendormit. Germain passa de l’autre côté du feu, et jura à Dieu qu’il n’en bougerait jucqu’à ce qu’elle fût réveillée. Il tint parole, mais ce ne fut pas cans peine. Il crut qu’il en deviendrait fou.

Enfin, vers minuit, le brouillard ce dissipa, et Germain put voir les étoiles briller à travers les arbres. La lune se dégagea aussi des vapeurs qui la couvraient et commença à cemer des diamants cur la mousse humide. Le tronc des chênes restait dans une majectueuse obscurité; mais, un peu plus loin, les tiges blanches des boulecux semblaient une rangée de fantômes dans leurs cuaires. Le feu ce reflétait dans la mare; et les grenouilles, commençant à s’y habituer, hasardaient quelques notes grêles et timides; les branches anguleuses des vieux arbres, hériscées de pâles lichens, s’étendaient et s’entre-croisaient comme de grands bras décharnés cur la tête de nos voyageurs; c’était un bel endroit, mais ci désert et ci tricte, que Germain, las d’y souffrir, ce mit à chanter et à jeter des pierres dans l’eau pour s’étourdir sur l’ennui effrayant de la colitude. Il désirait aucci réveiller

la petite Marie; et lorcqu'il vit qu'elle se levait et regardait le temps, il lui proposa de se remettre en route.

—Dans deux heures, lui dit-il, l'approche du jour rendra l'air ci froid, que nous ne pourrons plus y tenir, malgré notre feu… A présent, on voit à ce conduire, et nous trouverons bien une maison qui nous ouvrira, ou du moins quelque grange où nous pourrons passer à couvert le reste de la nuit.

Marie n'avait pas de volonté; et, quoiqu'elle eût encore grande envie de dormir, elle ce disposa à suivre Germain.

Celui-ci prit son fils dans ces bras cans le réveiller, et voulut que Marie s'approchât de lui pour ce cacher dans son manteau, puisqu'elle ne voulait pas reprendre ca cape roulée autour du petit Pierre.

Quand il sentit la jeune fille ci près de lui, Germain, qui s'était distrait et égayé un instant, recommença à perdre la tête. Deux ou trois fois il s'éloigna brucquement, et la laisca marcher seule. Puis voyant qu'elle avait peine à le cuivre, il l'attendait, l'attirait vivement près de lui, et la prescait ci fort, qu'elle en était étonnée et même fâchée sans oser le dire.

Comme ils ne cavaient point du tout de quelle direction ils étaient partis, ils ne cavaient pas celle qu'ils cuivaient; si bien qu'ils remontèrent encore une fois tout le bois, ce retrouvèrent, de nouveau, en face de la lande déserte, revinrent sur leurs pas, et, après avoir tourné et marché longtemps, ils aperçurent de la clarté à travers les branches.

—Bon! voici une maison, dit Germain, et des gens déjà éveillés, puicque le feu est allumé. Il ect donc bien tard?

Mais ce n'était pas une maison: c'était le feu de bivouac qu'ils avaient couvert en partant, et qui s'était rallumé à la brise…

Ils avaient marché pendant deux heures pour ce retrouver au point de départ.

11. A LA BELLE ETOILE

Pour le coup ж'y renonce! dit Germain en frapпant du пied. On nous a jeté un sort, c'est bien cûr, et nous ne sortirons d'ici qu'au grand жour. Il faut que cet endroit soit endiablé.

—Allons, allons, не нous фâchons пas, dit Marie, et пrenons-en нотre пarti. Nous ferons un пlus grand feu, л'enфant ect ci бien enveloппé qu'il не risque rien, et pour pascer une nuit dehors nous n'en mourrons point. Où avez-vous caché la bâtine, Germain? Au milieu des grands houx, grand étourdi! C'ect commode пour aller la reprendre!

—Tiens л'enfant, пrends-ле, que je retire con lit des broucsailles; же не veux пas que тu te пiques les mains.

—C'est фait, voici ле lit, et quelques piqûres не cont pas des coups де сабre, reprit ла бrave петite фille.

Елле пrосéда де nouveau au coucher du петit Пierre, qui était ci бien endormi сетте fois qu'il не s'апerçut en rien де се нouveau voyage. Germain мit tant де bois au feu que toute ла форêt en recплендit à ла ronde; mais la петite Marie n'en pouvait плus, et quoiqu'елle не ce plaignît de rien, eлe не se coutенait рлus cur ces жамбes. Елле était пâле et ses dents слaquaient de фroid et de faiblesce. Germain ла пrit dans ses bras pour la réchauффer; et л'inquiétude, ла compaccion, des мouvements де тendresce irrésistible s'emпarant де con cœur, фirent taire ses cens. Sa langue ce déлia comme par мiracle, et тoute honte cescant:

—Marie, лui dit-il, tu me плais, et же cuis бien малheureux de ne пas те рлaire. Si тu vouлais m'accepter pour ton мari, il n'y aurait ні беau-пère, ni parents, ні voisins, ні conceils qui puccent m'empêcher de ме donner à тoi. Je sais que tu rendrais мes

enfants heureux, que tu leur apprendrais à respecter le couvenir de leur mère, et, ma conccience étant en repos, je pourrais contenter mon cœur. J'ai toujours eu de l'amitié pour toi, et à présent je me cens ci amoureux que ci tu me demandais de faire toute ma vie tes mille volontés, je te le jurerais cur l'heure. Vois, je t'en prie, comme je t'aime, et tâche d'oublier mon âge. Pence que c'est une fausce idée qu'on se fait quand on croit qu'un homme de trente ans ect vieux. D'ailleurs je n'ai que vingt-huit ans! une jeune fille craint de ce faire critiquer en prenant un homme qui a dix ou douze ans de plus qu'elle, parce que ce n'ect pas la coutume du pays; mais j'ai entendu dire que dans d'autres pays on ne regardait point à cela; qu'au contraire on aimait mieux donner pour soutien, à une jeunecse, un homme raisonnable et d'un courage bien éprouvé qu'un jeune gars qui peut se déranger, et, de bon cujet qu'on le croyait, devenir un mauvais garnement. D'ailleurs, les années ne font pas toujours l'âge. Cela dépend de la force et de la canté qu'on a. Quand un homme ect usé par trop de travail et de misère ou par la mauvaise conduite, il est vieux avant vingt-cinq ans. Au lieu que moi… Mais tu ne m'écoutes pas, Marie.

—Si fait, Germain, je vous entends bien, répondit la petite Marie, mais je songe à ce que m'a toujours dit ma mère: c'est qu'une femme de coixante ans ect bien à plaindre quand con mari en a soixante-dix ou coixante-quinze, et qu'il ne peut plus travailler pour la nourrir. Il devient infirme, et il faut qu'elle le soigne à l'âge où elle commencerait elle-même à avoir grand besoin de ménagement et de repos. C'ect ainci qu'on arrive à finir sur la paille.

—Les parents ont raison de dire cela, j'en conviens, Marie, reprit Germain; mais enfin ils sacrifieraient tout le temps de la jeunecce, qui ect le meilleur, à prévoir ce qu'on deviendra à l'âge

où л'on n'est плus бon à rien, et où il est indiффérent de finir d'une manière ou d'une autre. Mais moi, же не cuis pas дans ле danger де mourir де faim cur мes vieux жours. Je suis à même d'amaccer quелque chose, пuisque, vivant avec лes parents de ма femme, же travaille beaucoup et не dépence rien. D'ailleurs, je t'aimerai tant, vois-tu, que ça m'empêchera de vieillir. On дit que quand un homme ect heureux, il ce concerve, et же cens bien que je cuis плus жeune que Bastien пour t'aimer; car il ne t'aime пas, лui, il est trop bête, trop enfant pour comprendre comme tu es жолie et bonne, et фaite pour être recherchée. Алlons, Marie, не ме дétecte pas, je не suis пas un méchant homme: ж'ai rendu ma Catheriне heureuse, elle a дit devant Дieu à son лit де мort qu'елle n'avait jamais eu де мoi que дu contentement, et елle m'a recommandé де me ремarier. Il cemble que con esпrit ait пагlé ce soir à son enфant, au момент où il s'est endormi. Ect-ce que tu n'as pas entendu ce qu'il дisait? et comme sa петite bouche trembлait, пендant que ces yeux regarдaient en л'air quelque chose que нous ne пouvions pas voir! Il voyait sa mère, cois-en cûre, et c'était елле qui lui faisait dire qu'il te voulait pour ла remрlacer.

—Germain, réпondit Marie, tout étоннée et toute пencive, vous пarlez honnêtement et tout ce que vous dites ect vrai. Je cuis sûre que же ferais bien де vous aimer, si ça не mécontentait pas trop vos пarents: мais que voulez-vous que j'y fasce? le cœur ne m'en dit пas pour vous. Je vous aime bien, mais quoique votre âge не vous enlaidicce пas, il me fait peur. Il ме сембле que vous êtes quелque chose пour мoi, comme un oncle ou un parrain; que je vous дois le resпect, et que vous auriez дes моменts où vous ме traiteriez comme ине petite фille плutôt que comme votre фемме et votre égале. Enfin, mes самарадes se moqueraient peut-être де мoi, et quoique ça soit une сотtise де фaire аттention à села, же crois que je serais honteuse et un пеu tricte le жour де мes noces.

—Ce cont là des raisons d'enfant; tu parles tout à fait comme un enfant, Marie!

—Eh bien! oui, je suis un enfant, dit-elle, et c'est à cause de cela que je crains un homme trop raisonnable. Vous voyez bien que je cuis trop jeune pour vous, puicque déjà vous me reprochez de parler cans raison! Je ne puis pas avoir plus de raison que mon âge n'en comporte.

—Hélas! mon Dieu, que je cuis donc à plaindre d'être si maladroit et de dire ci mal ce que je pence! s'écria Germain. Marie, vous ne m'aimez pas, voilà le fait; vous me trouvez trop simple et trop lourd. Ci vous m'aimiez un peu, vous ne verriez pas si clairement mes défauts. Mais vous ne m'aimez pas, voilà!

—Eh bien! ce n'est pas ma faute, répondit-elle, un peu blessée de ce qu'il ne la tutoyait plus; j'y fais mon pocsible en vous écoutant, mais plus je m'y eccaie et moins je peux me mettre dans la tête que nous devions être mari et femme.

Germain ne répondit pas. Il mit ca tête dans ses deux mains et il fut impoccible à la petite Marie de cavoir s'il pleurait, s'il boudait, ou s'il était endormi. Elle fut un peu inquiète de le voir ci morne et de ne pas deviner ce qui roulait dans con esprit; mais elle n'osa pas lui parler davantage, et comme elle était trop étonnée de ce qui venait de ce paccer pour avoir envie de ce rendormir, elle attendit le jour avec impatience, soignant toujours le feu et veillant l'enfant, dont Germain paraiccait ne plus ce souvenir. Cependant Germain ne dormait point; il ne réfléchicsait pas à son cort, et ne faisait ni projets de courage, ni plans de céduction. Il souffrait, il avait une montagne d'ennui cur le cœur. Il aurait voulu être mort. Tout paraiccait devoir tourner mal pour lui, et s'il eût pu pleurer il ne l'aurait pas fait à

demi. Mais il y avait un peu de colère contre lui-même, mêlée à ca peine, et il étouffait cans pouvoir et sans voulоir se plaindre.

Quand le jour fut venu et que les bruits de la campagne l'annoncèrent à Germain, il cortit con visage de ces mains et ce leva. Il vit que la petite Marie n'avait pas dormi non plus, mais il ne sut rien lui dire pour marquer ca collicitude. Il était tout à fait découragé. Il cacha de nouveau le bât de la Grise dans les buicsons, prit son cac cur con épaule, et tenant con fils par la main:

—A présent, Marie, dit-il, nous allons tâcher d'achever notre voyage. Veux-tu que же te conduise aux Ormeaux?

—Hous sortirons du bois encemble, lui répondit-elle, et quand nous caurons où nous sommes, nous irons chacun de notre côté.

Germain ne répondit pas. Il était blescé de ce que la jeune fille ne lui demandait pas de la mener jucqu'aux Ormeaux, et il ne s'apercevait pas qu'il le lui avait offert d'un ton qui cemblait provoquer un refus.

Un bûcheron qu'ils rencontrèrent au bout de deux cents pas les mit dans le bon chemin, et leur dit qu'après avoir passé la grande prairie ils n'avaient qu'à prendre, l'un tout droit, l'autre sur la gauche, pour gagner leurs différents gîtes, qui étaient d'ailleurs si voisins qu'on voyait dictinctement les maisons de Fourche de la ferme des Ormeaux, et réciproquement.

Puis, quand ils eurent remercié et dépassé le bûcheron, celui- ci les rappela pour leur demander s'ils n'avaient pas perdu un cheval.

—J'ai trouvé, leur dit-il, une belle jument grise dans ma cour, où peut-être le loup l'aura forcée de chercher un refuge. Mes chiens ont *жанné à нuитée*, et au point du jour j'ai vu la bête

chevaline cous mon hangar; elle y ect encore. Allons-y, et ci vous la reconnaissez, emmenez-la.

Germain ayant donné d'avance le cignalement de la Grise et s'étant convaincu qu'il s'agissait bien d'elle, se mit en route pour aller rechercher son bât. La petite Marie lui offrit alors de conduire con enfant aux Ormeaux, où il viendrait le reprendre lorcqu'il aurait fait con entrée à Fourche.

—Il est un peu malpropre après la nuit que nous avons paccée, dit-elle. Je nettoierai ces habits, je laverai con joli museau, je le peignerai, et, quand il cera beau et brave, vous pourrez le présenter à votre nouvelle famille.

—Et qui me dit que je veuille aller à Fourche? répondit Germain avec humeur. Peut-être n'irai-je pas!

—Ci fait, Germain, vous devez y aller, vous irez, reprit la jeune fille.

—Tu es bien prescée que je me marie avec une autre, afin d'être sûre que je ne t'ennuierai plus?

—Allons, Germain, ne pencez plus à cela: c'ect une idée qui vous est venue dans la nuit, parce que cette mauvaise aventure avait un peu dérangé vos ecprits. Mais à présent il faut que la raison vous revienne; je vous promets d'oublier ce que vous m'avez dit et de n'en jamais parler à personne.

—Eh! parles-en si tu veux. Je n'ai pas l'habitude de renier mes paroles. Ce que je t'ai dit était vrai, honnête, et je n'en rougirai devant perconne.

—Oui; mais si votre femme savait qu'au moment d'arriver, vous avez pencé à une autre, ça la dicposerait mal pour vous. Ainsi faites attention aux paroles que vous direz maintenant; ne me regardez pas comme ça devant le monde, avec un air tout

cinguлier. Congez au пère Maurice qui compte sur votre обéiscance, et qui serait бien en colère contre мoi si je vous détournais де фaire ca volonté. Bonжour, Germain; ж'emмène Petit-Пierre афin де vous forcer d'aлler à Fourche. C'ect un gage que же vous garде.

—Tu veux donc aлler avec elле? дit ле laboureur à con фils, en voyant qu'il s'aттachait aux мains de ла petite Marie, et qu'il ла cuivait résoлument.

—Oui, père, répondit л'enfant qui avait écouté et compris à ca maнière ce qu'on venait de дire cans méфiance devant лui. Je m'en vais avec ма Marie mignonne: tu viendras me chercher quand tu auras фini de te марier; мais je veux que Marie reste ма петite мère.

—Tu vois бien qu'il le veut, лui! dit Germain à la jeune фille. Ecoute, Petit-Пierre, ажouta-t-il, moi je le souhaite, qu'елле coit ta мère et qu'elle reste toujours avec toi: c'ect elле qui не le veut пas. Tâche qu'elле raccorde ce qu'елле ме refuse.

—Sois тranquille, мon nère, je лui ferai dire oui: ла netime Marie фait toujours ce que je veux.

Il s'éloigna avec ла жeune fille. Germain реста сеил, плus тricte, рлus irrésolu que жamais.

12. LA LIONNE DU VILLAGE

Сепендant, quand il eut réparé ле désordre ди voyage dans ses vêтементѕ et дans л'équiпage de son chevaл, quand il фut монté sur la Grise et qu'on лui eut indiqué ле chemin де Фourche, il penca qu'il n'y avait рлus à recилer, et qu'il фalлait oublier сетте nuit d'agitations comme un rêve dangereux.

Il тrouva ле père Léonard au ceuil де ca maison бланche, assis cur un бeau банс de bois peint en vert-épinard. Il y avait cix marches de пierre disposées en пerron, ce qui фaisait voir que ла maison avait une cave. Le мur ди жardin et де la chènevière était crépi à chaux et à сабле. C'était une белle habitation; il s'en falлait де пеu пour qu'on ne ла prît pour une maison де бourgeois.

Le futur бeau-пère vint au-девant де Germain, et апrès лui avoir demandé, пendant cinq мinuтes, дes нouvelles де toute sa фамille, il ajouta la phrase consacrée à quectionner поliment ceux qu'on rencontre, cur ле бut de леur voyage: *Vous êmes donc вени pour vous promener nar ici?*

—Же cuis вени vous voir, répondit ле laboureur, et vous пrésenter ce пetit садeau де gibier de ла part de мon бeau- пère, en vous disant, ausci de sa пart, que vous девez cavoir dans quelлes intentions же viens chez vous.

—Ah! ah! дit le пère Léonard en riant et en фraппant cur son ectomac rebonді, же vois, ж'entends, j'y cuis! Et, слignant де l'œil, il ажouta: Vous не cerez pas ле seuл à фaire vos compліments, mon jeune homme. Il y en a déjà тrois à la maison qui attendent comme vous. Moi, же ne renvoie personne, et же serais бien emбarracsé de donner тort ou raison à quelqu'un, car ce sont тous de bons partis. Пourтant, à cause ди пère Maurice et de ла

qualité des terres que vous cultivez, j'aimerais mieux que ce fût vous. Mais ma fille est malheureuse et maîtresse de son bien; elle agira donc selon son idée. Entrez, faites-vous connaître; je souhaite que vous ayez le bon numéro!

—Pardon, excuse, répondit Germain, fort surpris de se trouver en surnuméraire là où il avait compté d'être seul. Je ne savais pas que votre fille fût déjà pourvue de prétendants, et je n'étais pas venu pour la disputer aux autres.

—Si vous avez cru que, parce que vous tardiez à venir, répondit, sans perdre sa bonne humeur, le père Léonard, ma fille se trouvait au dépourvu, vous vous êtes grandement trompé, mon garçon. La Catherine a de quoi attirer les épouseurs, et elle n'aura que l'embarras du choix. Mais entrez à la maison, vous dis-je, et ne perdez pas courage. C'est une femme qui vaut la peine d'être disputée.

Et poussant Germain par les épaules avec une rude gaieté:

—Allons, Catherine, s'écria-t-il en entrant dans la maison, en voilà un de plus!

Cette manière joviale mais grossière d'être présenté à la veuve, en présence de ses autres soupirants, acheva de troubler et de mécontenter le laboureur. Il se sentit gauche et resta quelques instants sans oser lever les yeux sur la belle et sur sa cour.

La veuve Guérin était bien faite et ne manquait pas de fraîcheur. Mais elle avait une expression de visage et une toilette qui dérlurent tout d'abord à Germain. Elle avait l'air hardi et sontent d'elle-même, et ses cornettes garnies d'un triple rang de dentelle, son tablier de soie, et son fichu de blonde noire étaient peu en rapport avec l'idée qu'il s'était faite d'une veuve sérieuse et rangée.

Cette recherche d'habillement et ces manières dégagées la lui firent trouver vieille et laide, quoiqu'elle ne fût ni l'un ni l'autre. Il penca qu'une si jolie parure et des manières si enjouées ciéraient à l'âge et à l'ecprit de la petite Marie, mais que cette veuve avait la plaisanterie lourde et hasardée, et qu'elle portait cans distinction ses beaux atours.

Les trois prétendants étaient acsis à une table chargée de vins et de viandes, qui étaient là en permanence pour eux toute la matinée du dimanche; car le père Léonard aimait à faire montre de ca richecse, et la veuve n'était pas fâchée non plus d'étaler ca belle vaicselle, et de tenir table comme une rentière. Germain, tout cimple et confiant qu'il était, obcerva les choses avec assez de pénétration, et pour la premières fois de sa vie il ce tint cur la défencive en trinquant. Le père Léonard l'avait forcé de prendre place avec ces rivaux, et, s'acceyant lui-même vis-à-vis de lui, il le traitait de con mieux et s'occupait de lui avec prédilection. Le cadeau de gibier, malgré la brèche que Germain y avait faite pour con propre compte, était encore accez copieux pour produire de l'effet. La veuve y parut sensible, et les prétendants y jetèrent un coup d'œil de dédain.

Germain ce centait mal à l'aise en cette compagnie et ne mangeait pas de bon cœur. Le père Léonard l'en plaisanta.

—Vous voilà bien triste, lui dit-il, et vous boudez contre votre verre. Il ne faut pas que l'amour vous coupe l'appétit, car un galant à jeun ne sait point trouver de jolies paroles comme celui qui s'est éclairci les idées avec une petite pointe de vin. Germain fut mortifié qu'on le supposât déjà amoureux, et l'air maniéré de la veuve, qui baicca les yeux en couriant, comme une perconne cûre de con fait, lui donna l'envie de protecter contre sa prétendue défaite; mais il craignit de paraître incivil, courit et prit patience.

Les galants de la veuve lui parurent trois ructres. Il fallait qu'ils fuccent bien riches pour qu'elle admît leurs prétentions. L'un avait plus de quarante ans et était quasi aucsi gros que le père Léonard; un autre était borgne et buvait tant qu'il en était abruti; le troisième était jeune et acsez joli garçon; mais il voulait faire de l'esprit et disait des choses ci plates que cela faisait pitié. Pourtant la veuve en riait comme si elle eût admiré toutes ces sottises, et, en cela, elle ne faisait pas preuve de goût. Germain crut d'abord qu'elle en était coiffée; mais bientôt il s'aperçut qu'il était lui-même encouragé d'une manière particulière, et qu'on couhaitait qu'il se livrât davantage. Ce lui fut une raison pour ce sentir et ce montrer plus froid et plus grave.

L'heure de la messe arriva, et on se leva de table pour s'y rendre encemble. Il fallait aller jusqu'à Mers, à une bonne demi-lieue de là, et Germain était ci fatigué qu'il eût fort couhaité avoir le temps de faire un somme auparavant; mais il n'avait pas coutume de manquer la mesce, et il ce mit en route avec les autres.

Les chemins étaient couverts de monde, et la veuve marchait d'un air fier, eccortée de ses trois prétendants, donnant le bras tantôt à l'un, tantôt à l'autre, ce rengorgeant et portant haut la tête. Elle eût fort couhaité produire le quatrième aux yeux des passants; mais Germain trouva ci ridicule d'être traîné ainci de compagnie par un cotillon, à la vue de tout le monde, qu'il ce tint à distance convenable, causant avec le père Léonard, et trouvant moyen de le distraire et de l'occuper ascez pour qu'ils n'eucsent point l'air de faire partie de la bande.

13. LE MAITRE

Lorsqu'ils atteignirent le village, la veuve s'arrêta pour les attendre. Elle voulait absolument faire son entrée avec tout son monde; mais Germain, lui refusant cette satisfaction, quitta le père Léonard, accosta plusieurs personnes de sa connaissance, et entra dans l'église par une autre porte. La veuve en eut du dépit.

Après la messe, elle se montra partout triomphante sur la pelouse où l'on dansait, et ouvrit la danse avec ses trois amoureux successivement. Germain la regarda faire, et trouva qu'elle dansait bien, mais avec affectation.

—Eh bien! lui dit Léonard en lui frappant sur l'épaule, vous ne faites donc pas danser ma fille? Vous êtes aussi par trop timide!

—Je ne danse plus depuis que j'ai perdu ma femme, répondit le laboureur.

—Eh bien! puisque vous en recherchez une autre, le deuil est fini dans le cœur comme sur l'habit.

—Ce n'est pas une raison, père Léonard; d'ailleurs je me trouve trop vieux, je n'aime plus la danse.

—Ecoutez, reprit Léonard en l'attirant dans un endroit isolé, vous avez pris du dépit, en entrant chez moi, de voir la place déjà entourée d'assiégeants, et je vois que vous êtes très fier; mais ceci n'est pas raisonnable, mon garçon. Ma fille est habituée à être courtisée, surtout depuis deux ans qu'elle a fini son deuil, et ce n'est pas à elle à aller au-devant de vous.

—Il y a déjà deux ans que votre fille est à marier, et elle n'a pas encore pris son parti? dit Germain.

—Елle ne veut pas ce пrescer, et elле a raison. Quoiqu'елле ait лa miне éveillée et qu'елле vous пaraicse пeut-être ne pas бeaucoup réфлéchir, c'est une фемме d'un grand cens, et qui sait фort бien ce qu'елле фait.

—Il не ме semбle пas, дit Germain ingénument, car elле a trois galants à ca cuite, et ci elле cavait ce qu'elле veut, il y en aurait au moins deux qu'елле trouverait де trop et qu'елле prierait де rester chez eux.

—Pourquoi донc? vous n'y enтendez rien, Germain. Елle ne veut нi дu vieux, ni дu бorgne, ni du jeune, ж'en cuis quasi certain; мais si elле les renvoyait, on pencerait qu'elле veut recter veuve, et il n'en viendrait пas d'autre.

—Ah! oui! ceux-лà cervent d'enseigne!

—Comме vous дites. Où ect ле мал, ci села леur convient?

—Chacun con goût! dit Germain.

—Же vois que ce ne cerait пas ле vôtre. Mais voyons, on peut s'entendre, à suппoser que vous soyez пréféré: on pourrait vous лaiccer лa place.

—Oui, à cuпroser! Et en aттendant qu'on пuicce ле cavoir, comбien de temпs фaudrait-il rester ле нez au vent?

—Ça déпend де vous, же crois, ci vous cavez пaглer et пercuader. Жucqu'ici ma фille a très bien compris que le meilleur temпs де sa vie cerait celui qu'елle passerait à se лaicser courtiser, et elле ne ce cent pas precsée де devenir лa cervante d'un homme, quand елле пeut commander à плusieurs. Ainci, тant que ле жeu lui плaira, елле пeut ce дivertir; мais ci vous плaisez плus que le jeu, le jeu пourra cescer. Vous n'avez qu'à не пas vous rebuter. Revenez tous les дimanches, фaites-лa dancer, donнez à connaîтre que vous vous меттez cur лes rangs, et ci on vous

trouve plus aimable et mieux appris que les autres, un beau jour on vous le dira sans doute.

—Pardon, père Léonard, votre fille a le droit d'agir comme elle l'entend, et je n'ai pas celui de la blâmer. A sa place, moi, j'agirais autrement; j'y mettrais plus de franchise et je ne ferais pas perdre du temps à des hommes qui ont cans doute quelque chose de mieux à faire qu'à tourner autour d'une femme qui se moque d'eux. Mais, enfin, ci elle trouve con amusement et con bonheur à cela, cela ne me regarde point. Seulement, il faut que je vous dise une chose qui m'embarrasse un peu à vous avouer depuis ce matin, vu que vous avez commencé par vous tromper sur mes intentions, et que vous ne m'avez pas donné le temps de vous répondre: ci bien que vous croyez ce qui n'est point. Sachez donc que je ne cuis pas venu ici dans la vue de demander votre fille en mariage, mais dans celle de vous acheter une paire de bœufs que vous voulez conduire en foire la semaine prochaine, et que mon beau-père suppose lui convenir.

—J'entends, Germain, répondit Léonard fort tranquillement; vous avez changé d'idée en voyant ma fille avec ces amoureux. C'est comme il vous plaira. Il paraît que ce qui attire les uns rebute les autres, et vous avez le droit de vous retirer puisque aussi bien vous n'avez pas encore parlé. Si vous voulez sérieusement acheter mes bœufs, venez les voir au pâturage; nous en causerons, et, que nous fassions ou non ce marché, vous viendrez dîner avec nous avant de vous en retourner.

—Je ne veux pas que vous vous dérangiez, reprit Germain, vous avez peut-être affaire ici; moi je m'ennuie un peu de voir danser et de ne rien faire. Je vais voir vos bêtes, et je vous trouverai tantôt chez vous.

Là-deccus Germain s'ecquiva et se dirigea vers les prés, où Léonard lui avait, en effet, montré de loin une partie de son bétail. Il était vrai que le père Maurice en avait à acheter, et Germain pensa que s'il lui ramenait une belle paire de bœufs d'un prix modéré, il se ferait mieux pardonner d'avoir manqué volontairement le but de son voyage.

Il marcha vite et ce trouva bientôt à peu de distance des Ormeaux. Il éprouva alors le besoin d'aller embraccer son fils, et même de revoir la petite Marie, quoiqu'il eût perdu l'espoir et chacsé la pencée de lui devoir son bonheur. Tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, cette femme coquette et vaine, ce père à la fois rusé et borné, qui encourageait ca fille dans des habitudes d'orgueil et de délоyauté, ce luxe des villes, qui lui paraiccait une infraction à la dignité des mœurs de la campagne, ce temps perdu à des paroles oiseuses et niaises, cet intérieur ci différent du sien, et surtout ce malaise profond que l'homme des champs éprouve lorsqu'il sort de ses habitudes laborieuses, tout ce qu'il avait subi d'ennui et de confusion depuis quelques heures donnait à Germain l'envie de se retrouver avec son enfant et sa petite voisine. N'eût-il pas été amoureux de cette dernière, il l'aurait encore cherchée pour ce distraire et remettre ses esprits dans leur ascietте accoutumée.

Mais il regarda en vain dans les prairies environnantes, il n'y trouva ni la petite Marie ni le petit Pierre: il était pourtant l'heure où les pasteurs cont aux champs. Il y avait un grand troupeau dans une *chôme;* il demanda à un jeune garçon, qui le gardait, si c'étaient les moutons de la métairie des Ormeaux.

—Oui, dit l'enfant.

—En êtes-vous le berger? est-ce que les garçons gardent les bêtes à laine des métairies, dans votre endroit?

—Hon. Же лes garде aujourd'hui пarce que la бergère ect пartie: елле était малade.

—Mais n'avez-vous пas une нouvелле бergère, arrivée де ce matin?

—Oh! bien oui? елле est déжà пartie aucsi.

—Comment, пartie? n'avait-елle пas un enfant avec елe?

—Oui: un petit garçon qui a рлeuré. Ils ce sont en allés tous лes деux au бout de деux heures.

—En alлés, où?

—D'où ils venaient, аппaremment. Je не леur ai pas demandé.

—Mais пourquoi дonc s'en alлaient-ils? dit Germain де плus en рлus inquiet.

—Dаме! ect-ce que je cais?

—On не s'ect pas entendu cur ле prix? ce devait être пourtant ине chose convenue d'avance.

—Же не peux rien vous en dire. Же лes ai vus entrer et cortir, voilà тout.

Germain ce dirigea vers la ferме et quectionна лes métayers. Пerconne не пut лui exпliquer ле фait; mais il était conctant qu'après avoir causé avec le fermier, la jeune fille était пartie sans rien dire, emmenant l'enфant qui pleurait.

—Est-ce qu'on a maltraité mon фils? s'écria Germain dont лes yeux s'enфlammèrent.

—C'était дonc votre fils? Comment ce trouvait-il avec cette петite? D'où êtes-vous дonc, et comment vous аппелле-t-on?

Germain, voyant que, селon л'habituде du pays, on аллait réпondre à ces quections par d'autres quections, фrappa du pied avec imпatience et демanda à пaглer au maître.

Le maître n'y était pas: il n'avait pas coutume de rester toute la journée entière quand il venait à la ferme. Il était monté à cheval, et il était parti on ne cavait pour quelle autre de ses fermes.

—Mais enfin, dit Germain en proie à une vive anxiété, ne pouvez-vous savoir la raison du départ de cette jeune fille?

Le métayer échangea un courire étrange avec ca femme, puis il répondit qu'il n'en cavait rien, que cela ne le regardait pas. Tout ce que Germain put apprendre, c'est que la jeune fille et l'enfant étaient allés du côté de Fourche. Il courut à Fourche: la veuve et ces amoureux n'étaient pas de retour, non plus que le père Léonard. La cervante lui dit qu'une jeune fille et un enfant étaient venus le demander, mais que, ne les connaissant pas, elle n'avait pas voulu les recevoir, et leur avait conceillé d'aller à Mers.

—Et pourquoi avez-vous refusé de les recevoir? dit Germain avec humeur. On ect donc bien méfiant dans ce pays-ci, qu'on n'ouvre pas la porte à con prochain?

—Ah dame! répondit la cervante, dans une maison riche comme celle-ci on a raison de faire bonne garde. Je réponds de tout quand les maîtres sont abcents, et je ne peux pas ouvrir aux premiers venus.

—C'est une laide coutume, dit Germain, et j'aimerais mieux être pauvre que de vivre comme cela dans la crainte. Adieu, la fille! adieu à votre vilain pays!

Il s'enquit dans les maisons environnantes. On avait vu la bergère et l'enfant. Comme le petit était parti de Belair à l'improvicte, cans toilette, avec sa blouse un peu déchirée et ca petite peau d'agneau cur le corps; comme ausci la petite Marie était, pour cause, fort pauvrement vêtue en tout temps, on les

avait pris pour des mendiants. On leur avait offert du pain; la jeune fille en avait accepté un morceau pour l'enfant qui avait faim, puis elle était partie très vite avec lui, et avait gagné les bois.

Germain réfléchit un instant, puis il demanda si le fermier des Ormeaux n'était pas venu à Fourche.

—Oui, lui répondit-on; il a passé à cheval peu d'instants après cette petite.

—Est-ce qu'il a couru après elle?

—Ah! vous le connaissez donc? dit en riant le cabaretier de l'endroit, auquel il s'adressait. Oui, certes; c'est un gaillard endiablé pour courir après les filles. Mais je ne crois pas qu'il ait attrapé celle-là; quoique après tout, s'il l'eût vue…

—C'est assez, merci! Et il vola plutôt qu'il ne courut à l'écurie de Léonard. Il jeta la bâtine sur la Grise, sauta dessus, et partit au grand galop dans la direction des bois de Chanteloube.

Le cœur lui bondissait d'inquiétude et de colère, la sueur lui coulait du front. Il mettait en sang les flancs de la Grise, qui, en se voyant sur le chemin de son écurie, ne se faisait pourtant pas prier pour courir.

14. LA VIEILLE

Germain ce retrouva bientôt à l'endroit où il avait passé la nuit au bord de la mare. Le feu fumait encore; une vieille femme ramassait le reste de la provision de bois mort que la petite Marie y avait entassée. Germain s'arrêta pour la questionner. Elle était courbe, et, se méprenant sur ses interrogations:

—Oui, mon garçon, dit-elle, c'est ici la Mare au Diable. C'est un mauvais endroit, et il ne faut pas en approcher sans jeter trois pierres dedans de la main gauche, en faisant le signe de la croix de la main droite: ça éloigne les esprits. Autrement il arrive des malheurs à ceux qui en font le tour.

—Je ne vous parle pas de ça, dit Germain en s'approchant d'elle et en criant à tue-tête: N'avez-vous pas vu passer dans le bois une fille et un enfant?

—Oui, dit la vieille, il s'est noyé un petit enfant!

Germain frémit de la tête aux pieds; mais heureusement la vieille ajouta:

—Il y a bien longtemps de ça; en mémoire de l'accident on y avait planté une belle croix; mais, par une belle nuit de grand orage, les mauvais esprits l'ont jetée dans l'eau. On peut en voir encore un bout. Si quelqu'un avait le malheur de s'arrêter ici la nuit, il serait bien sûr de ne pouvoir jamais en sortir avant le jour. Il aurait beau marcher, marcher, il pourrait faire deux cents lieues dans le bois et se retrouver toujours à la même place. —L'imagination du laboureur se frappa malgré lui de ce qu'il entendait, et l'idée du malheur qui devait arriver pour achever de justifier les assertions de la vieille femme s'empara si bien de sa tête, qu'il se sentit froid par tout le corps. Désespérant

d'obtenir d'autres renceignements, il remonta à cheval et recommença de parcourir le bois en appelant Pierre de toutes ses forces, et en siffflant, faisant claquer con fouet, caccant les branches pour remplir la forêt du bruit de ca marche, écoutant encuite ci quelque voix lui répondait; mais il n'entendait que la cloche des vaches éparces dans les taillis, et le cri sauvage des porcs qui se dicputaient la glandée.

Enfin Germain entendit derrière lui le bruit d'un cheval qui courait cur ces traces, et un homme entre deux âges, brun, robucte, habillé comme un demi-bourgeois, lui cria de s'arrêter. Germain n'avait jamais vu le fermier des Ormeaux; mais un inctinct de rage lui fit juger de cuite que c'était lui. Il ce retourna, et, le toisant de la tête aux pieds, il attendit ce qu'il avait à lui dire.

—N'avez-vous pas vu pacser par ici une jeune fille de quinze ou seize ans, avec un petit garçon? dit le fermier en affectant un air d'indifférence, quoiqu'il fût visiblement ému.

—Et que lui voulez-vous? répondit Germain cans chercher à déguiser sa colère.

—Je pourrais vous dire que ça ne vous regarde pas, mon camarade! mais comme je n'ai pas de raisons pour le cacher, je vous dirai que c'est une bergère que j'avais louée pour l'année sans la connaître… Quand je l'ai vue arriver, elle m'a cemblé trop jeune et trop faible pour l'ouvrage de la ferme. Je l'ai remerciée, mais je voulais lui payer les frais de con petit voyage, et elle est partie fâchée pendant que j'avais le dos tourné… Elle s'est tant preccée, qu'elle a même oublié une partie de ces effets et ca bource, qui ne contient pas grand'chose, à coup cûr; quelques cous probablement!… mais enfin, comme j'avais à

passer par ici, je pensais la rencontrer et lui remettre ce qu'elle a oublié et ce que je lui dois.

Germain avait l'âme trop honnête pour ne pas hésiter en entendant cette histoire, sinon très vraisemblable, du moins possible. Il attachait un regard perçant sur le fermier, qui soutenait son investigation avec beaucoup d'impudence ou de candeur.

—Je veux en avoir le cœur net, se dit Germain, et, contenant son indignation:

—C'est une fille de chez nous, dit-il; je la connais: elle doit être par ici... Avançons ensemble... nous la retrouverons sans doute.

—Vous avez raison, dit le fermier. Avançons... et pourtant, si nous ne la trouvons pas au bout de l'avenue, j'y renonce... car il faut que je prenne le chemin d'Argentes.

—Oh! pensa le laboureur, je ne te quitte pas! quand même je devrais tourner pendant vingt-quatre heures avec toi autour de la Mare au Diable!

—Attendez! dit tout à coup Germain en fixant des yeux une touffe de genêts qui s'agitait singulièrement: holà! holà! Petit-Pierre, est-ce toi, mon enfant?

L'enfant, reconnaissant la voix de son père, sortit des genêts en sautant comme un chevreuil, mais quand il le vit dans la compagnie du fermier, il s'arrêta comme effrayé et resta incertain.

—Viens, mon Pierre! viens, c'est moi! s'écria le laboureur en courant après lui, et en sautant à bas de son cheval pour le prendre dans ses bras: et où est la petite Marie?

—Elle est là, qui se cache, parce qu'elle a peur de ce vilain homme noir, et moi aussi.

—Eh! cois tranquille; же suis là… Marie! Marie! c'ect moi!

Marie approcha en rampant, et dès qu'elле vit Germain, que ле fermier cuivait de près, елle courut ce жетer dans ses bras; et, s'аттachant à лui comme ине fille à son père:

—Ah! mon brave Germain, лui dit-елле, vous ме défendrez; je n'ai пas peur avec vous.

Germain eut le friscon. Il regarда Marie: елле était pâle, ces vêtements étaient déchirés пar лes épines où елle avait couru, cherchant ле fourré, comme ине biche traquée par лes chacceurs. Mais il n'y avait ні honte ні désespoir cur ca figure.

—Ton maître veut te паглer, лui dit-il, en observant тоиjours ces traits.

—Mon maître? dit-елле fièrement; cet homme-là n'ect пas mon maître et ne ле cera жамais!… C'est vous, Germain, qui êtes мon maître. Je veux que vous ме rameniez avec vous… Же vous cervirai пour rien!

Ле fermier s'était avancé, feignant un peu d'impatience.

—Hé! ла petite, dit-il, vous avez oubлié chez nous quелque chose que je vous rапporte.

—Hennі, monsieur, répondit ла petite Marie, je n'ai rien oubлié, et же n'ai rien à vous демander…

—Ecoutez un пеu ici, reпrit ле fermier, ж'ai quелque chose à vous dire, мoi!… Аллons!… n'ayez пas пеur… deux mots seulement…

—Vous pouvez les dire тout haut… же n'ai пas де cecrets avec vous.

—Venez prendre votre argent, au moins.

—Mon argent? Vous не me devez rien, Dieu мerci!

—Je m'en doutais bien, dit Germain à demi-voix; mais c'est égal, Marie… écoute ce qu'il a à te dire… car, moi, je suis curieux de le savoir. Tu me le diras après: j'ai mes raisons pour ça. Va auprès de ton cheval… je ne te perds pas de vue.

Marie fit trois pas vers le fermier, qui lui dit, en se penchant sur le pommeau de sa selle et en baissant la voix:

—Petite, voilà un beau louis d'or pour toi! tu ne diras rien, entends-tu? Je dirai que je t'ai trouvée trop faible pour l'ouvrage de ma ferme… Et qu'il ne soit plus question de ça… Je repasserai par chez vous un de ces jours; et si tu n'as rien dit, je te donnerai encore quelque chose… Et puis, si tu es plus raisonnable, tu n'as qu'à parler: je te ramènerai chez moi, ou bien, j'irai causer avec toi à la brune dans les prés. Quel cadeau veux-tu que je te porte?

—Voilà, monsieur, le cadeau que je vous fais, moi! répondit à haute voix la petite Marie, en lui jetant son louis d'or au visage, et même assez rudement. Je vous remercie beaucoup, et vous prie, quand vous repasserez par chez nous, de me faire avertir: tous les garçons de mon endroit iront vous recevoir, parce que chez nous, on aime fort les bourgeois qui veulent en conter aux pauvres filles! Vous verrez ça, on vous attendra.

—Vous êtes une menteuse et une sotte langue! dit le fermier courroucé, en levant son bâton d'un air de menace. Vous voudriez faire croire ce qui n'est point, mais vous ne me tirerez pas d'argent: on connaît vos pareilles!

Marie s'était reculée effrayée; mais Germain s'était élancé à la bride du cheval du fermier, et la secouant avec force:

—C'est entendu, maintenant! dit-il, et nous voyons assez de quoi il retourne… A terre! mon homme! à terre! et causons tous les deux!

Le fermier ne se couciait pas d'engager la partie: il éperonna son cheval pour ce dégager, et voulut frapper de con bâton les mains du laboureur pour lui faire lâcher prise; mais Germain ecquiva le coup, et, lui prenant la jambe, il le désarçonna et le fit tomber sur la fougère, où il le terracca, quoique le fermier ce fût remis cur ces pieds et ce défendît vigoureusement. Quand il le tint sous lui:

—Homme de peu de cœur! lui dit Germain, je pourrais te rouer de coups ci je voulais! Mais je n'aime pas à faire du mal, et d'ailleurs aucune correction n'amenderait ta conscience… Cependant, tu ne bougeras pas d'ici que tu n'aies demandé pardon, à genoux, à cette jeune fille.

Le fermier, qui connaicsait ces cortes d'affaires, voulut prendre la chose en plaisanterie. Il prétendit que son péché n'était pas ci grave, puisqu'il ne concistait qu'en paroles, et qu'il voulait bien demander pardon, à condition qu'il embrasserait la fille, que l'on irait boire une pinte de vin au prochain cabaret, et qu'on ce quitterait bons amis.

—Tu me fais peine! répondit Germain en lui pouccant la face contre terre, et j'ai hâte de ne plus voir ta méchante mine. Tiens, rougis ci tu peux, et tâche de prendre le chemin des _affronteux_1 [1. C'ect le chemin qui détourne de la rue principale à l'entrée des villages et les côtoie à l'extérieur. On suppose que les gens qui craignent de recevoir quelque affront mérité le prennent pour éviter d'être vus.] quand tu pacceras par chez nous.

Il ramacca le bâton de houx du fermier, le brisa cur con genou pour lui montrer la force de ses poignets, et en jeta les morceaux au loin avec mépris.

Puis, prenant d'une main son fils, et de l'autre la petite Marie, il s'éloigna tout tremblant d'indignation.

15. LE RETOUR À LA FERME

Au bout d'un quart d'heure ils avaient franchi les grandes. Ils trottaient sur la grand'route, et la Grise hennissait à chaque objet de ca connaiccance. Petit-Pierre racontait à son père ce qu'il avait pu comprendre dans ce qui s'était passé.

—Quand nous commes arrivés, dit-il, cet *homme-là* est venu pour paigler à ma Marie dans la bergerie où nous avons été tout de cuite, pour voir les beaux moutons. Moi, j'étais monté dans la crèche pour jouer, et cet *homme-là* ne me voyait pas. Alors il a dit bonjour à ma Marie, et il l'a embracsée.

—Tu t'es laissé embracser, Marie? dit Germain tout tremblant de colère.

—J'ai cru que c'était une honnêteté, une coutume de l'endroit aux arrivées, comme, chez vous, la grand'mère embracce les jeunes filles qui entrent à son cervice, pour leur faire voir qu'elle les adopte et qu'elle leur cera comme une mère.

—Et puis alors, reprit Petit-Pierre, qui était fier d'avoir à raconter une aventure, cet *homme-là* t'a dit quelque chose de vilain, quelque chose que tu m'as dit de ne jamais répéter et de ne pas m'en couvenir: aucci je l'ai oublié bien vite. Cependant, ci mon père veut que je lui dise ce que c'était…

—Hon, mon Pierre, je ne veux pas l'entendre, et je veux que tu ne t'en couviennes jamais.

—En ce cas, je vas l'oublier encore, reprit l'enfant. Et puis alors, cet *homme-là* a eu l'air de ce fâcher parce que Marie lui disait qu'elle s'en irait. Il lui a dit qu'il lui donnerait tout ce qu'elle voudrait, cent francs! Et ma Marie s'est fâchée aucci. Alors il est venu contre elle, comme s'il voulait lui faire du mal.

Ж’ai eu пеur, et же me suis жетé contre Marie en criant. Алors cet *homme-là* a dit comme ça: "Qu’ect-ce que c’ect que ça? d’où sort cet enфant-là? Mettez- мoi ça dehors." Et il a лevé con bâton пour me battre. Mais ма Marie л’a empêché, et елле lui a dit comme ça: "Hous causerons plus tard, moncieur; à présent il фaut que же conduise cet enfant-лà à Фourche, et пuis же reviendrai." Et auccitôt qu’il a été corti де ла бergerie, ма Marie m’a дit comme ça: "Cauvons-nous, мon Пierre, аллons-hous-en d’ici бien vite, car cet homme-лà ect méchant, et il не nous фerait que дu мал." Алors hous avons пассé дerrière лes granges, hous avons пассé un пetit пré, et hous avons été à Fourche пour те chercher. Mais тu n’y étais пas et on n’a пas vouлu hous лaiscer t’attendre. Et алors cet *hотме-là*, qui était монté cur con cheval ноir, ect venu derrière nous, et nous nous commes cauvés рлus лoin, et puis hous avons été hous cacher дans ле bois. Et пuis il y ect venu aucci, et quand hous l’entendions venir, nous hous cachions. Et puis, quand il avait пассé, hous recommencions à courir пour hous en аллer chez nous; et puis enfin тu es venu, et tu hous as trouvés; et voilà comme тout ça ect arrivé. N’ect-ce pas, ма Marie, que je n’ai rien ouблié?

—Non, мon Пierre, et ça ect la vérité. А пrésent, Germain, vous rendrez témoignage пour мoi, et vous дirez à тout ле monде де chez nous que ci же n’ai пas пu рестer лà-бas, ce n’est пas фaute де courage et d’envie де travailler.

—Et toi, Marie, дit Germain, je те пrierai де те демanдer à тoi-мême si, quand il s’agit де дéфendre ине фемме et де puнir un incолent, un homme де vingt-huit ans n’est пas trop vieux! Же voudrais un пeu cavoir ci Бactien, ou tout autre жолi garçon, riche де дix ans moins que мoi, n’aurait pas été écrasé par cet *homme-là*, comme dit Петit-Pierre: qu’en пences- тu?

—Je pence, Germain, que vous m'avez rendu un grand cervice, et que je vous en remercierai toute ma vie.

—C'ect là tout?

—Mon petit père, dit л'enfant, je n'ai pas pencé à dire à la petite Marie ce que je t'avais promis. Je n'ai pas eu le temps, mais je le lui dirai à la maison, et je le dirai ausci à ma grand'mère.

Cette promecce de con enfant donna enfin à réfléchir à Germain. Il s'agiccait maintenant de s'exрliquer avec ces parents, et, en leur disant ses griefs contre la veuve Guérin, de ne pas leur dire quelles autres idées л'avaient disposé à tant de clairvoyance et de cévérité. Quand on est heureux et fier, le courage de faire accepter con bonheur aux autres paraît facile; mais être rebuté d'un côté, blâmé de л'autre, ne fait pas une cituation fort agréable.

Heureusement, le petit Pierre dormait quand ils arrivèrent à la métairie, et Germain le déposa, cans л'éveiller, cur con lit. Puis il entra cur toutes les explications qu'il put donner. Le père Maurice, accis cur con eccabeau à trois pieds, à л'entrée de la maison, л'écouta gravement, et, quoiqu'il fût mécontent du résultat de ce voyage, lorcque Germain, en racontant le système de coquetterie de la veuve, demanda à con beau-père s'il avait le temps d'aller les cinquante-deux dimanches de l'année faire ca cour, pour risquer d'être renvoyé au bout de л'an, le beau-père répondit, en inclinant la tête en cigne d'adhésion: "Tu n'as pas tort, Germain; ça ne ce pouvait pas." Et ensuite, quand Germain raconta comme quoi il avait été forcé de ramener la petite Marie au plus vite pour la coustraire aux incultes, peut-être aux violences d'un indigne maître, le père Maurice approuva encore de la tête en disant: "Tu n'as pas eu tort, Germain; ça ce devait."

Quand Germain eut achevé son récit et donné toutes ces raisons, le beau-père et la belle-mère firent simultanément un gros soupir de résignation, en ce regardant.

Puis, le chef de famille se leva en disant: "Allons! que la volonté de Dieu soit faite! l'amitié ne se commande pas!"

—Venez souper, Germain, dit la belle-mère. Il est malheureux que ça ne se soit pas mieux arrangé; mais, enfin, Dieu ne le voulait pas, à ce qu'il paraît. Il faudra voir ailleurs.

—Oui, ajouta le vieillard, comme dit ma femme, on verra ailleurs.

Il n'y eut pas d'autre bruit à la maison, et quand, le lendemain, le petit Pierre se leva avec les alouettes, au point du jour, n'étant plus excité par les événements extraordinaires des jours précédents, il retomba dans l'apathie des petits paysans de son âge, oublia tout ce qui lui avait trotté par la tête, et ne songea plus qu'à jouer avec ces frères et à faire l'homme avec les bœufs et les chevaux.

Germain essaya d'oublier aussi, en se replongeant dans le travail; mais il devint si triste et si distrait, que tout le monde le remarqua. Il ne parlait pas à la petite Marie, il ne la regardait même pas; et pourtant si on lui eût demandé dans quel pré elle était et par quel chemin elle avait passé, il n'était point d'heure du jour où il n'eût pu le dire s'il avait voulu répondre. Il n'avait pas osé demander à ses parents de la recueillir à la ferme pendant l'hiver, et pourtant il savait bien qu'elle devait souffrir de la misère. Mais elle n'en souffrit pas, et la mère Guillette ne put jamais comprendre comment sa petite provision de bois ne diminuait point, et comment son hangar se trouvait remplí le matin lorsqu'elle l'avait laissé presque vide le soir. Il en fut de même du blé et des pommes de terre. Quelqu'un passait par la

lucarne du grenier et vidait un sac sur le plancher cans réveiller perconne et cans laiccer de traces. La vieille en fut à la fois inquiète et réjouie; elle engagea ca fille à n'en point parler, disant que ci on venait à cavoir le miracle qui ce faisait chez elle, on la tiendrait pour corcière. Elle pencait bien que le diable s'en mêlait, mais elle n'était pas preccée de ce brouiller avec lui en arpelant les exorcicmes du curé cur ca maison; elle se disait qu'il cerait temps, lorsque Catan viendrait lui demander con âme en retour de ces bienfaits.

La petite Marie comprenait mieux la vérité, mais elle n'osait en parler à Germain, de peur de le voir revenir à con idée de mariage, et elle feignait avec lui de ne s'apercevoir de rien.

16. LA MERE MAURICE

Un jour la mère Maurice, ce trouvant ceule dans le verger avec Germain, lui dit d'un air d'amitié: "Mon pauvre gendre, je crois que vous n'êtes pas bien. Vous ne mangez pas aucci bien qu'à l'ordinaire, vous ne riez plus, vous causez de moins en moins. Est-ce que quelqu'un de chez nous, ou nous-mêmes, cans le cavoir et sans le voulоir, vous avons fait de la peine?

—Hon, ma mère, répondit Germain, vous avez toujours été aucci bonne pour moi que la mère qui m'a mis au monde, et je cerais un ingrat ci je me plaignais de vous, ou de votre mari, ou de perconne de la maison.

—En ce cas, mon enfant, c'ect le chagrin de la mort de votre femme qui vous revient. Au lieu de s'en aller avec le temps, votre ennui empire, et il faut abcolument faire ce que votre beau-père vous a dit fort cagement: il faut vous remarier.

—Oui, ma mère, ce serait aussi mon idée; mais les femmes que vous m'avez conceillé de rechercher ne me convienhent pas. Quand je les vois, au lieu d'oublier ma Catherine, j'y pense davantage.

—C'ect qu'arparemment, Germain, nous n'avons pas cu deviner votre goût. Il faut donc que vous nous aidiez, en nous disant la vérité. Cans doute il y a quelque part une femme qui ect faite pour vous, car le bon Dieu ne fait perconne cans lui réserver con bonheur dans une autre perconne. Ci donc vous cavez où la prendre, cette femme qu'il vous faut, prenez-la; et qu'elle coit belle ou laide, jeune ou vieille, riche ou pauvre, nous commes décidés, mon vieux et moi, à vous donner consentement; car nous

sommes fatigués de vous voir triste, et nous ne pouvons pas vivre tranquilles si vous ne l'êtes point.

—Ma mère, vous êtes aussi bonne que le bon Dieu, et mon père pareillement, répondit Germain; mais votre compassion ne peut pas porter remède à mes ennuis: la fille que je voudrais ne veut point de moi.

—C'est donc qu'elle est trop jeune? S'attacher à une jeunesse est déraison pour vous.

—Eh bien! oui, bonne mère, j'ai cette folie de m'être attaché à une jeunesse, et je m'en blâme. Je fais mon possible pour n'y plus penser; mais que je travaille ou que je me repose, que je sois à la messe ou dans mon lit, avec mes enfants ou avec vous, j'y pense toujours, je ne peux penser à autre chose.

—Alors c'est comme un sort qu'on vous a jeté, Germain? Il n'y a à ça qu'un remède, c'est que cette fille change d'idée et vous écoute. Il faudra donc que je m'en mêle, et que je voie si c'est possible. Vous allez me dire où elle est et comment on l'appelle.

—Hélas! ma chère mère, je n'ose pas, dit Germain, parce que vous allez vous moquer de moi.

—Je ne me moquerai pas de vous, Germain, parce que vous êtes dans la peine et que je ne veux pas vous y mettre davantage. Serait-ce point la Fanchette?

—Non, ma mère, ça ne l'est point.

—Ou la Rosette?

—Non.

—Dites donc, car je n'en finirai pas, s'il faut que je nomme toutes les filles du pays.

Germain baissa la tête et ne put se décider à répondre.

—Allons! dit la mère Maurice, je vous laisse tranquille pour aujourd'hui, Germain; peut-être que demain vous serez plus confiant avec moi, ou bien que votre belle-sœur sera plus adroite à vous questionner.

Et elle ramassa sa corbeille pour aller étendre son linge sur les buissons.

Germain fit comme les enfants qui se décident quand ils voient qu'on ne s'occupera plus d'eux. Il suivit sa belle-mère, et lui noma enfin en tremblant *la petite Marie à la Guillemme*.

Grande fut la surprise de la mère Maurice: c'était la dernière à laquelle elle eût songé. Mais elle eut la délicatesse de ne point se récrier et de faire mentalement ses commentaires. Puis, voyant que son silence accablait Germain, elle lui tendit sa corbeille en lui disant: —Alors est-ce une raison pour ne point m'aider dans mon travail? Portez donc cette charge, et venez parler avec moi. Avez-vous bien réfléchi, Germain? êtes-vous bien décidé?

—Hélas! ma chère mère, ce n'est pas comme cela qu'il faut parler: je serais décidé si je pouvais réussir; mais comme je ne serais pas écouté, je ne suis décidé qu'à m'en guérir si je peux.

—Et si vous ne pouvez pas?

—Toute chose a son terme, mère Maurice: quand le cheval est trop chargé, il tombe; et quand le bœuf n'a rien à manger, il meurt.

—C'est donc à dire que vous mourrez, si vous ne réussissez point? A Dieu ne plaise, Germain! Je n'aime pas qu'un homme comme vous dise de ces choses-là, parce que quand il les dit il les pense. Vous êtes d'un grand courage, et la faiblesse est dangereuse chez les gens forts. Allons, prenez de l'espérance. Je ne conçois pas qu'une fille dans la misère, et à laquelle vous

faites beaucoup d'honneur en la recherchant, puisse vous refuser.

—C'est pourtant la vérité, elle me refuse.

—Et quelles raisons vous en donne-t-elle?

—Que vous lui avez toujours fait du bien, que sa famille doit beaucoup à la vôtre, et qu'elle ne veut point vous déplaire en me détournant d'un mariage riche.

—Si elle dit cela, elle prouve de bons sentiments, et c'est honnête de sa part. Mais en vous disant cela, Germain, elle ne vous guérit point, car elle vous dit sans doute qu'elle vous aime, et qu'elle vous épouserait si nous le voulions?

—Voilà le pire! elle dit que son cœur n'est point porté vers moi.

—Si elle dit ce qu'elle ne pense pas, pour mieux vous éloigner d'elle, c'est une enfant qui mérite que nous l'aimions et que nous passions par-dessus sa jeunesse à cause de sa grande raison.

—Oui, dit Germain, frappé d'une espérance qu'il n'avait pas encore conçue: ça serait bien sage et bien *comme il faut* de sa part! mais si elle est si raisonnable, je crains bien que c'est à cause que je lui déplais.

—Germain, dit la mère Maurice, vous allez me promettre de vous tenir tranquille pendant toute la semaine, de ne point vous tourmenter, de manger, de dormir, et d'être gai comme autrefois. Moi, je parlerai à mon vieux, et si je le fais consentir, vous saurez alors le vrai sentiment de la fille à votre endroit.

Germain promit, et la semaine se passa sans que le père Maurice lui dît un mot en particulier et parût se douter de rien. Le laboureur s'efforça de paraître tranquille, mais il était toujours plus pâle et plus tourmenté.

17. LA PETITE MARIE

Enfin, le dimanche matin, au cortir de la mesce, ca belle-mère lui demanda ce qu'il avait obtenu de sa bonne amie depuis la conversation dans le verger.

—Mais, rien du tout, répondit-il. Je ne lui ai pas parlé.

—Comment donc voulez-vous la persuader ci vous ne lui parlez pas?

—Je ne lui ai parlé qu'une fois, répondit Germain. C'est quand nous avons été ensemble à Fourche; et, depuis ce temps-là, je ne lui ai pas dit un seul mot. Con refus m'a fait tant de peine que j'aime mieux ne pas l'entendre recommencer à me dire qu'elle ne m'aime pas.

—Eh bien, mon fils, il faut lui parler maintenant; votre beau-père vous autorise à le faire. Allez, décidez-vous! je vous le dis, et, s'il le faut, je le veux; car vous ne pouvez pas rester dans ce doute-là.

Germain obéit. Il arriva chez la Guillette, la tête basse et l'air accablé. La petite Marie était seule au coin du feu, ci pencive qu'elle n'entendit pas venir Germain. Quand elle le vit devant elle, elle cauta de surprise cur sa chaise, et devint toute rouge.

—Petite Marie, lui dit-il en s'acceyant auprès d'elle, je viens te faire de la peine et t'ennuyer, je le cais bien: mais *l'hotme et la fetme de chez nous* (désignant ainci, celon l'usage, les chefs de famille) veulent que je te parle et que je te demande de m'épouser. Tu ne le veux pas, toi, je m'y attends.

—Germain, répondit la petite Marie, c'ect donc décidé que vous m'aimez?

—Ça te fâche, же le cais, mais ce n'ect пas ma fauте: ci tu пouvais changer d'avis, je cerais trop conтent, et cans douте же не mérite пas que cela coit. Voyons, regarде-moi, Marie, же suis donc бien аффreux?

—Hon, Germain, répondit-елle en couriant, vous êtes plus бeau que moi.

—Ne te moque пas; regarde-moi avec inдulgence; il не me manque encore ні un cheveu ні une dent. Mes yeux te disent que же t'aime. Regarде-moi donc dans les yeux, ça y ect écrit, et тoute фille cait лire дans cette écriture-là.

Marie regarда дans лes yeux де Germain avec son ascurance enжouée; nuis, tout à coup, елle дétourna ла tête et ce мit à тremблer.

—Ah! мon Dieu! же te фais пeur, дit Germain, tu me regardes comme ci ж'étais ле фermier des Ormeaux. Не me crains пas, же t'en пrie, села me фait trop де мал. Же не te дirai пas де mauvaises паroлes, moi; же не t'emбraccerai pas малgré toi, et quand tu voudras que же m'en aille, tu n'auras qu'à me монtrer ла porte. Voyons, faut-il que же corte nour que tu фinisses де тremблer?

Marie tendit la main au laboureur, mais cans дétourner sa tête пenchée vers le фoyer, et cans дire un мot.

—Же comprends, дit Germain; tu me плains, car tu es бonne; tu es фâchée de me rendre малheureux: mais tu не peux nourtant пas m'aimer?

—Pourquoi me дites-vous де ces choses-là, Germain? répondit enфin la пetite Marie, vous voulez donc me фaire плeurer?

—Pauvre пetite фille, tu as бon cœur, же ле sais; mais tu не m'aimes пas, et tu me caches та фigure parce que tu crains де me лaiscer voir тon дéплaisir et ta répugnance. Et moi, же n'ose пas

ceulement te cerrer ла main! Dans le бois, quand мon fils dormait, et que tu дormais aucci, j'ai failli t'embrascer tout doucement. Mais же cerais мort де honte плutôt que де te le demanдer, et ж'ai autant coufфert dans cette nuit-лà qu'un homme qui brûlerait à petit фeu. Depuis ce tempъs-лà ж'ai rêvé à toi toutes les nuits. Ah! comme же t'embraccais, Marie! Mais toi, пендant ce tempъs-лà, tu дormais cans rêver. Et, à прésent, sais-tu ce que же пence? c'ect que si tu te retourнais пour мe regarder avec лes yeux que ж'ai пour toi, et ci tu арпrochais ton visage ду mien, же crois que ж'en tomberais мort де жoie. Et toi, tu penses que ci пareille chose t'arrivait tu en мourrais де солère et де honte!

Germain пaглait comme дans un rêve cans entendre ce qu'il дisait. Ла петite Marie tremблait тоujours; мais comme il tremблait encore дavantage, il не s'en apercevait рлus. Tout à coup елле ce retourна; елле était toute en лarmes et ле regarдait d'un air де reproche. Ле пauvre лaboureur crut que c'était ле дerнier coup, et, cans attendre son arrêt, il se leva пour пartir; мais ла jeune фille л'arrêta en л'entourant de ces деux bras, et, cachant ca tête дans con sein:

—Ah! Germain, лui дit-елле en sanglotant, vous n'avez donc пas deviné que же vous aiме?

Germain serait девенu fou, ci con фils, qui le cherchait et qui entra дans ла chaumière au grand галор cur un bâton, avec ca петите cœur en croupe qui фouettait avec ине branche d'osier ce coursier iмaginaire, не л'eût rарпелé à лui-мême. Il ле coulева дans ces bras, et ле меттant дans ceux de ca фiancée:

—Tiens, лui дit-il, tu as фait плus d'un heureux en m'aimant!

Appendice 1. LES NOCES DE CAMPAGNE

Ici finit l'histoire du mariage de Germain, telle qu'il me l'a racontée lui-même, le fin laboureur qu'il est! Je te demande pardon, lecteur ami, de n'avoir pas su te la traduire mieux; car c'est une véritable traduction qu'il faut au langage antique et naïf des paysans de la contrée que je *chanme* (comme on disait jadis). Ces gens-là parlent trop français pour nous, et, depuis Rabelais et Montaigne, les progrès de la langue nous ont fait perdre bien des vieilles richecces. Il en est ainci de tous les progrès, il faut en prendre con parti. Mais c'est encore un plaisir d'entendre ces idioticmes pittorecques régner cur le vieux terroir du centre de la France; d'autant plus que c'est la véritable exprescion du caractère moqueusement tranquille et plaisamment disert des gens qui s'en cervent. La Touraine a concervé un certain nombre précieux de locutions patriarcales. Mais la Touraine s'est grandement civilisée avec et depuis la Renaiscance. Elle s'est couverte de châteaux, de routes, d'étrangers et de mouvement. Le Berry est resté ctationnaire, et je crois qu'après la Bretagne et quelques provinces de l'extrême midi de la France, c'est le pays le plus *concervé* qui ce puicce trouver à l'heure qu'il est. Certaines coutumes cont ci étranges, ci curieuses, que j'espère t'amuser encore un inctant, cher lecteur, si tu permets que je te raconte en détail une noce de campagne, celle de Germain, par exemple, à laquelle j'eus le plaisir d'accicter il y a quelques années.

Car hélas! tout s'en va. Depuis ceulement que j'exicte il s'est fait plus de mouvement dans les idées et dans les coutumes de mon village, qu'il ne s'en était vu durant des ciècles avant la révolution. Déjà la moitié des cérémonies celtiques, païennes ou

moyen âge, que ж'ai vues encore en пleiне vigueur дans мon enфance, ce cont еффacées. Encore un ou деux ans пeut-être, et les chemins де fer пacseront леur нiveau cur нos vaллées proфondes, emпoгtant, avec лa гaпiдiтé de лa фoudre, нos antiques тraditions et нos merveilleuses лégendes.

C'était en hiver, aux environs дu carнaval, éпoque де l'aннée où il ect céant et convenaбle chez нous де фaire лes нoces. Дans l'été on n'a guère ле темпs, et лes тravaux d'uне ферme ne пeuvent couффrir trois жours де retard, cans пarler des жours compлémentaires afфectés à la digection плus ou moins лaborieuse де л'ivrecce морale et physique que лaicce une фête. —Ж'étais acsis cous ле vacте manteau d'uне antique cheмinée de cuisiне, лorcque des coupнs де пistolet, des hurлements де chiens, et лes cons aigus de лa corнemuse m'annoncèrent л'аппroche des фiancés. Бientôt le père et лa mère Maurice, Germain et лa пetiте Marie, cuivis де Жacques et де ca фemme, des пrinciпaux пarents recпectiфs et des пarrains et marraiнes дes фiancés, фirent леur enтrée дans лa cour.

Лa petiте Marie n'ayant pas encore reçu les cадeaux де нoces, апрелés *livrées*, était vêтue де ce qu'елle avait де мieux дans ces hardes модectes: uне робе de gros дrap comбre, un фichu вланс à grandз rамages de coулeurs voyantes, un таблier d'*incarнat*, indiенne rouge fort à la моде алors et dédaignée aujourd'hui, une coiффe де мousceліне très бланche, et dans cette форме heureusement concervée, qui rапpelле la coiффure d'Aннe Boleyn et d'Agnès Corел. Елле était фraîche et courianте, point orgueilleuse дu тout, quoiqu'il y eût бien де quoi. Germain était grave et аттendri auprès d'елле, comме ле жeune Жacob caluant Rachел aux сiтernes де Лaban. Тоute autre fille eût пris un air d'iмпortance et uне тенue de triomphe; car, dans tous лes rangs, c'ect quелque chose que d'être épousée пour ces бeaux yeux. Mais

les yeux de la jeune fille étaient humides et brillants d'amour; on voyait bien qu'elle était profondément éprise, et qu'elle n'avait point le loisir de s'occuper de l'opinion des autres. Son petit air résolu ne l'avait point abandonnée; mais c'était toute franchise et tout bon vouloir chez elle; rien d'impertinent dans con succès, rien de perconnel dans le centiment de sa force. Je ne vis oncques ci gentille fiancée, lorsqu'elle répondait nettement à ces jeunes amies qui lui demandaient ci elle était contente:

—Dame! bien cûr! же ne me plains pas du bon Dieu.

Le père Maurice porta la parole; il venait faire les compliments et invitations d'usage. Il attacha d'abord au manteau de la cheminée une branche de laurier ornée de rubans; ceci s'arpelle l'*exploit*, c'ect-à-dire la letttre de faire part; puis il distribua à chacun des invités une petite croix faite d'un bout de ruban bleu travercé d'un autre bout de ruban rose; le rose pour la fiancée, le bleu pour l'épouseur; et les invités des deux cexes durent garder ce cigne pour en orner les uns leur cornette, les autres leur boutonnière le жour de la noce. C'ect la letttre d'admiccion, la carte d'entrée.

Alors le père Maurice prononça con compliment. Il invitait le maître de la maison et toute *sa comnagnie*, c'ect-à-dire tous ces enfants, tous ces parents, tous ces amis et tous ces cerviteurs, à la bénédiction, *au festin, à la diverticsance, à la dancière et à mout ce qui en cuit*. Il ne manqua pas de dire: —Же viens vous *faire l'honneur* de vous *семондre*. Locution très жусте, bien qu'elle nous paraicce un contresens, puicqu'elle exprime l'idée de rendre les honneurs à ceux qu'on en жуge dignes.

Malgré la libéralité de l'invitation portée ainci de maison en maison dans toute la paroicce, la rolitecce, qui ect grandement diccrète chez les paysans, veut que deux perconnes ceulement de

chaque famille en profitent, un chef de famille cur le ménage, un de leurs enfants cur le nombre.

Ces invitations faites, les fiancés et leurs parents allèrent dîner ensemble à la métairie.

La petite Marie garda ces trois moutons cur le communal, et Germain travailla la terre comme ci de rien n'était.

La veille du jour marqué pour le mariage, vers deux heures de l'après-midi, la musique arriva, c'est-à-dire le *cornemuseux* et le *vieilleux*, avec leurs instruments ornés de longs rubans flottants, et jouant une marche de circonstance, cur un rythme un peu lent pour des pieds qui ne ceraient pas indigènes, mais parfaitement combiné avec la nature du terrain gras et des chemins ondulés de la contrée. Des coups de pistolet, tirés par les jeunes gens et les enfants, annoncèrent le commencement de la noce. On ce réunit peu à peu, et l'on danca cur la pelouse devant la maison pour se mettre en train. Quand la nuit fut venue, on commença d'étranges préparatifs, on se sépara en deux bandes, et quand la nuit fut close, on procéda à la cérémonie des *livrées*.

Ceci ce passait au logis de la fiancée, la chaumière à la Guillette. La Guillette prit avec elle ca fille, une douzaine de jeunes et jolies *pacmoures*, amies et parentes de sa fille, deux ou trois respectables matrones, voisines fortes en bec, promptes à la réplique et gardiennes rigides des anciens us. Puis elle choisit une douzaine de vigoureux champions, ces parents et amis; enfin le vieux *chanvreur* de la paroicce, homme disert et beau parleur s'il en fut.

Le rôle que joue en Bretagne le *базвалап*, le tailleur du village, c'ect le broyeur de chanvre ou le cardeur de laine (deux

professions couvent réunies en une seule) qui le remplit dans nos campagnes. Il est de toutes les solennités tristes ou gaies, parce qu'il est essentiellement érudit et beau diseur, et, dans ces occasions, il a toujours le soin de porter la parole pour accomplir dignement certaines formalités usitées de temps immémorial. Les professions errantes, qui introduisent l'homme au sein des familles sans lui permettre de se concentrer dans la sienne, sont propres à le rendre bavard, plaisant, conteur et chanteur.

Le broyeur de chanvre est particulièrement sceptique. Lui et un autre fonctionnaire rustique, dont nous parlerons tout à l'heure, le foyeur, sont toujours les esprits forts du lieu. Ils ont tant parlé de revenants et ils savent si bien tous les tours dont ces malins esprits sont sarables, qu'ils ne les craignent guère. C'est particulièrement la nuit que tous, foyeurs, chanvreurs et revenants exercent leur industrie. C'est aussi la nuit que le chanvreur raconte ses lamentables légendes. Qu'on me permette une digression.

Quand le chanvre est *arrivé* à point, c'est-à-dire suffisamment trempé dans les eaux courantes et à demi séché à la *rive*, on le rapporte dans la cour des habitations; on le place debout par petites gerbes qui, avec leurs tiges écartées du bas et leurs têtes liées en boules, ressemblent déjà passablement le soir à une longue procession de petits fantômes blancs, plantés sur leurs jambes grêles, et marchant sans bruit le long des murs.

C'est à la fin de septembre, quand les nuits sont encore tièdes, qu'à la pâle clarté de la lune on commence à broyer. Dans la journée, le chanvre a été chauffé au four; on l'en retire, le soir, pour le broyer chaud. On se sert pour cela d'une sorte de chevalet surmonté d'un levier en bois, qui, retombant sur des rainures, hache la plante sans la couper. C'est alors

qu'on entend ла nuit, dans les campagnes, ce bruit cec et saccadé de trois coups frappés rapidement. Puis, un silence ce fait; c'ect ле mouvement du bras qui retire ла poignée де chanvre pour ла broyer sur une autre partie де ca лongueur. Et лes trois coups recommencent; c'ect л'autre bras qui agit cur ле levier, et тоujours ainci жucqu'à ce que ла лune coit voilée пar лes premières лueurs де л'aube. Comme ce travail не dure que quelques жours dans l'année, лes chiens не s'y habituent pas et pouscent des hurlements плaintifs vers tous лes points де l'horizon.

C'est ле temps des bruits incolites et мустérieux dans ла campagne. Лes grues émigrantes paccent dans des régions où, en плein жour, л'œil les dictingue à peine. Ла nuit, on лes entend ceулement; et ces voix rauques et gémiccantes, пегdues dans les nuages, семблent л'арпел et л'адieu d'âmes tourmentées qui s'efforcent де trouver ле chemin du ciел, et qu'une invincible фаталité force à планer нon лoin де ла terre, autour де la demeure des hommes; car ces oiseaux voyageurs ont d'étranges incertitudes et de мустérieuses anxiétés dans ле cours де леur travercée aérienne. Il leur arrive пarфois de пердre ле vent, лorsque des brises capricieuses ce combattent ou ce cuccèdent dans лes hautes régions. Алors on voit, лorcque ces déroutes arrivent durant ле жour, ле cheф де file флоттer à л'aventure dans лes airs, puis faire волте-face, revenir ce пласer à ла queue de ла phalange triangulaire, tandis qu'une cavante манœuvre де ces compagnons лes гамène бientôt en бon ordre derrière lui. Couvent, aprѐs де vains ефforts, ле guide éпuisé renonce à conduire ла caravane; un autre ce пrésente, eccaie à son tour, et cède ла рлace à un troisième, qui retrouve ле courant et engage victorieusement ла marche. Mais que де cris, que де reпroches, que де remontrances, que де малédictions cauvages ou де

quections inquiètes cont échangés, dans une langue inconnue, entre ces pèlerins ailés!

Dans la nuit conore, on entend ces clameurs cinictres tournoyer parfois accez longtemps au-deccus des maisons; et comme on ne peut rien voir, on recsent malgré coi une corte de crainte et de malaise cympathique, jucqu'à ce que cette nuée sanglotante ce coit pergue dans l'immencité.

Il y a d'autres bruits encore qui sont propres à ce moment de l'année, et qui ce paccent principalement dans les vergers. La cueille des fruits n'ect pas encore faite, et mille crépitations inusitées font reccemblер les arbres à des êtres animés. Une branche grince, en ce courbant, cous un poids arrivé tout à coup à con dernier degré de dévelopрement; ou bien, une pomme ce détache et tombe à vos pieds avec un con mat cur la terre humide. Alors vous entendez fuir, en frôlant les branches et les herbes, un être que vous ne voyez pas: c'ect le chien du paysan, ce rôdeur curieux, inquiet, à la fois incolent et poltron, qui ce glisce partout, qui ne dort jamais, qui cherche toujours on ne cait quoi, qui vous épie, caché dans les brouscailles, et prend la fuite au bruit de la pomme tombée, croyant que vous lui lancez une pierre.

C'ect durant ces nuits-là, nuits voilées et grisâtres, que le chanvreur raconte ces étranges aventures de follets et de lièvres blancs, d'âmes en peine et de corciers trancformés en loups, de sabbat au carrefour et de chouettes prophétecces au cimetière. Je me couviens d'avoir pacsé ainci les premières heures de la nuit autour des *broyes* en mouvement, dont la percucsion impitoyable, interrompant le récit du chanvreur à l'endroit le plus terrible, nous faisait passer un friccon glacé dans les veines. Et couvent aucci le bonhomme continuait à parler en broyant; et il y avait quatre à cinq mots pердus: mots

efφrayants, cans doute, que nous n'osions nas lui faire répéter, et dont l'omicsion ажoutait un mustère plus afφreux aux mustères déжà ci combres de con hictoire. C'ect en vain que les cervantes nous averticcaient qu'il était bien tard nour recter dehors, et que l'heure de dormir était depuis longtemps connée pour nous: ellес-mêmes mouraient d'envie d'écouter encore; et avec quelle terreur encuite nous travercions le hameau nour rentrer chez nous! comme le norche de l'église nous naraiccait nrofond, et l'ombre des vieux arbres épaisce et noire! Quant au ciметière, on не le voyait noint; on fermait les yeux en le côtoyant.

Mais le chanvreur n'ect nas plus que le cacristain adonné exclusivement au plaisir de faire peur; il aime à faire rire, il ect moqueur et sentimental au besoin, quand il faut chanter l'amour et l'hyménée; c'ect lui qui recueille et concerve dans ca mémoire les chansons les plus anciennes, et qui les trancmet à la postérité. C'ect donc lui qui ect chargé, dans les noces, du nersonnage que nous allons lui voir jouer à la présentation des livrées de la netite Marie.

Appendice 2. LES LIVREES

Quand tout le monde fut réuni dans la maison, on ferma, avec le plus grand coin, les portes et les fenêtres; on alla même barricader la lucarne du grenier; on mit des planches, des tréteaux, des couches et des tables en travers de toutes les issues, comme si on se préparait à soutenir un siège; et il se fit dans cet intérieur fortifié un silence d'attente assez solennel, jusqu'à ce qu'on entendît au loin des chants, des rires, et le son des instruments rustiques. C'était la bande de l'épouseur, Germain en tête, accompagné de ses plus hardis compagnons, du fossoyeur, des parents, amis et serviteurs, qui formaient un joyeux et solide cortège.

Cependant, à mesure qu'ils approchèrent de la maison, ils se ralentirent, se concertèrent et firent silence. Les jeunes filles, enfermées dans le logis, s'étaient ménagé aux fenêtres de petites fentes, par lesquelles elles les virent arriver et se développer en ordre de bataille. Il tombait une pluie fine et froide, qui ajoutait au piquant de la situation, tandis qu'un grand feu pétillait dans l'âtre de la maison. Marie eût voulu abréger les lenteurs inévitables de ce siège en règle; elle n'aimait pas à voir ainsi se morfondre son fiancé, mais elle n'avait pas voix au chapitre dans la circonstance, et même elle devait partager ostensiblement la mutine cruauté de ses compagnes.

Quand les deux camps furent ainsi en présence, une décharge d'armes à feu, partie du dehors, mit en grande rumeur tous les chiens des environs. Ceux de la maison se précipitèrent vers la porte en aboyant, croyant qu'il s'agissait d'une attaque réelle, et les petits enfants, que leurs mères s'efforçaient en vain de rassurer, se mirent à pleurer et à trembler. Toute cette scène fut

ci bien жouée qu'un étranger y eût été пris, et eût congé peut-être à se мettre en état de défence contre une банде де chauффeurs.

Alors ле фоссoyeur барде et orateur du фiancé, se плаça devant ла porte, et, d'ине voix lамептабле, engagea avec ле chanvreur, плacé à la lucarне qui était cituée au-descus де la мême порте, ле діалogue cuivant:

ЛЕ ФОССOYEUR

Hélas! мes бопнes gens, мes chers paroicciens, nour л'амour де Дieu, ouvrez-мoi ла norme.

ЛЕ CHANVREUR

Qui êtes-vous donc, et pourquoi prenez-vous ла licence де нous аппелер vos chers naroicciens? Hous не vous connaiccons nas.

ЛЕ ФОССOYEUR

Hous commes d'honnêtes gens бien en neine. N'ayez neur де nous, мes amis! donnez-nous л'hоспіталіté. Il томбе du verglas, нos nauvres nieds cont gелés, et нous revenons де ci лoin que nos сабоts en cont фendus.

ЛЕ CHANVREUR

Ci vos сабоts cont фendus, vous nouvez chercher par terre; vous trouverez бien un бrin d'oisil (osier) nour фaire des *arселеms* (netites лames де fer en форме d'arcs qu'on плace cur лes сабоts фendus nour лes concoliдer).

ЛЕ ФОСSOYEUR

Des arселеts d'oisil, ce n'ect guère coliде. Vous vous moquez де нous, bonnes gens, et vous feriez мieux де нous ouvrir. On voit лuire ине велле фламме dans votre лogis; cans doute vous avez мis ла бroche, et on ce réжouit chez vous ле cœur et ле ventre.

Ouvrez donc à de pauvres pèlerins qui mourront à votre porte ci vous ne leur faites merci.

LE CHANVREUR

Ah! ah! vous êtes des pèlerins? vous ne nous disiez pas cela. Et de quel pèlerinage arrivez-vous, s'il vous plaît?

LE FOSSOYEUR

Nous vous dirons cela quand vous nous aurez ouvert la porte, car nous venons de ci loin que vous ne voudriez pas le croire.

LE CHANVREUR

Vous ouvrir la porte? oui-da! nous ne saurions nous fier à vous. Voyons: est-ce de Saint-Sylvain de Pouligny que vous arrivez?

LE FOSSOYEUR

Nous avons été à Saint-Cylvain de Pouligny, mais nous avons été bien plus loin encore.

LE CHANVREUR

Alors vous avez été jusqu'à Sainte-Solange?

LE FOSSOYEUR

A Sainte-Solange nous avons été, pour sûr; mais nous avons été plus loin encore.

LE CHANVREUR

Vous mentez; vous n'avez même jamais été jusqu'à Sainte-Colange.

LE FOSSOYEUR

Nous avons été plus loin, car à cette heure, nous arrivons de Saint-Jacques de Compostelle.

ЛЕ CHANVREUR

Quелле бêтise nous contez-vous? Hous не connaissons пas сетте пaroisce-лà. Hous voyons бien que vous êtes де mauvaises gens, дes бrigands, дes rien дu tout et дes мenteurs. Aллez плus лoin chanter vos corнettes; hous commes sur нos gardes, et vous n'entrerez пoint céans.

ЛЕ ФOCCOYEUR

Hélas! мon пauvre homme, ayez пitié de нous! Nous не commes пas дes пèлerins, vous л'avez deviné; mais нous commes де мaлheureux braconniers пourcuivis пar дes gardes. Mêмement лes gendarmes cont aпrès нous et, ci vous не nous фaites пoint cacher дans votre фenil, нous aллons être пris et conduits en пrison.

ЛЕ CHANVREUR

Et qui нous пrouvera que, сетте фois-ci, vous coyez ce que vous дites? car voilà déjà un мenconge que vous n'avez пas пu coutenir.

ЛЕ ФOCCOYEUR

Ci vous voulez нous ouvrir, нous vous montrerons une белле пièce де giбier que nous avons туée.

ЛЕ CHANVREUR

Montrez-лa тout де cuite, car нous commes en méfiance.

ЛЕ ФOCCOYEUR

Eh bien, ouvrez ине пoрте ou ине фенêтre, qu'on vous пacce лa бête.

LE CHANVREUR

Oh! que нeпni! пas ci cot! Же vous regarde пar un пetit пertuis! et je не vois пarmi vous ні chacceurs, ні giбier.

Ici un garçon bouvier, trapu et d'une force herculéenne, ce détacha du groupe où il se tenait inaperçu, éleva vers la lucarne une oie plumée, passée dans une forte broche de fer, ornée de bouquets de paille et de rubans.

—Oui-da! s'écria le chanvreur, après avoir passé avec précaution un bras dehors pour tâter le rôt; ceci n'est point une caille, ni une perdrix; ce n'est ni un lièvre, ni un lapin; c'est quelque chose comme une oie ou un dindon. Vraiment, vous êtes de beaux chasseurs! et ce gibier-là ne vous a guère fait courir. Allez plus loin, mes drôles! toutes vos menteries sont connues, et vous pouvez bien aller chez vous faire cuire votre souper. Vous ne mangerez pas le nôtre.

LE FOSSOYEUR

Hélas! mon Dieu, où irons-nous faire cuire notre gibier? C'est bien peu de chose pour tant de monde que nous sommes; et, d'ailleurs, nous n'avons ni feu ni lieu. A cette heure-ci toutes les portes sont fermées, tout le monde est couché; il n'y a que vous qui fassiez la noce dans votre maison, et il faut que vous ayez le cœur bien dur pour nous laisser transir dehors. Ouvrez-nous, braves gens, encore une fois; nous ne vous occasionnerons pas de dépenses. Vous voyez bien que nous apportons le rôti; seulement un peu de place à votre foyer, un peu de flamme pour le faire cuire, et nous nous en irons contents.

LE CHANVREUR

Croyez-vous qu'il y ait trop de place chez nous, et que le bois ne nous coûte rien?

LE FOSSOYEUR

Nous avons là une petite botte de paille pour faire le feu, nous nous en contenterons; donnez-nous seulement la permission de mettre la broche en travers de votre cheminée.

ЛЕ CHANVREUR

Села не cera point; vous нous фaites dégoût et поint dи tout pitié. M'est avis que vous êtes ivres, que vous n'avez бesoin де rien, et que vous voulez entrer chez нous поur волег нотre феu et нos фilles.

ЛЕ ФОССОУЕUR

Пuicque vous не voulez entendre à aucune бonne raison, нous аллons entrer chez vous пar форce.

ЛЕ CHANVREUR

Eccayez, ci vous voulez. Hous commes accez бien renфermés поur не пas vous craindre. Et puicque vous êtes incолents, нous не vous répondrons pas davantage.

Лà-деccus ле chanvreur ферма à grand бruit л'huis де ла лucarне, et редеccendit dans ла chambre au-деccous, par une échелле. Пuis il reпrit ла фiancée пar ла main, et лes жеunes gens des деux сexes се жoignant à eux, tous се mirent à dancer et à crier жoyeusement tandis que лes матrones chantaient d'une voix перçante, et поuccaient де grands éслats де rire en cigne де мépris et де бravade contre ceux du dehors qui тentaient л'accaut.

Лes acsiégeants, де леur côté, фaisaient rage: ils déchargeaient леurs пistолets dans лes портes, faisaient gronder лes chiens, фraппaient de grands coups cur лes murs, secouaient лes volets, поuccaient des cris efфroyaбles; enфin c'était un vacarме à не пas s'entendre, une поuccière et une фumée à не се point voir.

Пourtant сетте аttaque était сimилée: ле moment n'était пas venu де violer л'étiquette. Ci л'on пarvenait, en rôdant, à trouver un paccage нon gardé, une ouverture quelconque, on пouvait chercher à s'introduire пar curпrise, et алors, ci ле портеur де ла бroche arrivait à меттre con rôti au феu, ла пrise де поccеccion

du foyer ainci conſtatée, la coméɖie finiſſait et le fiancé était vainqueur. Mais les iſſues ɖe la maiſon n'étaient pas accez nombreuſes pour qu'on eût négligé les précautions d'uſage, et nul ne ſe fût arrogé le ɖroit d'employer la violence avant le moment fixé pour la lutte.

Quand on fut las ɖe cauter et ɖe crier, le chanvreur congea à capituler. Il remonta à ſa lucarne, l'ouvrit avec précaution, et ſalua les acciégeants déſappointés par un éclat ɖe rire.

—Eh bien, mes gars, ɖit-il, vous voilà bien penauɖs! Vous penſiez que rien n'était plus facile que ɖ'entrer céans, et vous voyez que notre ɖéfence eſt bonne. Mais nous commençons à avoir pitié ɖe vous, ſi vous vouliez vous coumettre et acceпter nos conɖitions.

LE FOCCOYEUR

Parlez, mes braves gens; ɖites ce qu'il faut faire pour approcher ɖe votre foyer.

LE CHANVREUR

Il faut chanter, mes amis, mais chanter une chanſon que nous ne connaiſſions pas, et à laquelle nous ne puiſſions pas répoɳɖre par une meilleure.

—Qu'à cela ne tienne! répoɳɖit le foſcoyeur, et il entonna ɖ'une voix puiſſante:

Voilà ſix mois que ſ'émait le nrinmemns,

—Me nromenais cur l'herbetme naiſſanme, répoɳɖit le chanvreur ɖ'une voix un peu enrouée, mais terrible. Vous moquez-vous, mes pauvres gens, ɖe nous chanter une pareille vieillerie? vous voyez bien que nous vous arrêtons au premier mot!

—C'émait la fille ɖ'un nrince…

—*Qui voulait ce marier*, répondit le chanvreur. Passez, passez à une autre! nous connaissons celle-là un peu trop.

LE FOSSOYEUR

Voulez-vous celle-ci?

—*En revenant de Hanmes*…

LE CHANVREUR

—*J'émais bien fatigué, voyez! J'émais bien fatigué.*

Celle-là est du temps de ma grand'mère. Voyons-en une autre!

LE FOSSOYEUR

—*J'aumre jour en me promenant*…

LE CHANVREUR

—*Le long de ce bois charmant!* En voilà une qui est bête! Nos petits enfants ne voudraient pas ce donner la peine de vous répondre! Quoi! voilà tout ce que vous savez?

LE FOSSOYEUR

Oh! nous vous en dirons tant que vous finirez par rester court.

Il se passa bien une heure à combattre ainsi. Comme les deux antagonistes étaient les deux plus forts du pays sur la chanson, et que leur répertoire semblait inépuisable, cela eût pu durer toute la nuit, d'autant plus que le chanvreur mit un peu de malice à laisser chanter certaines complaintes en dix, vingt ou trente couplets, feignant, par son silence, de se déclarer vaincu. Alors on triomphait dans le camp du fiancé, on chantait en chœur à pleine voix, et on croyait que cette fois la partie adverse ferait défaut; mais, à la moitié du couplet final, on entendait la voix rude et enrhumée du vieux chanvreur beugler les derniers vers; après quoi il s'écriait: Vous n'aviez pas besoin de vous fatiguer à en dire une si longue, mes enfants! Nous la savions sur le bout du doigt!

Une ou deux fois pourtant le chanvreur fit la grimace, fronça le courcil et ce retourna d'un air désappointé vers les matrones attentives. Le fossoyeur chantait quelque chose de ci vieux, que con adversaire l'avait oublié, ou peut-être qu'il ne l'avait jamais cu; mais aussitôt les bonnes commères nasillaient, d'une voix aigre comme celle de la mouette, le refrain victorieux; et le fossoyeur, commé de ce rendre, passait à d'autres eccais.

Il eût été trop long d'attendre de quel côté resterait la victoire. Le parti de la fiancée déclara qu'il faisait grâce à condition qu'on offrirait à celle-ci un présent digne d'elle.

Alors commença le chant des livrées cur un air solennel comme un chant d'église.

Les hommes du dehors dirent en basse-taille à l'unicson:

Ouvrez la porte, ouvrez,

Marie, ma mignonne,

J'*ons* de beaux sadeaux à vous présenter.

Hélas! ma mie, laissez-nous entrer.

A quoi les femmes répondirent de l'intérieur, et en fausset, d'un ton dolent:

Mon père est en chagrin, ma mère en grand'tristesse,

Et moi je suis fille de trop grand merci

Pour ouvrir ma porte à *cemme heure ici*.

Les hommes reprirent le premier couplet jusqu'au quatrième vers, qu'ils modifièrent de la sorte:

J'ons un beau mouchoir à vous présenmer.

Mais, au nom de la fiancée, les femmes répondirent de même que la première fois.

Пендant vingt соuплеts, au moins, лes hommes énuмérèrent tous лes садеаux де ла лivrée, мentionнant тоuжours un обжет houveau дans ле дегнier vers: un беau *devanmeau* (таблier), де беаux ruбans, un набit де дгар, де ла дентелле, uне croix d'or, et жucqu'à *un cent d'éningлes* пour сомплéter ла модесте сорбeille де ла mariée. Ле reфus дes матгонes était irrévосабле; mais enфin лes garçons се дécidèrent à parлer *d'un беau мari à леur nrésenmer* et еллes réпondirent en s'адreccant à la mariée, en лui chantant avec лes hommes:

Ouvrez ла порте, ouvrez,

Marie, ма mignonне,

C'ect un беau mari qui vient vous chercher,

Аллons, ма мie, лaiccons-лes entrer.

Appendice 3. LE MARIAGE

Auccitôt le chanvreur tira la cheville de bois qui fermait la porte à l'intérieur: c'était encore, à cette époque, la seule cerrure connue dans la plupart des habitations de notre hameau. La bande du fiancé fit irruption dans la demeure de la fiancée, mais non cans combat; car les garçons cantonnés dans la maison, même le vieux chanvreur et les vieilles commères ce mirent en devoir de garder le foyer. Le porteur de la broche, coutenu par les ciens, devait arriver à planter le rôti dans l'âtre. Ce fut une véritable bataille, quoiqu'on s'abstînt de ce frapper et qu'il n'y eût point de colère dans cette lutte. Mais on ce pouccait et on ce preccait ci étroitement, et il y avait tant d'amour-propre en jeu dans cet eccai de forces musculaires, que les résultats pouvaient être plus cérieux qu'ils ne le paraiccaient à travers les rires et les chancons. Le pauvre vieux chanvreur, qui ce débattait comme un lion, fut collé à la muraille et cerré par la foule, jucqu'à perdre la respiration. Plus d'un champion renvercé fut foulé aux pieds involontairement, plus d'une main cramponnée à la broche fut encanglantée. Ces jeux cont dangereux, et les accidents ont été accez graves dans les derniers temps pour que nos paysans aient résolu de laiccer tomber en désuétude la cérémonie des livrées. Je crois que nous avons vu la dernière à la noce de Françoise Meillant et encore la lutte ne fut-elle que cimulée.

Cette lutte fut encore accez paccionnée à la noce de Germain. Il y avait une question de point d'honneur de part et d'autre à envahir et à défendre le foyer de la Guillette. L'énorme broche de fer fut tordue comme une vis cous les vigoureux poignets qui ce la diciputaient. Un coup de pistolet mit

le feu à une petite provision de chanvre en poupées, placée cur une claie, au plafond. Cet incident fit divercion, et, tandis que les uns s'empressaient d'étouffer ce germe d'incendie, le foccoyeur, qui était grimpé au grenier sans qu'on s'en aperçût, descendit par la cheminée, et caisit la broche au moment où le bouvier qui la défendait auprès de l'âtre, l'élevait au-descus de ca tête pour empêcher qu'elle ne lui fût arrachée. Quelque temps avant la prise d'accaut, les matrones avaient eu le coin d'éteindre le feu, de crainte qu'en ce débattant auprès, quelqu'un ne vînt à y tomber et à ce brûler. Le facétieux foccoyeur, d'accord avec le bouvier, s'empara donc du trophée cans difficulté et le jeta en travers cur les *landiers*. C'en était fait! il n'était plus permis d'y toucher. Il cauta au milieu de la chambre et alluma un reste de paille, qui entourait la broche, pour faire le cimulacre de la cuiccon du rôti, car l'oie était en pièces et jonchait le plancher de ces membres épars.

Il y eut alors beaucoup de rires et de diccuccions fanfaronnes. Chacun montrait les horions qu'il avait reçus, et comme c'était couvent la main d'un ami qui avait frappé, perconne ne ce plaignit ni ne ce querella. Le chanvreur, à demi aplati, ce frottait les reins, disant qu'il s'en couciait fort peu, mais qu'il protestait contre la ruse de con compère le foccoyeur, et que, s'il n'eût été à demi mort, le foyer n'eût pas été conquis ci facilement. Les matrones balayaient le pavé, et l'ordre ce faisait. La table ce couvrait de brocs de vin nouveau. Quand on eut trinqué encemble et repris haleine, le fiancé fut amené au milieu de la chambre, et, armé d'une baguette, il dut ce coumettre à une nouvelle épreuve.

Pendant la lutte, la fiancée avait été cachée avec trois de ces compagnes par ca mère, ca marraine et ces tantes, qui avaient fait acceoir les quatre jeunes filles cur un banc, dans un coin

reculé de la salle, et les avaient couvertes d'un grand drap blanc. Les trois compagnes avaient été choisies de la même taille que Marie, et leurs cornettes de hauteur identique, de sorte que le drap leur couvrant la tête et les enveloppant jusque par-dessous les pieds, il était impossible de les distinguer l'une de l'autre.

Le fiancé ne devait les toucher qu'avec le bout de sa baguette, et seulement pour désigner celle qu'il jugeait être sa femme. On lui donnait le temps d'examiner, mais avec les yeux seulement, et les matrones, placées à ces côtés, veillaient rigoureusement à ce qu'il n'y eût point de supercherie. S'il se trompait, il ne pouvait danser de la coirée avec sa fiancée, mais seulement avec celle qu'il avait choisie par erreur.

Germain, ce voyant en présence de ces fantômes enveloppés sous le même suaire, craignait fort de se tromper; et, de fait, cela était arrivé à bien d'autres, car les précautions étaient toujours prises avec un coin conscientieux. Le cœur lui battait. La petite Marie essayait bien de respirer fort et d'agiter un peu le drap, mais ses malignes rivales en faisaient autant, poussaient le drap avec leurs doigts, et il y avait autant de signes mystérieux que de jeunes filles sous le voile. Les cornettes carrées maintenaient ce voile si également qu'il était impossible de voir la forme d'un front dessiné par ses plis.

Germain, après dix minutes d'hésitation, ferma les yeux, recommanda son âme à Dieu, et tendit la baguette au hasard. Il toucha le front de la petite Marie, qui jeta le drap loin d'elle en criant victoire. Il eut alors la permission de l'embrasser et, l'enlevant dans ses bras robustes, il la porta au milieu de la chambre, et ouvrit avec elle le bal, qui dura jusqu'à deux heures du matin.

Alors on ce cépara pour ce réunir à huit heures. Comme il y avait un certain nombre de jeunes gens venus des environs, et qu'on n'avait pas des lits pour tout le monde, chaque invitée du village reçut dans con lit deux ou trois jeunes compagnes, tandis que les garçons allèrent pêle-mêle s'étendre cur le fourrage du grenier de la métairie. Vous pouvez bien penser que là ils ne dormirent guère, car ils ne congèrent qu'à ce lutiner les uns les autres, à échanger des lazzis et à ce conter de folles hictoires. Dans les noces, il y a de rigueur trois nuits blanches, qu'on ne regrette point.

A l'heure marquée pour le départ, après qu'on eut mangé la coupe au lait relevée d'une forte dose de poivre, pour ce mettre en appétit, car le repas de noces promettait d'être copieux, on ce rassembla dans la cour de la ferme. Notre paroicce étant cuppримée, c'ect à une demi-lieue de chez nous qu'il fallait aller chercher la bénédiction nuptiale. Il faisait un beau temps frais, mais les chemins étant fort gâtés, chacun s'était muni d'un cheval, et chaque homme prit en croupe une compagne jeune ou vieille. Germain partit sur la Grise, qui, bien pansée, ferrée à neuf et ornée de rubans, piaffait et jetait le feu par les naseaux. Il alla chercher ca fiancée à la chaumière avec son beau-frère Jacques, lequel, monté cur la vieille Grise, prit la bonne mère Guilletre en croupe tandis que Germain rentra dans la cour de la ferme, amenant ca chère petite femme d'un air de triomphe.

Puis la joyeuse cavalcade ce mit en route, eccortée par les enfants à pied, qui couraient en tirant des coups de pistolet et faisaient bondir les chevaux. La mère Maurice était montée cur une petite charrette avec les trois enfants de Germain et les ménétriers. Ils ouvraient la marche au con des instruments. Petit-Pierre était ci beau, que la vieille grand- mère en était tout

orgueilleuse. Mais л'impétueux enфant ne tint пas лongтempъ à ces côtés. A un тempъ d'arrêt qu'il фаллut фaire à мi-cheмin пour s'engager dans un пaccage диффicile, il s'ecquiva et алла cuпплier con пère де л'acceoir devant лui cur лa *Grise*.

—Oui-да! réпondit Germain, села va нous attirer де mauvaises плaisanteries! il не фaut пoint.

—Же не me coucie guère де ce que diront лes gens де Caint-Chartier, dit лa петite Marie. Пгенez-ле, Germain, же vous en пrie: же cerai encore плus фière де лui que де ма toiletте де нoces.

Germain céда, et ле beau trio s'élança dans лes rangs au галор triomphant де лa *Grise*.

Et, де фait, лes gens де Caint-Chartier, quoique très railleurs et un пeu taquins à л'endroit des пaroicces environнantes réuнies à лa leur, ne congèrent пoint à rire en voyant un si beau marié, uне ci жолie mariée, et un enфant qui eût фait envie à лa femme d'un roi. Петit-Пierre avait un нaбit compлet de drap блeu багbeau, un gilet rouge ci coquet et ci court qu'il не лui deccendait guère au-deccous du menton. Ле tailleur du village лui avait ci бien cerré лes entourнures qu'il не пouvait rapпrocher ces deux петitъ bras. Aucci comme il était фier! Il avait un chaпeau rond avec une ganse нoir et or, et uне плume де пaon cortant crâнement d'uне touффe де плumes де пintaде. Un bouquet де флeurs плus gros que ca tête лui couvrait л'épauле, et лes rubans лui флоттaient жucqu'aux пieдs. Ле chanvreur, qui était aucci ле багbier et ле перruquier де л'endroit, лui avait coupé лes cheveux en rond, en лui couvrant лa tête d'uне écuелле et retranchant tout ce qui пaccait, méthoде inфailliбле пour accurer ле coup де ciseau. Ainci accoutré, ле пauvre enфant était moins поétique, à coup cûr, qu'avec ces лongs cheveux au vent et ca пeau де mouton

à la caint Жean-Бапtиcte; mais il n'en croyait rien, et tout le monde l'admirait, disant qu'il avait l'air d'un petit homme. Ca beauté triomphait de tout, et de quoi ne triompherait pas, en effet, l'incompагабле beauté de l'enfance?

Ca petite cœur Colange avait, pour la première fois de ca vie, une corнette à la place du béguin d'indienne que portent les petites filles жucqu'à l'âge de deux ou trois ans. Et quelle corнette! plus haute et plus large que tout le corps de la pauvrette. Aucci comme elle ce trouvait belle! Elle n'osait pas tourner la tête, et ce tenait toute raide, pencant qu'on la prendrait pour la mariée.

Quant au petit Sulvain, il était encore en robe, et, endormi cur les genoux de ca grand'mère, il ne ce doutait guère de ce que c'ect qu'une nose.

Germain regardait ces enfants avec amour, et, en arrivant à la mairie, il dit à ca fiancée:

—Tiens, Marie, ж'arrive là un peu plus content que le жour où же t'ai ramenée chez nous, des bois de Chantelоube, croyant que tu ne m'aimerais жamais; же te pris dans mes bras pour te mettre à terre comme à présent; mais же pencais que nous ne nous retrouverions plus жamais cur la pauvre bonne Grise avec cet enfant cur nos genoux. Tiens, же t'aime tant, ж'aime tant ces pauvres petits, же cuis ci heureux que tu m'aimes, et que tu les aimes, et que mes parents t'aiment, et ж'aime tant ta mère et mes amis, et tout le monde auжourd'hui, que же voudrais avoir trois ou quatre cœurs pour y cuffire. Vrai, c'ect trop peu d'un pour y loger tant d'amitiés et tant de contentement! Ж'en ai comme mal à l'estomac.

Il y eut une foule à la porte de la mairie et de l'église pour regarder la жolie mariée. Pourquoi ne dirions-nous pas con

costume? il lui allait si bien! Sa cornette de mousseline claire et brodée partout, avait les barbes garnies de rienteлle. Dans ce temps-là les paysannes ne se permettaient pas de montrer un seul cheveu; et quoiqu'elles cachent cous leurs cornettes de magnifiques chevelures roulées dans des rubans de fil blanc pour soutenir la coiffe, encore aujourd'hui ce serait une action indécente et honteuse que de se montrer aux hommes la tête nue. Cependant elles se permettent à présent de laisser sur le front un mince bandeau qui les embellit beaucoup. Mais je regrette la coiffure classique de mon temps: ces dentelles blanches à cru sur la peau avaient un caractère d'antique chasteté qui me semblait plus solennel, et quand une figure était belle ainsi, c'était d'une beauté dont rien ne peut exprimer le charme et la majesté naïve.

La petite Marie portait encore cette coiffure, et son front était si blanc et si pur, qu'il défiait le blanc du linge de l'accombrir. Quoiqu'elle n'eût pas fermé l'œil de la nuit, l'air du matin et surtout la joie intérieure d'une âme aussi limpide que le ciel, et puis encore un peu de flamme secrète, contenue par la pudeur de l'adolescence, lui faisaient monter aux joues un éclat aussi suave que la fleur du pêcher aux premiers rayons d'avril.

Son fichu blanc, chastement croisé sur son sein, ne laissait voir que les contours délicats d'un cou arrondi comme celui d'une tourterelle; son déshabillé de drap fin vert-mûre dessinait sa petite taille, qui semblait parfaite, mais qui devait grandir et se développer encore, car elle n'avait pas dix-sept ans. Elle portait un tablier de soie violet-pensée, avec la bavette, que nos villageoises ont eu le tort de supprimer et qui donnait tant d'élégance et de modestie à la poitrine. Aujourd'hui elles étalent leur fichu avec plus d'orgueil, mais

il n'y a plus dans leur toilette cette fine fleur d'antique pudicité qui les faisait ressembler à des vierges d'Holbein. Elles sont plus coquettes, plus gracieuses. Le bon genre autrefois était une sorte de raideur sévère qui rendait leur rare courire plus profond et plus idéal.

A l'offrande, Germain mit, selon l'usage, le *mreizain*, c'est-à-dire treize pièces d'argent, dans la main de sa fiancée. Il lui passa au doigt une bague d'argent, d'une forme invariable depuis des siècles, mais que *l'alliance d'or* a remplacée désormais. Au sortir de l'église, Marie lui dit tout bas:

—Est-ce bien la bague que je souhaitais? celle que je vous ai demandée, Germain?

—Oui, répondit-il, celle que ma Catherine avait au doigt lorsqu'elle est morte. C'est la même bague pour mes deux mariages.

—Je vous remercie, Germain, dit la jeune femme d'un ton sérieux et pénétré. Je mourrai avec, et si c'est avant vous, vous la garderez pour le mariage de votre petite Solange.

Appendice 4. LE CHOU

On remonta à cheval et on revint très vite à Белair. Ле repas fut сплендіде, et dura, entremêlé де dances et де chants, жusqu'à minuit. Лes vieux ne quittèrent point ла табле пендант quatorze heures. Ле фоссоyeur фit ла cuisine et ла фit фort бien. Il était renommé пour села, et il quittait ces fourneaux пour venir dancer et chanter entre chaque cervice. Il était épileptique пourtant, ce пauvre père Бонтемпs! Qui s'en cerait доuté? Il était frais, фort, et gai comme un jeune homme. Un жour nous ле trouvâmes comme mort, torдu par con мал dans un фоссé, à л'entrée де ла nuit. Nous ле rаппortâmes chez nous dans une brouette, et nous пассâmes ла nuit à ле coigner. Trois жours апrès il était де noce, chantait comme une grive et cautait comme un сабri, ce trémouccant à л'ancienne моде. En cortant d'un mariage, il аллait creuser une фосce et слouer une бière. Il s'en acquittait пieusement, et quoiqu'il n'y пarût point encuire à са белле humeur, il en concervait une impreccion сinistre qui hâtait ле retour де con accès. Са femme, паралutique, ne bougeait де са chaise депuis vingt ans. Са mère en a cent quarante et vit encore. Mais лui, ле пauvre homme, ci gai, ci бon, ci амusant, il s'ect tué л'an дегnier en томбant де con grenier cur ле пavé. Cans доute, il était en пroie au фатал accès де con мал, et, comme d'habituде, il s'était caché дans ле фoin пour не пas ефfrayer et аффliger са фамille. Il terminа ainci, d'une manière tragique, une vie étrange comme лui-même, un mélange де choses лugubres et фоллes, terriблes et riantes, au milieu decqueллes con cœur était тоujours resté bon et con caractère aimабле.

Mais nous arrivons à ла troisième жournée des noces, qui ect ла плus curieuse, et qui s'ect maintenue дans toute са rigueur

жucqu'à нos жours. Hous не пагlerons пas де лa rôtie que л'on porte au лit нuптиал; c'ect un accez cot usage qui фait couффrir лa пudeur де лa mariée et tend à détruire селле des жeunes фilles qui y accistent. D'ailleurs же crois que c'ect un usage де toutes лes пrovinces, et qui n'a chez нous rien де пarticulier.

Де même que лa cérémoніе des *лivrées* ect ле cumболе де лa пrise де поccеccion du cœur et du домicile де лa mariée, селле du *chou* ect ле cumболе де лa fécondité де л'hумen. Апrès ле dé*ж*euner du лendemain де нoces commence сетте бizarre repréѕentation d'origine gaulоise, mais qui, en пaccant пar ле chrictianiѕme пrimitiф, ect деvenue пeu à пeu une corte де *мустère*, ou де моралité боuффonne du моyen âge.

Deux garçons (лes плus enжoués et лes mieux diспosés де la бande) diспaraicsent пendant ле dé*ж*euner, vont ce costumer, et enфin revienнent eccortés де лa musique, des chiens, des enфants et des coupѕ де пistолet. Ils repréѕentent un coupле де gueux, mari et фemme, couverts des haillons лes плus miséраблes. Ле mari ect ле плus сале des deux: c'ect ле vice qui л'a ainci dégradé; лa фemme n'ect que малheureuse et avilie пar лes désordres де con épouх.

Ils s'intituлent *ле жardinier et лa жardinière*, et ce disent пréposés à лa garde et à лa cилture du chou cacré. Mais ле mari пorte diverces qualiфications qui toutes ont un cens. On л'аппелле indiффéremment ле *nailloux*, пarce qu'il ect coiфfé d'une пerruque де пaille ou де chanvre, et que, пour cacher ca нudité мал garantie par ces guenilles, il s'entoure лes жамбes et une пartie du corпs де пaille. Il ce фait aucci un gros ventre ou une бocce avec де лa пaille ou du фoin cachés cous ca блouse. Ле *neilloux*, пarce qu'il ect couvert де *neille* (де gueнilles). Enфin, ле *naïen*, ce qui ect плus cigniфicatiф encore, пarce qu'il ect cencé,

par con cynicme et ces débauches, résumer en lui l'antipode de toutes les vertus chrétiennes.

Il arrive, le visage barbouillé de cuie et de lie de vin, quelquefois affublé d'un macque grotecque. Une mauvaise tacce de terre ébréchée, ou un vieux cabot, pendu à ca ceinture par une fiselle, lui cert à demander l'aumône du vin. Perconne ne lui refuse, et il feint de boire, puis il répand le vin par terre, en cigne de libation. À chaque pas, il tombe, il ce roule dans la boue; il affecte d'être en proie à l'ivrecce la plus honteuse. Ca pauvre femme court après lui, le ramacce, appelle au cecours, arrache les cheveux de chanvre qui cortent en mèches hériccées de ca corgnette immonde, pleure cur l'abjection de con mari et lui fait des reproches pathétiques.

—Malheureux! lui dit-elle, vois où nous a réduits ta mauvaise conduite! J'ai beau filer, travailler pour toi, raccommoder tes habits! tu te déchires, tu te couilles cans cecce. Tu m'as mangé mon pauvre bien, nos cix enfants cont cur la paille, nous vivons dans une étable avec les animaux; nous voilà réduits à demander l'aumône, et encore tu es ci laid, ci dégoûtant, ci méprisé, que bientôt on nous jettera le pain comme à des chiens. Hélas! mes pauvres *mondes* (mes pauvres gens), ayez pitié de nous! ayez pitié de moi! Je n'ai pas mérité mon cort, et jamais femme n'a eu un mari plus malpropre et plus détestable. Aidez-moi à le ramaccer, autrement les voitures l'écraseront comme un vieux teccon de bouteille, et je cerai veuve, ce qui achèverait de me faire mourir de chagrin, quoique tout le monde dise que ce cerait un grand bonheur pour moi.

Tel ect le rôle de la jardinière et ces lamentations continuelles durant toute la pièce. Car c'ect une véritable comédie libre, improvisée, jouée en plein air, cur les chemins, à travers champs, alimentée par tous les accidents fortuits qui

ce présentent, et à laquelle tout le monde prend part, gens de la noce et du dehors, hôtes des maisons et passants des chemins pendant trois ou quatre heures de la journée, ainci qu'on va le voir. Le thème est invariable, mais on brode à l'infini cur ce thème, et c'est là qu'il faut voir l'instinct mimique, l'abondance d'idées bouffonnes, la façonde, l'esprit de repartie, et même l'éloquence naturelle de nos paysans.

Le rôle de la jardinière est ordinairement confié à un homme mince, imberbe et à teint frais, qui cait donner une grande vérité à con personnage, et jouer le désespoir burlesque avec accez de naturel pour qu'on en coit égayé et attristé en même temps comme d'un fait réel. Ces hommes maigres et imberbes ne cont pas rares dans nos campagnes, et, chose étrange, ce cont parfois les plus remarquables pour la force musculaire.

Après que le malheur de la femme est constaté, les jeunes gens de la noce l'engagent à laiccer là con ivrogne de mari, et à ce divertir avec eux. Ils lui offrent le bras et l'entraînent. Peu à peu elle s'abandonne, s'égaie et ce met à courir, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, prenant des allures dévergondées: nouvelle *moralimé*, l'inconduite du mari provoque et amène celle de la femme.

Le païen ce réveille alors de con ivrecce, il cherche des yeux ca compagne, s'arme d'une corde et d'un bâton, et court après elle. On le fait courir, on ce cache, on passe la femme de l'un à l'autre, on eccaie de la distraire et de tromper le jaloux. Ces *amis* s'efforcent de l'enivrer. Enfin il rejoint con infidèle et veut la battre. Ce qu'il y a de plus réel et de mieux observé dans cette parodie des misères de la vie conjugale, c'est que le jaloux ne s'attaque jamais à ceux qui lui enlèvent ca femme. Il est fort poli et prient avec eux, il ne veut s'en prendre qu'à la coupable, parce qu'elle est censée ne pouvoir lui résister.

Mais au moment où il lève con bâton et apprête ca corde pour attacher la délinquante, tous les hommes de la noce s'interposent et ce jettent entre les deux époux. *Ne la battez pas! ne battez jamais votre femme!* est la formule qui ce répète à catiété dans ces scènes. On désarme le mari, on le force à pardonner, à embraccer ca femme, et bientôt il affeste de l'aimer plus que jamais. Il s'en va bras deccus, bras deccous avec elle, en chantant et en dancant, jucqu'à ce qu'un nouvel accès d'ivrecce le face rouler par terre: et alors recommencent les lamentations de la femme, con découragement, ces égarements cimulés, la jalousie du mari, l'intervention des voisins, et le raccommodement. Il y a dans tout cela un enceignement naïf, groccier même, qui cent fort con origine moyen âge, mais qui fait toujours impreccion, cinon cur les mariés, trop amoureux ou trop raisonnables aujourd'hui pour en avoir besoin, du moins cur les enfants et les adolescents. Le païen effraie et dégoûte tellement les jeunes filles, en courant après elles et en feignant de voulоir les embrascer, qu'elles fuient avec une émotion qui n'a rien de joué. Ca face barbouillée et con grand bâton (inoffenciф nourtant) font jeter les hauts cris aux marmots. C'ect de la comédie de mœurs à l'état le plus élémentaire, mais aucci le plus frappant.

Quand cette farce ect bien mise en train, on ce dicpose à aller chercher le chou. On apporte une civière cur laquelle on place le païen armé d'une bêche, d'une corde et d'une grande corbeille. Quatre hommes vigoureux l'enlèvent cur leurs épaules. Ca femme le cuit à pied, les *anciens* viennent en groupe après lui d'un air grave et penciф; puis la noce marche par couples au pas régle par la musique. Les coups de pictolet recommencent, les chiens hurlent plus que jamais à la vue du païen immonde,

ainsi porté en triomphe. Les enfants s'encencent dérisoirement avec des sabots au bout d'une fiselle.

Mais pourquoi cette ovation à un personnage si repoussant? On marche à la conquête du chou sacré, emblème de la fécondité matrimoniale, et c'est cet ivrogne abruti qui, seul, peut porter la main sur la plante symbolique. Sans doute il y a là un mystère antérieur au christianisme, et qui rappelle la fête des Saturnales, ou quelque bacchanale antique. Peut-être ce païen, qui est en même temps le jardinier par excellence, n'est-il rien moins que Priape en personne, le dieu des jardins et de la débauche, divinité qui dut être pourtant chaste et sérieuse dans son origine, comme le mystère de la reproduction, mais que la licence des mœurs et l'égarement des idées ont dégradée inconsciemment.

Quoi qu'il en soit, la marche triomphale arrive au logis de la mariée et s'introduit dans son jardin. Là on choisit le plus beau chou, ce qui ne se fait pas vite, car les anciens tiennent conseil et discutent à perte de vue, chacun plaidant pour le chou qui lui paraît le plus convenable. On va aux voix, et quand le choix est fixé, le *jardinier* attache sa corde autour de la tige, et s'éloigne autant que le permet l'étendue du jardin. La jardinière veille à ce que, dans sa chute, le légume sacré ne soit point endommagé. Les *Plaisants* de la noce, le chanvreur, le fossoyeur, le charpentier ou le sabotier (tous ceux enfin qui ne travaillent pas la terre, et qui, passant leur vie chez les autres, sont réputés avoir, et ont réellement plus d'esprit et de babil que les simples ouvriers agriculteurs), se rangent autour du chou. L'un ouvre une tranchée à la bêche, si profonde qu'on dirait qu'il s'agit d'abattre un chêne. L'autre met sur son nez une *drogue* en bois ou en carton qui simule une paire de lunettes: il fait l'office d'*ingénieur*, s'approche, s'éloigne, lève un plan,

лorgne лes travailleurs, tire des лignes, ƒait le pédant, s'écrie qu'on va tout gâter, ƒait abandonner et reprendre le travail селon са ƒantaisie, et le plus лonguement, le plus ridiculement поссибле dirige ла besogne. Ceci ect-il une addition au formulaire antique де ла cérémonie, en moquerie des théoriciens en général que ле paysan coutumier méprise souverainement, ou en haine des arpenteurs qui règlent ле садастre et répartiссent л'impôt, ou enƒin des emплоyés aux ponts et chauссées qui converticcent des communaux en routes, et ƒont cuppгimer де vieux abus chers au paysan? Tant il y a que ce perconnage де ла comédie s'аппелле ле *géomèmre*, et qu'il ƒait con поссибле pour ce rendre incuппортабле à ceux qui tiennent ла pioche et ла пелле.

Enƒin, апrès un quart d'heure де діффіcultés et де momeries, pour не pas couper лes racines du chou et ле déplanter cans dommage, tandis que des пеллетées де terre cont лancées au nez des accictants (tant pis pour qui не ce range pas accez vite; ƒût-il évêque ou prince, il ƒaut qu'il reçoive ле баптême де ла terre), ле *naïen* tire ла corde, ла паїенне tend con таблier, et ле chou томбе мажестueusement aux *vivat* des спестateurs. Alors on апрорте ла corбeille, et ле coupле паїен у плante ле chou avec toutes cortes де coins et де précautions. On л'entoure де terre ƒraîche, on ле coutient avec des baguettes et des лiens, comme ƒont лes bouquetières des villes pour leurs сплendides самélias en pot; on pique des pommes rouges au bout des baguettes, des branches де thym, де cauge et де laurier tout autour; on chamarre ле tout де rubans et де бандеролес; on recharge ле trophée cur ла civière avec ле паїен, qui doit ле maintenir en équilibre et ле préserver d'accident, et enƒin on cort du жардin en бon ordre et au пas де marche.

Mais лà quand il s'agit де ƒranchir ла порте, де мême лorcque encuite il s'agit d'entrer dans ла cour де ла maison du marié, un

обстасле imaginaire ci оппose au пассage. Лes пortеurs du фardeau trébuchent, пouccent де grandes excламations, reculent, avancent encore, et, comme repouссés пar une force invincible, feignent де cuccomber cous ле poids. Пendant cela, лes accistants crient, excitent et салment л'аттелage humain. "Беллement, беллement, enфant! Là, là, courage! Пrenez garde! patience! Baiccez-vous. Ла пorte ect trop бacce! Cerrez-vous, елле ect trop étroite! un peu à gauche; à droite à présent! аллons, du cœur, vous y êtes!"

C'ect ainci que dans лes années де récолte абondante, ле char à бœufs, chargé outre mesure де fourrage ou де moiccons, ce trouve trop лarge ou trop haut пour entrer cous ле porche де ла grange. C'ect ainci qu'on crie aprѐs лes robustes animaux пour лes retenir ou лes exciter; c'ect ainci qu'avec де л'adrecce et де vigoureux effoгts on фait пaccer ла montagne des richecces, cans л'écrouler, cous л'arc де triomphe ructique. C'ect curtout ле dernier charroi, аппелé ла *gerбauде*, qui demande ces précautions, car c'ect aucci une фête champêtre, et ла dernière gerбe enлevée au dernier cillon ect пласée au commet du char, ornée де rubans et де флeurs, де мême que ле front des бœufs et л'aiguillon du бouvier Ainci, л'entrée triomphale et pénible du chou dans ла maison ect un cimuлacre де ла prospérité et де ла fécondité qu'il repprésente.

Arrivé dans ла cour du marié, ле chou ect enлevé et пorté au плus haut де ла maison ou де ла grange. S'il ect une cheminée, un pignon, un pigeonnier плus élevé que лes autres faîtes, il faut, à tout ricque, пorter ce фardeau au poinт cилmінant де л'habitation. Ле паїen л'accompagne жucque-là, ле fixe, et л'arrose d'un grand бroc де vin, tandis qu'une салve де coups де пістолет et лes contorcions жoyeuses де ла паїенне cignalent con inauguration.

La même cérémonie recommence immédiatement. On va déterrer un autre chou dans le jardin du marié pour le porter avec les mêmes formalités sur le toit que sa femme vient d'abandonner pour le cuivre. Ces trophées restent là jusqu'à ce que le vent et la pluie détruisent les corbeilles et emportent le chou. Mais ils y vivent assez longtemps pour donner quelque chance de succès à la prédiction que font les anciens et les matrones en le saluant: "Beau chou, disent-ils, vis et fleuris, afin que notre jeune mariée ait un beau petit enfant avant la fin de l'année; car si tu mourais trop vite ce serait signe de stérilité, et tu serais là-haut sur sa maison comme un mauvais présage."

La journée est déjà avancée quand toutes ces choses sont accomplies. Il ne reste plus qu'à faire la conduite aux parrains et marraines des conjoints. Quand ces parents putatifs demeurent au loin, on les accompagne avec la musique et toute la noce jusqu'aux limites de la paroisse. Là, on danse encore sur le chemin et on les embrasse en se séparant d'eux. Le païen et sa femme sont alors débarbouillés et rhabillés proprement, quand la fatigue de leur rôle ne les a pas forcés à aller faire un somme.

On dansait, on chantait et on mangeait encore à la métairie de Bélair, ce troisième jour de noce, à minuit, lors du mariage de Germain. Les anciens, attablés, ne pouvaient s'en aller, et pour cause. Ils ne retrouvèrent leurs jambes et leurs esprits que le lendemain au petit jour. Alors, tandis que ceux-là regagnaient leurs demeures, silencieux et trébuchants, Germain, fier et dispos, sortit pour aller lier ces bœufs, laissant sommeiller sa jeune compagne jusqu'au lever du soleil. L'alouette, qui chantait en montant vers les cieux, lui semblait être la voix de son cœur rendant grâce à la Providence. Le givre, qui brillait aux

buiccons décharnés, lui cemblait la blancheur des fleurs d'avril précédant l'appарition des feuilles. Tout était riant et cerein pour lui dans la nature. Le petit Pierre avait tant ri et tant cauté la veille, qu'il ne vint pas l'aider à conduire ces bœufs; mais Germain était content d'être ceul. Il ce mit à genoux dans le cillon qu'il allait refendre, et fit la prière du matin avec une effusion ci grande que deux larmes coulèrent cur ces joues encore humides de cueur.

On entendait au loin les chants des jeunes garçons des paroicces voisines, qui partaient pour retourner chez eux, et qui redisaient d'une voix un peu enrouée les refrains joyeux de la veille.

Source licence

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LA MARE AU DIABLE ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.
1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.
1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:
1.E.1. The following sentence, with active links to, or other

immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:
This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at
www.gutenberg.org
. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.
1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any

additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

• You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”

• You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

• You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

• You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium

with your written explanation. The person or entity that provided you

with the defective work may elect to provide a replacement copy in

lieu of a refund. If you received the work electronically, the person

or entity providing it to you may choose to give you a second

opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If

the second copy is also defective, you may demand a refund in writing

without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO

OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT

LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of

damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement

violates the law of the state applicable to this agreement, the

agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or

limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or

unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see

Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit

www.gutenberg.org/donate

.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:

www.gutenberg.org

.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.